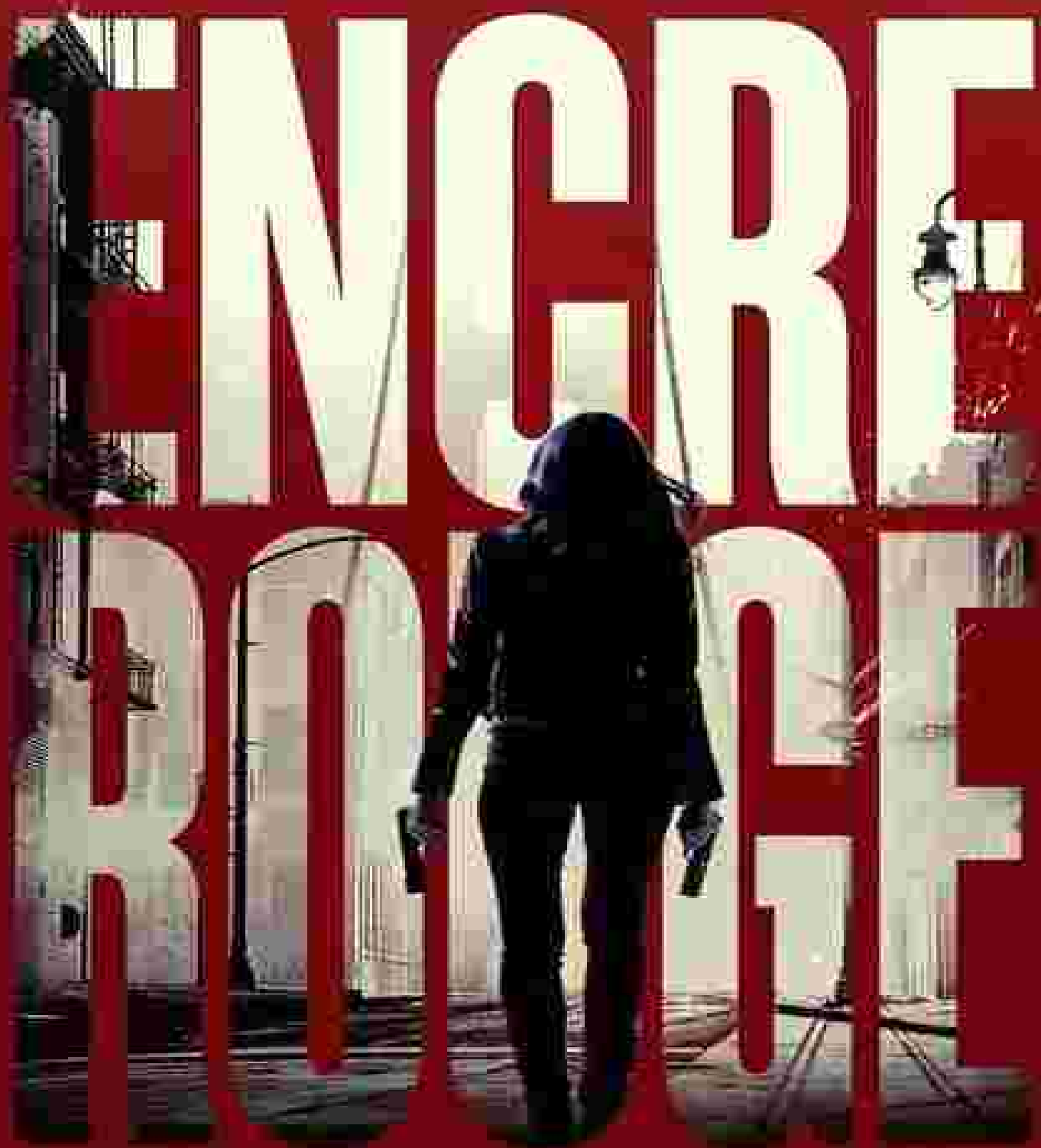


SÉRIE STELLA LAROSA #2



AUTEUR À SUCCÈS DU WALL STREET JOURNAL

L.T. RYAN

AND KRISTI BELCAMINO

Red Ink

Un thriller de Stella LaRosa

Tome 2

L.T. Ryan

avec

Kristi Belcamino

Copyright © 2024 par LT Ryan et Liquid Mind Media, LLC, Kristi Belcamino, Brian Shea. Tous droits réservés. Aucune partie de cette publication ne peut être copiée ni reproduite sous quelque format que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique ou autre, sans le consentement préalable des ayants droit et de l'éditeur de ce livre. Cette œuvre est une fiction. Tous les personnages, noms, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont fictifs.

Pour toute information, contactez :

<https://LTRyan.com>

<https://www.instagram.com/ltryanauthor/>

<https://www.facebook.com/LTRyanAuthor>

Sommaire

[Prologue](#)
[Chapitre 1](#)
[Chapitre 2](#)
[Chapitre 3](#)
[Chapitre 4](#)
[Chapitre 5](#)
[Chapitre 6](#)
[Chapitre 7](#)
[Chapitre 8](#)
[Chapitre 9](#)
[Chapitre 10](#)
[Chapitre 11](#)
[Chapitre 12](#)
[Chapitre 13](#)
[Chapitre 14](#)
[Chapitre 15](#)
[Chapitre 16](#)
[Chapitre 17](#)
[Chapitre 18](#)
[Chapitre 19](#)
[Chapitre 20](#)
[Chapitre 21](#)
[Chapitre 22](#)
[Chapitre 23](#)
[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Chapitre 28](#)
[Chapitre 29](#)
[Chapitre 30](#)
[Chapitre 31](#)
[Chapitre 32](#)
[Chapitre 33](#)
[Chapitre 34](#)
[Chapitre 35](#)
[Chapitre 36](#)
[Chapitre 37](#)
[Chapitre 38](#)
[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Épilogue](#)

[Black Gold : Prologue](#)

[Black Gold : Chapitre 1](#)

[Black Gold : Chapitre 2](#)

[Du même auteur](#)

[À propos de l'auteur](#)

Merci à Lola Miller d'avoir partagé son expérience effrayante dans le sous-sol de l'hôpital de St. Cloud. À ce jour, elle ne sait toujours pas ce qui se trouvait dans cette pièce, et elle n'est pas pressée d'y retourner pour le découvrir.

Prologue

SUNSET STRIP, Los Angeles

Daphne Sanders sentit une petite goutte de sueur perler à sa tempe tandis qu'elle se garait sur Sunset Strip. Elle avait eu une chance incroyable de trouver une place juste devant le club : quelqu'un venait de partir pile au moment où elle arrivait. Pourtant, elle resta assise dans sa voiture un instant et compta jusqu'à dix. Ses paumes moites, elle les essuya sur son pantalon. Elle était tellement nerveuse.

Tout ira bien.

Un mélange grisant de peur et d'excitation l'envahit.

Le type de trente-sept ans qu'elle allait retrouver était incroyablement canon — et plus jeune qu'elle. De dix ans, pour être exacte.

Bien sûr, ça la rendait nerveuse, mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était *l'endroit* où ils devaient se retrouver.

Le Club Lingerie.

Daphne y était déjà allée à l'époque de la fac, pour voir jouer le groupe d'un ami.

Mais ce n'était plus le même endroit qu'elle avait connu il y a si longtemps. Johnny, le beau gosse de trente-sept ans rencontré sur l'appli, lui avait expliqué que désormais, le jeudi soir, la boîte se transformait en club libertin.

— C'est plutôt du genre voyeuriste, avait-il écrit. Tu n'es pas obligée de faire quoi que ce soit. La plupart des gens restent assis à regarder.

Après huit ans d'un mariage pratiquement sans sexe, Daphne était intriguée.

Mais aussi terrifiée.

Si elle devait se lancer dans ce genre d'expérience, elle avait trouvé le bon.

Va savoir pourquoi, elle faisait confiance à Johnny. Ils s'écrivaient depuis trois semaines et s'étaient parlé au téléphone une demi-douzaine de fois.

Johnny l'avait rassurée : il veillerait sur elle. Il lui avait dit de ne pas s'inquiéter, qu'il ferait en sorte qu'elle se sente à l'aise.

Contrairement à son ex, cette brute, Johnny n'essaierait jamais de la pousser à faire quelque chose qui la mettrait mal à l'aise. C'était peut-être ça le problème, justement : qu'elle *serait* à l'aise, songea Daphne en attrapant sa veste en soie sur le siège passager. Ce n'était pas comme s'il cherchait à l'entraîner dans son mode de vie.

Il n'aurait jamais mentionné le club si elle n'avait pas posé de questions sur une photo de son profil. On y voyait une cravache sur la table, derrière lui.

Il avait été d'une honnêteté rafraîchissante à ce sujet.

— Je suis dans le BDSM.

Bien sûr, Daphne savait ce que ça signifiait — bondage et sadomasochisme — mais elle voulait en savoir plus. Il lui avait expliqué les rôles de domination et de soumission, et comment tout reposait sur le consentement, sur le fait de s'assurer que l'autre soit à l'aise avant de se lancer.

— Je n'ai jamais fait ça, lui avait-elle dit. Et si ça ne me plaît pas ?

— Je ne forcerais jamais personne à faire quelque chose contre son gré, avait-il répondu. Mais si ça t'intéresse d'explorer tout ça, je peux te montrer.

Il était tellement poli. Aux antipodes de son ex.

— Comment ça, me montrer ?

C'est là qu'il lui avait parlé de la face cachée du Club Lingerie et l'avait invitée à venir voir.

Elle se sentait tellement à l'aise avec lui — et tellement curieuse — qu'elle avait accepté que ce soit leur premier rendez-vous.

— Qu'est-ce que je mets ? avait-elle demandé. Pour un endroit pareil ?

Elle s'était imaginé devoir porter du cuir ou du latex.

— Tu seras magnifique quoi que tu portes, avait-il répondu. Mais peut-être quelque chose qui mette en valeur ton tatouage incroyable.

La semaine où son divorce avait été prononcé, Daphne s'était fait faire son premier tatouage. Un phénix aux couleurs vives — bleu, vert et rouge — serpentait désormais le long de son bras gauche. Il symbolisait sa renaissance : celle d'une femme qui refusait désormais de se laisser maltraiter.

Elle avait choisi une mini-robe blanche sans manches qui le mettait en valeur. Exactement comme Johnny le lui avait suggéré.

Après une dernière grande inspiration, elle sortit de sa voiture et rejoignit sur le trottoir la foule qui attendait pour entrer dans le club.

Tête baissée, elle envoya un texto à Johnny.

— Là.

Ses doigts tremblaient. Malgré la chaleur étouffante de cette nuit à Los Angeles, un frisson lui parcourut le dos.

Dans quoi s'embarquait-elle ?

Puis elle le vit s'avancer vers elle, et son souffle se bloqua.

D'autres femmes lorgnèrent Johnny tandis qu'il approchait. Oh mon Dieu. Il était encore plus beau en vrai.

Un ange noir.

Cheveux noirs, yeux noirs, jean noir et T-shirt moulant. Un bras couvert de tatouages. Tellement sexy. Et sulfureux. Un sourire sensuel jouait sur ses lèvres, soulignant sa mâchoire ciselée. Rien que pour elle.

Et il était grand. On ne savait jamais, avec ces applis de rencontres. Tant de mecs ne ressemblaient pas à leurs photos de profil ou mentaient sur leur taille.

C'était l'une des raisons pour lesquelles elle n'avait toujours pas couché avec quelqu'un depuis son divorce. Pas à cause de la taille, mais parce qu'en général, en vrai, les hommes faisaient vingt ans de plus, ou avaient des dents bizarres, ou plus de cheveux du tout. Et parce que le badinage sexy sur les applis ne se transformait pas en alchimie dans la vraie vie.

À mesure qu'il se rapprochait, elle laissa échapper un soupir de soulagement.

Il était parfait pour sa première fois depuis le divorce.

Elle était plus que prête. Elle le méritait, après avoir été ignorée par son mari pendant si longtemps.

Johnny lui prit la main et l'attira hors de la file pour la serrer contre lui dans un mouvement fluide. Son corps était chaud et dur comme la pierre. Sa paume posée au creux de ses reins semblait lui brûler la peau à travers sa robe. Puis il se pencha et lui murmura à l'oreille, son souffle chaud contre sa peau :

— Ils viennent de me dire qu'ils affichent complet. Il faut attendre que des gens partent avant de pouvoir entrer.

Sa voix était si grave, si profonde, qu'elle la sentait vibrer jusque dans ses os. De la meilleure des manières.

Mais Daphne fronça les sourcils en entendant ces mots.

— Ce n'est pas grave, dit-il. On peut y aller un autre soir. Viens chez moi. Tu es partante ?

Daphne n'hésita pas. Elle leva les yeux vers lui et esquissa un sourire en coin.

— Oh oui.

Elle avait toujours été la fille sage, vierge quand elle avait commencé l'université et rencontré Chris, qu'elle avait ensuite épousé. Toujours été l'épouse guindée et convenable que Chris avait voulue. Il avait cessé de coucher avec elle, prétextant que cela souillerait leur relation. Elle s'était sentie blessée au début, mais ensuite les violences verbales avaient commencé. Finalement, quand il avait levé la main sur elle, elle était partie. Maintenant, elle se sentait comme un faon tremblant qui vient de naître, apprenant à marcher seule. Mais c'était aussi comme une seconde chance. Maintenant, il était temps de découvrir ce que ça faisait de se laisser aller.

— C'est ton nouveau tatouage ?

Il désigna son bras tatoué, éclairé seulement par les lumières scintillantes du Strip.

Elle hésita avant de se détendre et de tourner son bras vers lui. C'était à la fois flatteur et un peu déconcertant qu'il s'en soit souvenu d'après sa photo de profil sur l'application de rencontres.

— Wow, dit-il en avançant deux doigts pour le caresser. C'est spectaculaire. Absolument magnifique.

Elle faillit laisser échapper un soupir sous la caresse sensuelle de ses doigts. Son sourire lui donnait des papillons dans le ventre. Si seulement Chris pouvait la voir maintenant avec ce magnifique jeune homme qui

s'intéressait totalement à elle. C'était ça, la vengeance, et elle adorait chaque seconde.

Johnny lui prit la main et l'entraîna le long du trottoir.

— Ma voiture est juste au coin de la rue, lui dit-il.

Daphne le suivit, gagnée par l'exaltation.

En levant les yeux vers Johnny, elle remarqua la façon dont son regard glissait vers elle en coin, sans tourner la tête. Une lueur sombre et furtive la fit hésiter.

Mais elle se ressaisit.

Ce n'était que de la nervosité. C'était tout.

Ce serait la meilleure nuit de sa vie.

1

SAN Francisco

Dans le miroir fumé de l'ascenseur du Tribune, Stella LaRosa avait encore plus mauvaise mine qu'elle ne l'avait imaginé.

C'était la première fois depuis des semaines qu'elle se maquillait ou portait autre chose qu'un jogging et un débardeur. Elle se sentait comme une impositrice, une actrice jouant le rôle d'une journaliste dans un film à petit budget. Elle portait une robe noire moulante au dos nu plongeant jusqu'en bas. Elle adorait cette robe, mais elle ne pouvait se défaire de l'impression qu'elle n'était pas faite pour elle.

Mais c'était ce que l'occasion imposait. Littéralement. L'invitation précisait une tenue de soirée. Elle appuya sur le bouton du douzième étage pour se rendre à la fête du journal, organisée pour célébrer la nomination de son article au prix Pulitzer.

Un Pulitzer. La consécration suprême pour un journaliste.

Elle en avait rêvé pendant des années.

Maintenant, c'était un cauchemar. Pas le prix en lui-même, mais l'attention et le battage médiatique qui l'accompagnaient. Bon sang, peut-être le prix aussi, en fin de compte. Son article lui avait coûté cher. Le prix le plus élevé qui soit. Une vie humaine, qu'elle avait prise de ses propres mains. Ce n'était pas la première vie qu'elle ôtait. Dans sa vie d'avant, elle s'était retrouvée au sein d'un groupe d'assassins qui traquaient le pire de l'humanité au nom de la justice.

Jusqu'à ce qu'ils cessent de le faire.

Non, la vie qu'elle avait prise pour décrocher cet article nominé au Pulitzer, c'était différent. La vie du seul homme qu'elle avait vraiment aimé et qui, croyait-elle, l'avait vraiment aimée en retour.

En se regardant dans le miroir de l'ascenseur, elle ne se reconnaissait pas. Ses cheveux noirs, autrefois lisses et soyeux, étaient pleins de fourches et restaient en bataille malgré tous ses efforts pour les discipliner à coups de brosse. On aurait dit qu'elle sortait du lit. Ce qui était le cas. Elle avait passé ses journées à dormir depuis qu'elle avait tué Nick dans cette chambre d'hôpital, espérant à chaque réveil que tout cela n'ait été qu'un rêve.

Mais ce n'avait pas été un rêve. La réalité, dure et froide, s'abattait sur elle dès qu'elle ouvrait les yeux. À chaque fois, elle se souvenait de la façon dont Nick avait révélé sa nature véritable, ignoble. Si elle ne l'avait pas tué, elle ou Griffin y serait passé. Peut-être tous les deux.

En repensant à l'inspecteur, Stella ne pouvait s'empêcher de songer à la nuit qu'ils avaient passée ensemble. C'était bon. *Vraiment* bon. Mais ce souvenir ne lui faisait plus le même effet qu'avant. Le sexe était la dernière chose dont elle avait envie en ce moment.

Porter cette robe à une fête du journal la mettait terriblement mal à l'aise. Elle tira sur l'encolure pour la remonter, puis essaya de tirer l'ourlet vers le bas. Quoi qu'elle fasse, cette robe n'allait pas. Mais elle n'avait pas eu le temps de courir les boutiques pour trouver autre chose, et elle n'avait certainement pas une collection de robes de soirée dans laquelle piocher. Pendant ses années de correspondante à l'étranger pour Headway, elle portait surtout des treillis noirs, des rangers et un gilet pare-balles.

Elle avait exhumé la robe noire du fond de son placard. En la prenant, elle avait penché la tête, perplexe. Elle n'avait aucun souvenir de l'avoir achetée. Sa seule autre option : la robe d'été rose qu'elle avait portée lors de son unique rendez-vous avec Griffin.

Enfin, ce qui aurait dû être son unique rendez-vous avec lui.

Elle avait été furieuse contre Griffin de lui avoir posé un lapin et de ne pas s'être présenté au restaurant d'Oakland, avant de découvrir plus tard que Nick l'avait plongé dans le coma cette nuit-là et envoyé à l'hôpital.

Chassant les pensées de Nick et Griffin, elle se regarda dans le miroir déformant de l'ascenseur et frotta le noir sous ses yeux, avant de se rendre compte que ce n'était pas du maquillage qui avait coulé. Ces cernes naturels avaient été creusés par ses excès. Avec les livraisons d'alcool en raccourci

sur son téléphone, Stella s'était lancée dans une sacrée beuverie ces dernières semaines.

Si elle avait fini par émerger pour cette fête, c'était uniquement parce que son rédacteur en chef, Jack Garcia, l'avait appelée toutes les heures aujourd'hui, menaçant de débarquer chez elle avec toute la rédaction si elle ne se montrait pas.

Il lui avait aussi annoncé qu'à partir de lundi, son congé exceptionnel prenait fin et qu'il comptait la revoir à la rédaction. On était vendredi. Elle s'était vautrée au lit pendant trois semaines.

L'ascenseur dépassa l'étage de la rédaction et poursuivit son ascension. La fête se tenait au dernier étage, un espace qui avait probablement autrefois abrité les bureaux de la direction, mais qui était désormais quasi vide.

L'ascenseur tinta et les portes s'ouvrirent. Stella eut le cœur au bord des lèvres en découvrant ce qui l'attendait. Elle se figea, les yeux écarquillés.

La salle était pleine de visages, dont la plupart lui étaient inconnus. Garcia lui avait dit que tout le journal serait là pour fêter ça — le service commercial, les annonceurs, les huiles, tout le tralala.

Des ballons noirs et dorés pendaient du plafond. Une grande table drapée de noir croulait sous plus d'une douzaine de bouteilles de champagne. Une autre était couverte de boîtes de pizza, comme un soir d'élection — une tradition journalistique qui remontait à la nuit des temps.

Comme dans un rêve, elle sortit de l'ascenseur tandis que le visage souriant de Garcia émergeait de la foule et lui faisait signe. Stella trébucha en s'avançant vers lui. L'espace d'une seconde, une lueur — de l'inquiétude ? — traversa le visage de son patron.

Elle allait bien. Elle n'avait descendu que quelques gorgées de sa flasque pendant le trajet en taxi. Mais si elle avait trébuché, c'était uniquement à cause de ses talons vertigineux. Forcément. Elle avait déjà porté ces stilettos acérés et potentiellement mortels avec cette robe, lors d'une soirée chez un cheikh à Dubaï. Elle savait qu'elle serait fouillée à l'entrée, mais elle était certaine que ses talons pouvaient servir d'armes létales au besoin. Elle n'en avait pas eu besoin.

Le rôle de Stella au sein de l'équipe Headway n'était pas censé être violent. Nick et les autres étaient les assassins, tandis qu'elle s'était toujours cantonnée à la reconnaissance — repérer les lieux, évaluer la situation avant que l'équipe n'intervienne. Elle n'avait jamais eu l'intention de tuer qui que

ce soit. Mais elle l'avait fait. Trois personnes avant Nick. À chaque fois, pour sauver un membre de l'équipe Headway.

À l'étranger. Avec l'AK-47 que Nick lui avait appris à manier. La première fois, c'était depuis un toit, quand un groupe d'hommes armés de grenades avait chargé Jordan en contrebas. Stella avait ouvert le feu, les balles criblant le groupe d'assaillants. Quand elle eut terminé, Jordan était toujours en vie et deux des ennemis gisaient au sol, morts. Les autres s'étaient dispersés. Il lui avait fallu plusieurs semaines pour accepter qu'elle avait du sang sur les mains.

La deuxième fois, elle avait hésité à appuyer sur la détente jusqu'à ce que Bellamy lui hurle :

— Maintenant ! Stella, maintenant !

Elle avait pivoté et vidé son chargeur sur un véhicule qui fonçait sur Matthew. La voiture avait dérapé et s'était immobilisée à quelques mètres à peine de l'endroit où Matthew gisait, blessé. Le conducteur était mort.

Ces morts-là ne la hantaient pas. D'autres, si. Celles d'enfants innocents. Mais la troisième fois qu'elle avait ôté une vie, ici, à San Francisco, c'était celle qui peuplait ses cauchemars.

Le meurtre de Nick restait gravé dans sa mémoire en technicolor 3D.

Elle ne se remettrait jamais de l'avoir vu la fixer depuis l'autre bout de la chambre d'hôpital tandis que la vie quittait son regard.

— Stella ?

Garcia la dévisagea, les yeux plissés, les sourcils froncés.

Il se tenait devant elle.

Homme de presse sans fioritures, il était petit et sec, avec une barbiche taillée ras qu'il frottait du bout des doigts quand il réfléchissait trop fort, comme en ce moment.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Fais vite, Garcia, lui souffla-t-elle à l'oreille. Je crois que je vais vomir.

— Oh mon Dieu, murmura-t-il. Tu es encore ivre.

Ce n'était pas une question.

Et à ces mots, elle comprit qu'elle était encore ivre.

La foule s'écarta tandis qu'il la conduisait au centre de la salle.

Stella tenta de sourire aux gens autour d'elle, mais elle luttait pour garder contenance. Elle avait cru que les gorgées de bourbon tirées de sa flasque lui serviraient de remède du lendemain. Mais elle s'était trompée.

Elle n'avait pas du tout la gueule de bois, pas encore en tout cas. Elle était trop ivre pour se rendre compte qu'elle était encore en état d'ébriété.

Bien que Stella se soit soûlée jusqu'à l'hébétude chaque soir depuis son retour à San Francisco, elle avait cru cette période révolue. Apparemment non.

Comme à travers un brouillard, Stella entendit le discours élogieux de Garcia sur le travail qu'elle avait accompli pour mériter cette nomination. Ses articles avaient mis au jour un complot meurtrier qui avait fini par coûter une demi-douzaine de vies. Il évoqua aussi son héroïsme, comment elle avait risqué sa vie pour sauver un inspecteur de la police de San Francisco.

Dès que Garcia prononça le nom de Robert Griffin, Stella revint brutalement à la réalité, abandonnant ses sombres souvenirs.

Puis, alors qu'elle pensait que ça ne pouvait pas être pire, Garcia poursuivit.

— Et nous avons la chance d'avoir parmi nous l'inspecteur Griffin aujourd'hui. Bien vivant.

La foule éclata en acclamations et applaudissements.

Stella eut le souffle coupé.

Mon Dieu. Non.

Puis elle le repéra dans la foule.

Ces yeux noirs croisèrent les siens. Elle détourna le regard.

Griffin ne comprenait-il pas qu'ils n'avaient aucun avenir ensemble ? S'il savait ce qu'elle était vraiment, il la mépriserait. Il croyait que Nick était la première personne qu'elle avait tuée. Il ne savait rien.

Il avait laissé tant de messages sur son téléphone pour la convaincre de consulter un psy. Il disait qu'elle avait agi en légitime défense, qu'elle lui avait sauvé la vie, qu'il lui devait la vie. Bla, bla, bla. Les messages s'enchaînaient sans fin. Elle n'avait jamais répondu.

Et maintenant il était là. Dans la même pièce qu'elle.

La pitié et la bienveillance qu'elle lisait sur son visage lui étaient insupportables. Il fallait qu'elle sorte de là.

Une honte profonde l'envahit, lui serrant la poitrine, lui donnant une envie soudaine de pleurer tandis qu'elle regardait tous ces visages souriants et bienveillants devant elle, venus célébrer ses succès. C'étaient les siens, et elle n'était pas digne de leur admiration. Elle était quelqu'un de méprisable.

Une honte — oui, une honte — pour toute la profession, elle qui débarquait à l'annonce de son propre Pulitzer complètement bourrée.

Elle devait tenir encore quelques instants.

Elle se redressa et sourit tandis que Garcia lisait la lettre du comité de nomination. Mais son apparence de normalité ne dura que quelques secondes. Elle comprit que le gargouillis dans son estomac n'était pas qu'un simple désagrément. Un goût infect lui emplit la bouche et elle se mit à courir, incapable même de s'excuser tandis qu'elle fendait la foule en direction des toilettes.

La seule chose pire que sa sortie humiliante furent les sons dignes de Chewbacca qui jaillirent de sa bouche tandis qu'elle se penchait au-dessus de la cuvette, mortifiée à l'idée que ses haut-le-cœur puissent résonner jusqu'à la salle de réception au bout du couloir.

Elle ne s'en remettrait jamais. Jamais. Ça devait être le fond du gouffre, pensa-t-elle. Puis elle éclata d'un rire hystérique. Non, ce n'était pas ça.

Le fond du gouffre, c'avait été de tuer Nick.

La seule chose pire serait de finir clocharde et toxicomane.

Ce qui, songea-t-elle avec ironie, risquait fort d'arriver.

Garcia l'aimait bien, mais il allait maintenant devoir expliquer à tous les pontes de l'édition présents à cette soirée ce qui clochait chez sa journaliste vedette.

Adieu carrière journalistique.

2

QUAND STELLA EUT L'IMPRESSION de ne plus rien avoir à vomir de son estomac retourné, elle quitta la cabine et s'aspergea le visage d'eau.

Une femme aux cheveux gris et à la robe fleurie moulante se tenait devant le lavabo, regardant son reflet.

— Mon Dieu, je suis vraiment désolée que vous ayez dû entendre ça, dit Stella, une main crispée sur le ventre.

— Oh, ma chérie, c'est normal d'être nerveuse, répondit la femme en regardant Stella dans le reflet. Ses yeux et sa voix étaient bienveillants. Une nomination au Pulitzer, c'est important.

Stella s'approcha du lavabo adjacent. Elle ne l'avait jamais vue, mais c'était prévisible. Elle travaillait de nuit, après tout.

Stella lui adressa un sourire las.

— Ridicule, non ? Ça devrait être le plus beau jour de ma vie.

C'est alors que Stella remarqua que la femme avait l'air d'avoir pleuré : ses yeux bienveillants et ridés, son nez fin, étaient ourlés de rouge. Ses mains agrippaient les bords du lavabo.

Stella se tourna vers la femme, oubliant son propre reflet maladif.

— Ça va ?

La femme expira bruyamment.

— On passe nos journées à se demander « Comment ça va ? » et à répondre « Je vais bien » et tout ça, mais vous savez quoi ? Je ne vais pas bien. Elle croisa les bras. Ça a été une année d'enfer. J'ai perdu mon mari il y a neuf mois. Ma mère — que Dieu la bénisse — ne se souvient plus de qui je suis, et je suis venue ici parce que mon téléphone a sonné : c'était le médecin qui m'annonçait que j'avais besoin d'un pontage.

— Oh mon Dieu, dit Stella. Je suis vraiment désolée.

— C'est bon, dit-elle avant de laisser échapper un petit rire amer. Vous voyez. Je l'ai dit aussi. Mais cette fois, je le pense vraiment. Ça va vraiment. Ou ça ira. J'avais juste besoin de me ressaisir. J'avais juste besoin d'une minute.

Stella posa la main sur le bras de la femme.

— Ça n'a pas l'air d'aller.

— Vous avez raison, mais ça ira, dit la femme. Voilà comment je vois les choses. J'ai des problèmes, mais ce sont de *bons* problèmes. Ils ont détecté mon problème cardiaque avant que je ne tombe raide. Et mon mari, Dieu sait que je l'aimais, mais parfois cet homme me rendait la vie difficile. Vraiment difficile. Il ne pouvait pas s'en empêcher. C'était son éducation. Une autre génération. Je n'aurais jamais dû épouser quelqu'un de vingt ans mon aîné. Mais maintenant j'ai de l'argent pour payer les soins de ma mère, donc tout finit par s'arranger. Elle rit à nouveau, plus doucement cette fois. Puis elle se tourna pour regarder Stella dans les yeux et lui tapota la main. Et tout va s'arranger pour vous aussi, d'accord ?

Stella hocha la tête et expira profondément.

— Non, vraiment, ma chérie, dit la femme. Je vais vous révéler le secret du bonheur.

La femme marqua une pause. Stella haussa un sourcil.

— C'est de savoir apprécier ce qu'on a.

Stella se retint de lever les yeux au ciel et hocha la tête à la place. Mais à peine.

— Je sais que vous me prenez pour une vieille folle, mais tout est vraiment là : être reconnaissante pour sa vie telle qu'elle est en ce moment.

— Merci, dit Stella. Elle marqua une pause, se demandant si elle devait en dire plus. Je ferais mieux d'y retourner.

En sortant, Stella pensa que la femme était gentille et bien intentionnée. Mais il était hors de question qu'elle puisse être reconnaissante avec tout ce sang sur les mains.

Écoutez, madame. Le truc, c'est que j'ai assassiné l'amour de ma vie. Et au moins trois autres personnes. Si vous saviez ça, vous comprendriez que je ne mérite pas d'être reconnaissante.

Je ne mérite rien.

3

PLUTÔT QUE DE RETOURNER dans la grande salle de réception, Stella prit la direction opposée dans le couloir, vers la cage d'escalier. Hors de question qu'elle remette les pieds dans cette pièce. Si elle prenait l'ascenseur, qui s'ouvrait directement dans la grande salle, quelqu'un risquait de la voir s'enfuir. Alors, ce serait les escaliers.

Arrachant ses stilettos, elle entama la descente. Peut-être que d'ici le rez-de-chaussée, elle serait dégrisée. Elle rit d'elle-même.

Peu probable.

Deux étages plus bas, son pied gauche se prit derrière son talon droit, la projetant en avant. Elle agrippa frénétiquement la rampe, évitant de justesse une chute vertigineuse. Elle n'était vraiment pas encore sobre et décida qu'il serait plus prudent de prendre l'ascenseur.

Dans l'ascenseur, elle avait commandé un Uber, et le chauffeur se gara juste au moment où elle posait le pied sur le trottoir. Bon timing.

Durant le trajet, son téléphone vibra. C'était un texto de Garcia.

— Ça va ?

— Non, répondit-elle. *Désolée. Je me suis barrée.*

— *Je m'en doutais. Je sais que tu traverses une période difficile en ce moment, mais il faut qu'on parle. Demain matin, ça te va ? Au café du coin.*

— *D'accord*, écrivit Stella en fronçant les sourcils.

Qu'allait-il lui dire ? Qu'elle était virée ? Qu'elle était une honte ? Qu'on la reléguait à la rubrique gastronomique ?

— *9 heures ?*

— *10 heures ?*

— *D'accord.*

Elle rangea son téléphone.

Tout ça ne présageait rien de bon. Elle risquait d'être virée pour s'être présentée ivre à sa propre fête.

Affalée sur la banquette arrière de l'Uber, le regard fixé sur les hordes de gens qui envahissaient les trottoirs devant les clubs de strip-tease de Chinatown, Stella remettait en question toute sa vie et chaque décision qu'elle avait prise jusque-là.

Tout le monde était dehors à s'amuser, sauf elle.

Elle se sentait morte à l'intérieur.

Cela aurait dû être l'un des plus beaux jours de sa vie. Une nomination au Pulitzer aurait dû être l'apogée de sa carrière, surpassée seulement par l'obtention du prix tant convoité.

Et au lieu de savourer ce moment, elle avait tout fait capoter.

Le chauffeur venait de se garer devant son immeuble quand son téléphone sonna.

Fronçant les sourcils, elle baissa les yeux vers son sac, comme si un regard noir pouvait faire taire la sonnerie. Qui appelait au lieu d'envoyer un texto comme une personne normale ? Elle fouilla dans son sac à la recherche de son portable. C'était Tommy Mazzoli. Elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis des semaines. Après que Nick lui avait tiré dans la poitrine, il avait quitté son poste de sergent au commissariat. Il avait dit qu'il voulait s'en sortir vivant tant qu'il le pouvait encore. Se faire tirer dessus l'avait amené à se demander si être flic en valait vraiment la peine.

— Yo, Mazzy, dit-elle.

— Yo ? C'est quoi, ça, LaRosa, tu as dix ans ?

— Douze. En plus, j'étais ivre à ma propre fête ce soir. La classe.

— Tu es encore ivre ? Genre, trop ivre pour couvrir un meurtre ?

Stella se redressa et fouilla dans son sac où elle aurait normalement trouvé son carnet de reporter et un stylo. Mais ce soir-là, son petit sac chic ne contenait aucun de ces indispensables.

— Un meurtre ? demanda-t-elle. Je serai sobre le temps d'arriver.

— Il y a quelque chose de louche dans cette affaire, continua Mazzoli.

— C'est toujours le cas.

— On m'a appelé pour m'assurer que tout est fait dans les règles.

— Attends. Tu es encore au commissariat ? Je croyais que tu étais parti faire de la sécurité pour les 49ers maintenant ou un truc du genre ?

— Garde du corps pour une auteure célèbre.

— Ah, c'est vrai. Janet Roberts. Je parie que c'était passionnant, dit Stella d'un ton pince-sans-rire.

— Je m'ennuyais à mourir. Cette femme reste assise à son bureau à écrire des livres toute la journée. Qu'est-ce que j'étais censé faire ? Empêcher un fan dérangé d'escalader les murs de son manoir ?

— Ça a l'air d'un boulot pépère.

— Peut-être pour certains mecs. Pas pour moi. J'ai besoin d'action.

— Je pense que tu as eu assez d'action pour toute une vie.

Comme se faire tirer dans la poitrine par son ex-amant psychopathe à elle.

— Non, répondit-il. Le lieutenant m'a supplié de revenir, et j'en ai eu marre d'entendre ses jérémiades.

— Je suis contente de l'entendre, Tommy, dit Stella d'une voix douce.

Il resta silencieux un instant. Elle ne l'avait jamais appelé comme ça auparavant.

— Ne deviens pas toute sentimentale avec moi, Scoop.

— Trop tard.

Elle avait toujours eu un faible pour ce flic bourru, et pas seulement parce qu'ils étaient tous les deux italo-américains. C'était quelqu'un de bien, profondément.

— Tu es sûre que tu peux couvrir ça ? demanda-t-il. Je peux appeler ton pote, Josh.

Josh était le journaliste police de jour au journal. Elle couvrait les nuits. Tous les crimes nocturnes lui revenaient. Mais c'était lui le reporter criminel principal. Elle ramassait généralement ses miettes.

— Non. Ça va. C'est quoi le truc avec ce meurtre, au fait ? demanda-t-elle, suivant son exemple pour rester professionnelle.

— Le macchab n'avait plus son foie.

— Je ne savais pas que ça intéressait quelqu'un d'autre qu'Hannibal Lecter.

— Hein ?

— *Le Silence des agneaux* ? Le foie avec un petit chianti ?

— Parle français.

— Laisse tomber, dit Stella.

— Où est-ce que je vais ?

Mazzoli lui débita l'adresse.

— Je te verrai là-bas ? demanda-t-elle.

— Je serai là, dit-il. Mais on doit faire comme si on ne se connaissait pas. Sinon, ils sauront tous que c'est moi qui t'ai prévenue.

— Oh, merde, dit Stella. Toute la brigade sait que tu t'es pris une balle dans la poitrine en me sauvant la vie.

— Quand même.

— D'accord. À tout de suite.

Un corps sans foie.

La sobriété la frappa comme un naufrage.

4

LA NUIT NOIRE était illuminée par des projecteurs géants disposés le long du front de mer, au sud du stade de baseball.

Elle avait dû s'engager sur un chemin de terre au sud de San Francisco même, sur environ un kilomètre et demi, et longer une piste défoncée bordée d'herbes marines envahissantes.

Elle suivit les lumières jusqu'à ce qu'une longue file de véhicules d'urgence apparaisse, leurs gyrophares bleus et rouges lui faisant plisser les yeux dans l'obscurité. Ils étaient tous garés à cheval sur la route et les buissons pour laisser passer les autres. Stella fit de même. Elle se rangea derrière le dernier, une Crown Victoria noire, le genre de voiture qu'utilisaient les inspecteurs de la criminelle. Dieu merci, elle venait de quitter Griffin au journal. Au moins, elle n'avait pas à craindre de tomber sur lui. À moins qu'il n'ait été appelé pendant qu'elle vomissait tripes et boyaux dans les toilettes.

Avec une grimace, elle baissa les yeux sur sa tenue. Elle était bien passée chez elle récupérer sa voiture, mais n'avait pas pris le temps de monter se changer. Cela l'aurait trop retardée. Elle devait arriver sur la scène de crime avant qu'on ne la boucle, et surtout avant les autres médias. D'habitude, elle gardait des vêtements de rechange dans le coffre, mais elle les avait portés un mois plus tôt pour couvrir un incendie et ne les avait pas remplacés.

En revanche, elle avait toujours dans sa voiture un sac fourre-tout avec des carnets de reporter, un petit magnétophone, un badge de presse supplémentaire, de quoi manger, des jumelles, une brosse à dents, du dentifrice, et même des sous-vêtements de rechange. Elle avait appris la

leçon à ses dépens des années plus tôt, quand elle s'était présentée sur un reportage et qu'on lui avait dit de sauter dans un avion. Elle avait passé trois nuits dans un hôtel à couvrir l'affaire, jour et nuit, avec à peine le temps de dormir, encore moins de faire les boutiques pour acheter des pyjamas et des sous-vêtements.

Elle attrapa une veste épaisse sur la banquette arrière et l'enfila par-dessus sa robe de cocktail légère, puis retira ses talons aiguilles pour les troquer contre les chaussures de randonnée qu'elle gardait dans le coffre. Avant de refermer le hayon, elle prit ses jumelles et un badge de presse accroché à un cordon, se les passa autour du cou, puis se passa les doigts dans les cheveux. Pourvu qu'elle n'ait pas de vomi sur le visage. Des bottes et une robe de cocktail ? Il faudrait faire avec.

Elle pouffa en se mettant en marche. Ça faisait un sacré look. Pas vraiment réussi.

Mais toujours mieux que de débarquer sur une scène de crime en ayant l'air d'une pute perchée sur ses stilettos.

Au détour d'un virage, elle aperçut un groupe d'hommes. Ils n'étaient que des silhouettes sombres à contre-jour des projecteurs, mais elle reconnut la carrure imposante de Mazzoli.

Avant de signaler sa présence, elle scruta la scène de crime. À quelques mètres de là, d'autres personnes étaient rassemblées autour d'une forme pâle étendue sur le sol boueux couvert de feuilles mortes.

Mon Dieu.

Stella porta les jumelles à ses yeux. Elle ajusta la mise au point et vit que la femme était entièrement nue, avec des cheveux châtain clair, mais sa tête était tournée de l'autre côté, si bien que Stella ne pouvait pas dire si elle était jeune ou vieille. Son regard descendit vers l'abdomen. Le torse avait été ouvert. Aucune trace de sang nulle part sur le corps. Des lambeaux de chair nette bordaient une entaille rectangulaire sur le flanc.

Stella sortit son téléphone, activa l'appareil photo, zooma et prit quelques clichés, mais pas pour le journal. C'était pour elle. Pour se souvenir des détails au besoin. Jamais ils ne publieraient des photos pareilles, et pour cause. La plupart des gens avaient l'estomac fragile.

Finalement, comprenant qu'elle ne pouvait rien voir ni faire de plus sans parler à la police, elle décida de se manifester et demanda à voir le responsable de la communication.

Elle s'éclaircit la gorge et s'approcha d'eux.

— Excusez-moi. Stella Collins, du San Francisco Tribune. Y a-t-il un responsable de la communication sur place qui puisse me parler ?

— C'est quoi ce bordel ? lança l'un des flics en se retournant.

— Qu'est-ce qu'elle fout là ?

Stella crut voir qu'il regardait Mazzoli. Elle garda les yeux rivés sur le flic. Elle ne voulait pas qu'ils sachent que Mazzy l'avait prévenue du meurtre. Il aurait des ennuis pour avoir alerté les médias. La transparence du département de police laissait à désirer, comme d'habitude. Heureusement, Mazzy estimait que le public avait le droit de savoir ce qui se passait dans sa propre ville.

— Vous connaissez les scanners de police ? lança-t-elle.

— Faites-la dégager ! lança quelqu'un d'autre.

— C'est une scène de crime en cours, dit le premier flic.

— Allez attendre en haut de la route. Quelqu'un viendra vous parler plus tard.

Stella garda son calme.

— Vous savez quand ?

— Ouais, fit le flic. Demain matin. Huit heures.

— Parfait. Merci, dit-elle avant de tourner les talons.

Merde. Ils n'allaient rien communiquer pendant sept heures ? C'était ridicule.

Alors qu'elle s'éloignait, elle entendit quelqu'un dire :

— Appelez les agents de proximité pour qu'ils installent le ruban de balisage. Personne ne passe par cette route à part le médecin légiste.

Au moins, elle avait devancé le médecin légiste. Elle songea à se planquer dans sa voiture jusqu'au matin, mais le même flic ajouta :

— Que quelqu'un suive cette journaliste et la raccompagne. Je veux être sûr qu'elle est partie.

Stella soupira. Elle enverrait un texto à Josh pour lui dire ce qu'elle savait. Il pourrait se pointer à la conférence de presse le lendemain matin pour avoir le reste.

À moins qu'elle ne puisse confirmer que le foie de la victime avait disparu, ce n'était qu'un homicide de plus, un jour de plus à San Francisco.

Et alors, si elle avait couvert des affaires internationales ? La belle affaire.

Elle n'était même pas capable de couvrir une misérable rubrique des faits divers de nuit pour un quotidien.

Ou du moins, pas correctement.

Après avoir rejoint sa voiture et manœuvré pendant ce qui lui sembla une éternité pour faire demi-tour, elle accéléra et remonta vers la route principale. Dans son rétroviseur, elle vit le flic planté au milieu du chemin, les mains sur les hanches, qui la suivait du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse au tournant. Une fois sur la route principale, elle se gara sur le bas-côté et sortit son téléphone.

L'écran allumé tranchait avec l'obscurité de l'habitacle. Elle envoya un texto à Josh : « *Voici quelques photos d'un homicide. Corps nu avec plaie ouverte. Rumeur : le foie de la victime aurait disparu. Pas de sang nulle part, comme tu verras sur les photos. Bonne chance. Je serai là à 15 h pour mon service.* »

Elle appuya sur Envoyer, secoua la tête et démarra.

5

APRÈS AVOIR RÉUSSI à trouver une place de parking à deux rues de là, Stella rejoignit son immeuble, entra et monta directement chez Billy, à l'étage au-dessus du sien.

Elle n'avait plus d'alcool et le bar du quartier venait de fermer pour la nuit.

Debout devant l'appartement 510, elle frappa. La porte s'ouvrit et Billy apparut, un sourire ensommeillé aux lèvres, vêtu d'un pantalon de survêtement gris ample et rien d'autre.

— Tu dormais ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil à l'intérieur de son appartement, qui sentait la pizza et l'encens.

Bâillant, il passa une main dans ses cheveux.

— Euh, oui.

Dieu, qu'elle aimait enfoncer ses doigts dans ces cheveux épais et les ébouriffer encore plus. Mais d'abord, un verre.

Elle passa devant Billy, enjamba un énorme sac de hockey et traversa le salon où la télé était allumée. Sans prêter attention aux voix qui sortaient des haut-parleurs grésillants, elle entra dans la petite cuisine et ouvrit le placard où Billy gardait son alcool.

Les sons de la télé s'arrêtèrent et Billy la suivit dans la cuisine. Dos à lui, elle versa de la tequila dans un verre trouvé sur le comptoir. Quand elle se retourna, elle vit qu'il avait mis de la glace dans un verre à whisky et le lui tendait, mais elle avait déjà avalé le liquide ambré d'un trait.

Il se pencha par-dessus son épaule pour attraper la bouteille de tequila sur le comptoir.

— Mauvaise journée ?

Stella plissa les yeux et hocha la tête en lui tendant le verre. Il inclina la bouteille et versa davantage, presque jusqu'au bord. Elle l'avala d'un trait et claqua le verre sur le comptoir.

— Putain ! dit-elle en se léchant les lèvres. Ça brûle les tripes.

Elle attrapa une part de pizza dans une boîte ouverte sur le comptoir et mordit dedans. Quand la pâte au fromage toucha sa bouche, elle se rendit compte qu'elle n'avait rien mangé de la journée. La pizza était tiède.

— J'allais la mettre au frigo, mais je me suis endormi devant les infos.

Stella ferma les yeux une seconde en mâchant le reste de la part. Quelque chose avait-il jamais eu aussi bon goût ? Elle sentait les glucides et la graisse se diffuser dans son estomac, comme s'il avait été affamé pendant une éternité et qu'elle s'en occupait enfin.

Elle avala et regarda Billy. Il était vraiment mignon. Quelques années de moins qu'elle, mais il savait s'y prendre avec le corps d'une femme. Ils s'étaient rencontrés dans la buanderie un jour. Il était torse nu et Stella avait craqué pour son torse lisse et glabre et son sourire en coin.

— Tu veux en parler ? demanda-t-il en s'appuyant contre le comptoir, les bras croisés, ses muscles fins se contractant.

Elle le regarda longuement et un sourire lent se dessina sur son visage. Elle s'approcha de lui en secouant la tête, passa ses bras autour de sa taille et leva sa bouche vers la sienne.

Non, elle ne voulait pas en parler.

* * *

Stella s'étira et regretta que Billy ne fume pas. Rien ne valait une cigarette après l'amour. Mais ces jeunes types ne fumaient pas. Et s'ils le faisaient, c'était avec une vapoteuse, ce qui devait être ce qu'il y avait de plus frustrant et de moins sexy au monde.

Stella se retourna et commença à se lever, mais les bras puissants de Billy se refermèrent autour d'elle comme du velcro.

— Non, non, non, marmonna-t-il dans son sommeil. Nan nan.

Stella dégagea ses bras. Il était adorable, mais il essayait toujours de la faire rester pour la nuit. C'était une règle qu'elle ne briserait jamais. Elle se libéra de son étreinte.

— Reste, marmonna-t-il.

Elle ne répondit pas.

— Envoie-moi un texto plus tard dans la journée, dit-il.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Promis.

— Non, tu ne le feras pas, dit-il d'une voix boudeuse en secouant la tête.

Stella sourit. Il avait raison.

Stella entra dans son appartement à l'étage du dessous et sortit son portable de son sac pour vérifier les messages de Mazzoli.

Le seul texto qu'elle vit venait de la seule personne dont elle ne voulait pas avoir de nouvelles.

Griffin.

Merde.

Elle vit qu'il avait aussi appelé trois fois cette nuit-là.

Son cœur s'accéléra. Malgré elle, elle ouvrit son texto.

« Salut, je voulais prendre de tes nouvelles. Ça va ? »

Non, Griffin, je ne vais pas bien. Je ne vais pas bien du tout.

Mais au lieu de répondre, elle balaya vers la gauche et supprima toute la conversation.

Agitée, elle jeta un coup d'œil à sa montre. 5 heures du matin. Bien. Le bar du quartier venait de rouvrir pour les travailleurs de nuit.

— Stella, tu commences tôt ou c'est pour finir ta soirée ? demanda Fred le barman quand Stella entra. Il y avait déjà cinq hommes assis au bar. D'habitude, c'étaient les pêcheurs, les concierges et les gérants de nuit qui attendaient dehors à l'ouverture.

— Je n'arrivais pas à dormir.

Elle ne mentait pas. Pourtant, il l'observa. Elle savait qu'il jugeait son niveau d'ébriété avant de la servir. Elle devait avoir passé l'inspection parce qu'il lui versa un verre de Bulleit et le posa sur le bar au moment où elle se glissait sur son tabouret.

Ils avaient une relation amour-haine. Elle l'adorait quand il la servait et le détestait quand il refusait de la resservir. Il avait le numéro de Mazzoli en raccourci.

Si elle était trop ivre pour rentrer chez elle ou pour se tenir correctement, Fred appelait le sergent, qui passait la chercher et la ramenait.

C'était embarrassant, mais c'était comme ça ces derniers temps. Stella ne voulait pas affronter le maelström d'émotions qui la submergeait la nuit. La

journée, elle arrivait généralement à s'occuper et à les refouler, mais seule la nuit ? C'était insupportable. L'alcool était la seule chose qui l'empêchait de se réfugier dans son lit en position fœtale.

Stella savait qu'elle avait un problème. Mais elle s'en fichait.

S'enivrer était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour faire taire ses pensées obsédantes sur ce qui s'était passé dans cette chambre d'hôpital. Sur la façon dont elle avait tué le seul homme qu'elle avait jamais vraiment aimé.

— Écoute, je vais te servir deux verres et ensuite je veux que tu rentres chez toi et que tu essaies de dormir, dit Fred en tenant la bouteille de bourbon au-dessus de son verre. Marché conclu ?

Stella sourit, posa son menton dans ses mains avec une fausse innocence, et dit :

— Non.

Fred leva les yeux au ciel.

— J'ai vu les infos. Mazzoli bosse sur un homicide. Je parie qu'il serait furieux si je devais l'appeler.

Hélas, Fred tint parole et coupa Stella après deux verres. Elle vida le second d'un trait puis se traîna jusqu'à l'immeuble. Elle avait la tête qui tournait et un mal de crâne sourd et lancinant. Et pour couronner le tout, l'alcool n'avait pas réussi à étouffer les souvenirs cauchemardesques qui tourbillonnaient dans son esprit. Le sexe y parviendrait peut-être.

Elle frappa à la porte de Billy.

Après quelques minutes, il ouvrit et hocha la tête. Elle le suivit dans l'appartement, puis au lit. Plus tard, elle le laissa endormi à côté d'elle et tituba jusqu'à son propre appartement, où elle s'effondra sur son lit tout habillée et dormit jusqu'à midi.

6

CE N'EST QU'EN montant dans l'ascenseur du journal, cet après-midi-là, que Stella se souvint qu'elle avait complètement oublié son café avec Garcia le matin même.

La matinée avait été rude. Elle s'était réveillée à onze heures et demie, se détestant de s'être encore soûlée, et quand elle s'était levée, elle avait immédiatement vomi. La gueule de bois était sa punition pour avoir été aussi lâche et avoir noyé ses émotions dans l'alcool.

Après avoir vomi, elle avait bu une grande bouteille de Pedialyte, avalé plusieurs ibuprofènes, puis enchaîné les expressos. Une fois qu'elle s'était sentie un peu plus humaine, elle s'était mise sous une douche froide. Ce n'est qu'alors, se sentant toujours patraque, qu'elle s'était rendue à la rédaction.

Le regard irrité qu'il lui lança à son arrivée la fit grimacer. Elle fonça droit vers son bureau à lui, mais avant qu'elle n'y arrive, il se leva et attrapa un carnet.

— On parlera plus tard. J'ai la réunion de rédaction, dit-il en passant devant elle.

Quelques personnes lui lancèrent des regards en coin tandis qu'elle traversait la rédaction dans ce qui ressemblait à une marche de la honte.

Stella se demanda s'ils l'avaient tous entendue vomir dans les toilettes la veille au soir. Ou si la rumeur avait circulé. Ce qu'ils savaient tous, en revanche, c'était qu'elle était complètement ivre lors de l'annonce du Pulitzer, et qu'elle s'était enfuie pour vomir ses tripes.

Elle garda la tête baissée en rejoignant son bureau à pas pressés.

Avec l'aide de Josh, elle avait contribué à révéler l'affaire du meurtre. Il l'avait mentionnée en bas de l'article du jour. Il avait également contacté ses sources et pu confirmer l'histoire du foie manquant « officieusement ».

C'était une affaire importante. Josh avait réussi à obtenir quelques détails et à confirmer ce qu'elle avait vu sur la scène de crime.

Le Tribune avait coiffé tous les autres médias au poteau sur cette affaire, qui avait rapidement fait la une au niveau national. Ce n'était pas tous les jours qu'un tueur prélevait le foie de sa victime.

Avec un peu de chance, le fait d'avoir fourni des informations à Josh la tirerait d'affaire, non seulement auprès de Garcia, mais aussi auprès de tous ceux qui l'avaient vue fuir la fête.

Encouragée par cette pensée, Stella releva la tête et regarda autour d'elle. Mais personne ne croisa son regard. La honte reprit le dessus, et elle baissa de nouveau la tête.

Stella se connecta à son ordinateur, la tête martelée par la lumière bleue de l'écran, et vit que Garcia lui avait envoyé un e-mail.

« Réunion avec la directrice de publication, 17 h. »

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Il était 16 heures. Pourquoi diable la directrice de publication voulait-elle la voir ? Quoi que ce soit, ça ne pouvait pas être bon signe.

* * *

À 16 h 45, Garcia revint dans la rédaction, suivi par d'autres chefs de service des rubriques sports et culture.

Stella attendit un instant avant de rejoindre Garcia à son bureau.

— Désolée d'avoir raté notre café.

Il l'examina et caressa sa petite barbiche un instant avant de répondre. Elle attendit, se préparant à la réprimande qu'elle était certaine de recevoir. Il allait secouer la tête et lui dire qu'elle était virée. C'était fini pour elle. Elle en était sûre.

Finalement, il expira bruyamment par les narines et dit :

— Je m'inquiète pour toi.

Les larmes lui montèrent aux yeux. C'était la dernière réaction à laquelle elle s'était attendue. Elle se serait sentie mieux s'il avait crié ou l'avait sermonnée. C'était vraiment ce qu'elle méritait.

— Je pense que tu fais peut-être une dépression, continua-t-il, après ce qui s'est passé.

Stella ricana.

— Je ne suis pas déprimée.

Je me déteste, c'est tout.

— Je t'ai soutenue pendant un bon moment, et la nomination au Pulitzer m'a aidé à plaider en ta faveur, mais ça dure depuis trop longtemps. La directrice de publication a dit que tu devais soit te ressaisir, soit prendre un congé sans solde ou un arrêt maladie.

— Me ressaisir ? demanda Stella, sur la défensive malgré son esprit déjà embrumé, mais elle savait exactement ce qu'il voulait dire.

Se reprendre en main. Ce qui incluait d'arrêter de boire.

— C'est le sujet de la réunion avec la directrice ? demanda-t-elle.

Même si elle n'était pas prête à le dire à voix haute, elle avait pris sa décision. Elle prendrait un congé sans solde. Se ressaisir, elle s'en fichait.

— En fait, il s'agit d'autre chose, mais ta réponse — redevenir la journaliste que nous avons embauchée ou te mettre en retrait — déterminera si tu participes à la discussion.

— Tu pourrais difficilement être plus mystérieux, lança-t-elle.

— Allez, viens, dit Garcia en désignant du menton la salle de conférence aux stores fermés. On y va.

* * *

Voir la directrice de publication débarquer dans les bureaux du journal, c'était comme apercevoir une célébrité — si la célébrité en question était Kim Jong-un. Stella fut envahie d'un mélange de peur et de mépris pour cette femme. Tout le monde cessa ce qu'il faisait pour la regarder traverser l'open space, cette femme terrifiante. Puis tous baissèrent rapidement la tête et firent semblant de taper sur leurs claviers.

Stella n'avait rencontré la directrice de publication, Patricia Sontag, qu'une seule fois. Cette femme pragmatique mesurait près d'un mètre quatre-vingts, mince comme un mannequin. Elle portait un tailleur-pantalon bleu marine ample mais parfaitement coupé et des mocassins en cuir verni brillant. Son carré roux était plaqué en arrière derrière ses oreilles et ses lèvres fines étaient peintes d'un rouge cuivré assorti. Elle dégageait un air

intrigant de confiance et de nonchalance. Mais c'était aussi le diable incarné, travaillant pour le fonds spéculatif propriétaire du journal et apparemment bien décidé à le couler. L'entreprise avait la réputation de saigner les journaux en réduisant le personnel jusqu'à ce qu'ils soient contraints de fermer.

Directrice de publication était un titre ronflant que quelqu'un avait attribué à cette femme impitoyable.

D'un hochement de tête et d'un sourire crispé, elle accueillit Stella dans la salle de conférence, puis tous trois s'assirent.

— Merci d'avoir pris le temps de me recevoir, Collins, dit Sontag. Et félicitations pour votre nomination au Pulitzer.

— Merci, répondit Stella d'un ton méfiant.

— Je ne vais pas vous faire perdre votre temps. La semaine dernière, un tatoueur de North Beach a été arrêté pour importation d'organes humains, dit-elle avant de marquer une pause.

Stella lança un regard à Garcia.

— Pourquoi diable n'avons-nous pas sorti cette histoire ?

Maudit Mazzoli. Bel informateur, tiens. Et Griffin ? Inutile. Elle avait deux sources dans la police et aucune ne lui avait parlé de ça.

Garcia déglutit, sa pomme d'Adam montant et descendant.

À sa surprise, Sontag fit un geste désinvolte de la main.

— Vous ne pouvez pas vous attendre à connaître tous les crimes de cette ville.

— Un bon journaliste judiciaire, si, dit Stella. Bien sûr, elle n'était pas une bonne journaliste judiciaire. Elle était une ivrogne et une meurtrière. Elle essaya de ne pas grimacer ; son mal de tête revenait et lui embrouillait les idées.

L'éditrice fixa Stella pendant quelques secondes, puis dit :

— Bien.

— Et maintenant, nous avons une femme morte à qui il manque le foie, dit Stella, l'esprit en ébullition. Puis elle se rappela qu'elle s'en fichait désormais. Elle ne pouvait pas se permettre de s'en soucier. S'en soucier, c'était souffrir. Ça n'en valait pas la peine.

Garcia s'éclaircit la gorge.

— Le chef de la police en personne a appelé pour nous informer de l'arrestation du tatoueur, pensant que ça nous intéresserait vu l'homicide de vendredi.

— Sans blague, dit Stella. Elle fronça les sourcils. Les flics n'appelaient pas les rédacteurs en chef et les directeurs de journaux. Pas en temps normal.

— Pourquoi vous appellerait-il ? Il y a quelque chose qui m'échappe ?

Sontag lança à Garcia un regard lourd de sens que Stella ne comprit pas.

— Vous êtes copains ou quoi ? demanda Stella en se tournant vers Sontag.

— Vous et le chef ?

— Certainement pas, railla-t-elle. Sa réaction rendit Sontag un peu plus sympathique aux yeux de Stella.

Mais seulement un peu.

— Depuis son arrestation jeudi, le tatoueur n'a pas prononcé un seul mot, dit Garcia.

— Il n'est clairement pas idiot, dit Stella, se demandant où Garcia voulait en venir.

— En fait, il a refusé un avocat, mais ils lui en ont quand même commis un d'office.

Garcia marqua une pause et regarda l'éditrice.

— Samedi matin, des inspecteurs sont allés l'interroger au sujet de la femme retrouvée sur le front de mer.

Stella se tortilla sur sa chaise. C'était quoi, tous ces regards étranges entre ces deux-là ? Elle se demanda quel rapport pouvait bien avoir cette conversation avec sa décision de « se ressaisir » ou de prendre un congé. Peut-être devrait-elle annoncer tout de suite qu'elle voulait prendre ce congé ?

Au lieu de cela, Stella insista, voulant comprendre chaque détail avant de dévoiler son jeu.

— Et ?

— Ils lui ont dit qu'il était le principal suspect de l'homicide, dit Garcia.

— Mais il était déjà en prison.

— Le corps était là depuis deux jours. Il aurait très bien pu s'en débarrasser juste avant son arrestation.

— Exact.

— Quand ils sont allés l'interroger, il a paniqué, continua Garcia. Quand il s'est finalement calmé, il a dit qu'il n'y avait qu'une seule personne à qui il accepterait de parler.

Stella le fixa, un sourcil arqué en guise de question muette.

Avec un soupir, il dit :
— Il ne veut parler qu'à vous.

7

STELLA RESTA ASSISE quelques secondes, abasourdie, le temps de digérer cette révélation. Elle était méfiante. D'habitude, les journalistes étaient les dernières personnes à qui les criminels souhaitaient parler.

D'habitude.

Puis la directrice posa la question que Stella s'était elle-même posée :

— Pourquoi pensez-vous qu'il veuille vous parler ?

Stella arquait les sourcils et haussa les épaules.

— Aucune idée.

Sontag se leva et s'éclaircit la gorge.

— Peu importe. Ce qui compte, c'est qu'il va vous accorder une exclusivité.

Elle fit un geste vers la porte, puis se retourna.

— Garcia, réservez la une pour l'article de dimanche.

Stella haussa un sourcil. L'article phare de l'édition du dimanche. Eh bien.

— Envoyez-lui tout ce que vous savez, y compris le nom de ce cinglé, pour qu'elle puisse faire une demande de visite.

Le mot « cinglé » était déplacé. Mais elle n'avait pas tort. Le type collectionnait des morceaux de corps humains. C'était sacrément bizarre.

Avant d'ouvrir la porte, Sontag marqua une pause.

— Ça ne vous pose pas de problème, n'est-ce pas ?

Stella mit un temps de trop avant de secouer la tête.

— Non.

— Bien.

Sontag sortit et referma la porte derrière elle.

Stella évita le regard de Garcia pendant quelques secondes, les yeux rivés sur la table de conférence au bois éraflé, où des journalistes avaient débattu de milliers de sujets au fil des ans. Finalement, elle leva les yeux.

— Si tu ne te sens pas capable de gérer ça maintenant, tu dois prendre ce congé. Le plus tôt sera le mieux, dit Garcia.

Puis il se leva et s'en alla.

C'était sa chance. Elle aurait pu partir sur-le-champ. En finir avec le journalisme. Être libre d'être une ratée totale. Mais elle s'était figée. Elle ne savait pas pourquoi elle était si tiraillée. Une partie d'elle voulait simplement tout abandonner, se rouler en boule avec une bouteille d'alcool et s'apitoyer sur son sort — avoir dû tuer des gens et vivre avec. Mais au fond d'elle, quelque chose l'aidait à se frayer un chemin vers son ancienne vie. Quelque chose refusait de capituler. Cette histoire pourrait être ce qui la sortirait de sa torpeur. Et c'était précisément pour ça qu'elle était terrifiée. D'une certaine manière, il était plus facile de rester passive et ivre que d'affronter sa vie.

Stella resta si longtemps immobile dans la salle de conférence que les lumières automatiques s'éteignirent.

Ce n'est qu'alors qu'elle repoussa sa chaise et sortit.

De retour à son bureau, Stella consulta l'e-mail de Garcia.

Il avait écrit que le tatoueur s'appelait Sebastian Strange. Son nom *légal*. Évidemment.

Date de naissance : 12/06/86.

Trente-huit ans.

Son adresse personnelle correspondait à un appartement dans le quartier Sunset sur Google Maps.

Chefs d'accusation en instance : complot et transport interétatique de biens volés, notamment des restes humains — cerveaux, poumons et bébés mort-nés. Il était soupçonné d'avoir reçu des biens volés par courrier postal américain.

Reçu ?

Stella se connecta au site de la prison du comté et remplit une demande de visite de détenu. Elle jeta un coup d'œil à Garcia, qui faisait face à son écran et révisait un article. Elle savait toujours quand il révisait parce qu'il se grattait le bouc et tirait dessus en marmonnant. Elle se retourna ensuite vers son propre écran et ouvrit un autre onglet.

Elle n'allait pas parler à ce type. Elle se fichait éperdument qu'il veuille lui parler. Elle ne voulait parler à personne. Elle annoncerait son congé demain. En attendant, elle faisait semblant. Peut-être refiler les informations à Josh, ou à n'importe quel journaliste qu'ils choisiraient pour la remplacer.

Jouant le jeu, elle ouvrit un nouveau document sur son ordinateur et écrivit : *Le tatoueur collectionne des morceaux de corps de ses victimes. Mais il paie aussi pour qu'on lui envoie des organes ? Bizarre. Ou c'est lui qui envoie les morceaux ? Ça doit fonctionner dans les deux sens s'il tue des gens pour récupérer des parties du corps.*

Stella ouvrit Google et chercha s'il était illégal de vendre des parties du corps humain.

Ce qu'elle trouva la surprit. C'était un domaine très complexe et non réglementé aux États-Unis, sur le plan juridique.

Des courtiers en cadavres proposaient aux familles modestes des tarifs réduits pour incinérer une partie du corps, prétendant qu'en échange ils feraient don du reste à la recherche médicale, alors qu'en réalité ils revendaient les corps à des entreprises médicales ou pharmaceutiques.

La plupart de ces restes étaient expédiés à l'étranger.

Contrairement à la plupart des autres pays, les États-Unis ne réglementaient pas la vente de parties du corps issues de dons.

Un article de Reuters affirmait qu'aux États-Unis, « Presque n'importe qui peut légalement acheter, vendre ou louer des parties du corps humain. »

Louer ? Quoi ? Oh, elle comprit que les parties du corps pouvaient être « louées » à des fins de recherche scientifique.

Elle cliqua sur un lien qui la mena vers une page Facebook vendant des fœtus en bocal — sans organes ni cerveau — pour 1 600 dollars via PayPal. Mais quand elle creusa davantage à la recherche de parties du corps, elle ne trouva rien. Elle poussa un soupir de soulagement.

Un autre article évoquait le flou juridique entourant la vente de parties du corps.

Une phrase la frappa : *Il n'est pas illégal d'acheter un crâne humain.*

À sa surprise, quand Stella leva les yeux, la nuit était tombée et la salle de rédaction s'était vidée. Garcia et quelques correcteurs de nuit étaient encore à leurs bureaux, mais tous les autres étaient partis.

Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas été si absorbée par un sujet au point d'en perdre la notion du temps. Ces derniers temps, son état normal

oscillait entre léthargie et gueule de bois. Soudain, elle se sentait différente, comme si elle émergeait d'un long rêve brumeux.

Elle ne savait pas si c'était bon ou mauvais signe.

Le bon côté, c'est qu'elle n'avait pensé à rien d'autre qu'à cette affaire pendant des heures. Cela l'avait tirée de l'apitoiement pathétique sur elle-même dans lequel elle s'était enfoncée depuis la mort de Nick.

C'est alors que ça la frappa. S'apitoyer sur son sort *était* pathétique. Et égoïste. Si elle voulait se racheter, elle devrait consacrer son temps à traquer les prédateurs de ce monde. Alors, peut-être, ses bonnes actions compenseraient les mauvaises. Prendre un congé, c'était fuir. La solution des lâches.

Ce déclic lui insuffla une bouffée d'énergie.

Elle était battante, elle était survivante. Elle n'était pas du genre à abandonner. Elle devait se ressaisir et reprendre sa vie en main. Peut-être que cet entretien était le premier pas.

Elle revint à la demande d'entretien en prison et son doigt survola le bouton « envoyer », mais au dernier moment, elle se leva.

Elle était terrifiée.

Au fond d'elle-même, elle savait qu'elle évitait d'affronter son ancienne vie. Pourquoi mériterait-elle de retrouver une vie normale alors qu'elle avait privé d'autres personnes de la leur ?

Et les autres membres de son équipe chez Headway, ceux qui avaient payé de leur vie ?

Elle avait peur de tourner la page sur ce qui s'était passé. Ce serait une trahison envers eux tous si elle parvenait à passer à autre chose aussi facilement.

8

APRÈS S'ÊTRE SERVI un verre et avoir sorti un cigare à huit cents dollars de sa cave à cigares, il ouvrit la porte qui donnait sur son bureau privé. Personne n'était jamais entré dans cette pièce. Pas depuis que l'entrepreneur avait installé la lourde porte en acier.

Il n'existait aucun plan de cette pièce ni de l'antichambre, accessible uniquement par une porte secrète. Pour s'assurer que personne n'en découvrirait jamais l'existence, il avait fait vivre l'entrepreneur sur sa propriété et l'avait coupé de tout contact avec le monde extérieur.

Au début, l'homme s'était plaint, mais quand il avait vu le chèque, il avait laissé tomber.

Malheureusement, l'homme avait ensuite eu un accident en rentrant chez lui, une fois les pièces secrètes achevées. Le magnat du pétrole s'était assuré que sa famille soit richement dédommagée pour cette perte. Après tout, il n'était pas un monstre. Il ne pouvait simplement pas se permettre qu'une autre âme vivante sache que cette pièce existait.

À présent, au cœur de cette pièce secrète, il contemplait les photographies accrochées au mur.

Stella LaRosa.

Si quelqu'un lui avait demandé d'expliquer sa fascination – son obsession ? – pour cette femme, il en aurait été incapable.

C'était compliqué, comme on dit.

Les photos montraient ses yeux sombres et brillants, ses lèvres roses et pulpeuses. Elle avait un corps élancé, avec des courbes généreuses là où il fallait.

C'était un spécimen magnifique. Mais il ne la désirait pas de cette façon.

Cela lui importait peu, d'ailleurs. Il avait appris depuis longtemps à maîtriser ses pulsions charnelles. Le désir de la chair était une faiblesse qui avait détruit son père, il l'avait vu de ses propres yeux. Peu avant que son père ne soit cloué au lit, la belle jeune femme qui s'était insinuée dans sa vie et dans son testament avait sauté par la fenêtre de leur penthouse. Sa lettre disait qu'elle se sentait si coupable de son infidélité qu'elle ne pouvait plus continuer à vivre.

C'avait été la première fois qu'il avait agi sans la bénédiction, la permission ou l'approbation de son père. Et cela avait marqué le début de la vie qu'il menait aujourd'hui.

Une vie où il obtenait toujours ce qu'il voulait.

En fait, cela faisait très longtemps qu'il n'avait *pas* essuyé de refus.

Dix ans auparavant, quand son père était encore en vie, il se laissait ronger, ruminer et dépérir, obsédé par tout ce qui ne se passait pas comme prévu.

Cette époque était révolue.

Désormais, il sortait toujours vainqueur. Il gagnait toujours, et ne tolérait rien de moins qu'une victoire complète et absolue.

Sauf quand il s'agissait de Stella LaRosa.

Elle avait failli le ruiner en révélant ses tractations avec le sénateur, mais il avait réussi à graisser suffisamment de pattes pour éviter la prison. Il savait cependant qu'elle était toujours à ses trousses. C'était une femme tenace.

Il ne pouvait pas se permettre le genre de scandale qu'elle pouvait provoquer. Enfin, techniquement, il le pouvait, mais le jeu n'en valait pas la chandelle. Cela impliquerait de solliciter trop de faveurs et de contracter de nouvelles dettes.

Et il n'était pas du genre à devoir quoi que ce soit à quiconque. C'étaient les gens qui lui devaient, *à lui*. Pas l'inverse.

C'est pourquoi Stella LaRosa devait disparaître.

Mais il était patient. Il n'était pas arrivé là où il en était en précipitant les choses. Il était d'ailleurs assez avisé pour savoir que parfois, la moitié du plaisir se trouve dans la préparation et le chemin parcouru.

Alors, il ferait de la traque de Stella LaRosa un jeu. Un divertissement.

Il serait intéressant de voir si elle était une adversaire digne de ce nom, ou si elle avait simplement eu de la chance jusqu'ici. Sa simple existence signifiait qu'il avait échoué.

Cela lui rappelait l'époque où il était plus jeune et n'avait pas encore accédé à son plein pouvoir.

Son père n'était pas une mauvaise personne, c'était simplement que Barclay avait assez attendu pour prendre sa place à la tête de la famille et s'appropriier toutes les richesses et tout le pouvoir que son père lui avait refusés. Quand on avait diagnostiqué à son père un cancer que tout l'argent du monde ne pouvait guérir, Barclay s'était secrètement réjoui. Il avait cru devoir attendre l'âge mûr pour réclamer son héritage. Pourtant, le vieil homme s'était accroché pendant des mois, au point que Barclay en devenait à moitié fou.

C'est pourquoi, quand son père gisait mourant dans le penthouse de New York, dans son grand lit à baldaquin garni d'un épais matelas de plumes, il n'avait pas appelé l'infirmière. Au lieu de cela, il avait regardé le niveau d'oxygène de son père chuter. Il avait regardé ses yeux s'écarter. Il avait regardé sa bouche s'ouvrir et haleter sous le masque à oxygène, comme un poisson hors de l'eau. Il avait maintenu les bras de son père par les poignets pour l'empêcher d'atteindre le bouton d'appel.

— Père, c'est mon heure à présent. Vous m'avez bien préparé. Votre temps est révolu.

Il vit les sourcils broussailleux de l'homme se froncer de confusion, ou peut-être de colère, et entendit le dernier souffle rauque et tremblant s'échapper. Les yeux de son père devinrent vitreux. Lentement, il compta jusqu'à cent. Puis, et seulement alors, relâcha-t-il les poignets de son père et, avec un soupir, se pencha-t-il pour appuyer sur le bouton d'appel de l'infirmière privée.

9

DANVILLE

Le soleil ruisselait à travers les arbres, baignant tout d'une lueur dorée, tandis que Stella roulait vers le dîner dominical. Elle avait hâte d'annoncer à ses parents sa nomination au Pulitzer. Elle savait qu'ils seraient tous les deux si fiers. Ils ne comprenaient ni n'appréciaient son métier de journaliste, mais ils comprendraient et apprécieraient l'importance d'une nomination aussi prestigieuse.

Cette pensée la rendait heureuse, et elle avait hâte de passer quelques heures dans la maison de son enfance. Pendant les jours où elle avait été infiltrée au sein d'une équipe secrète d'assassins dans des pays du tiers-monde, Stella avait souvent rêvé de la campagne luxuriante de l'East Bay de San Francisco. La maison de ses parents restait le refuge sacré de son enfance — la plupart du temps. La bâtisse en brique à deux étages et son jardin à l'atmosphère tropicale, rempli de fleurs et de citronniers, formaient un sanctuaire caché.

Mais récemment, quelque chose l'avait terni.

Après son retour aux États-Unis, ses chers dîners du dimanche avaient été ternis par son oncle puissant et manipulateur. Dominic essayait de la faire rejoindre l'entreprise familiale depuis qu'elle avait terminé le lycée.

L'entreprise familiale n'était en réalité qu'une façade pour ses activités criminelles.

Lorsque Stella, encore écolière, était tombée sur les corps de sa tante et de son oncle bien-aimés, assassinés, elle avait commencé à soupçonner ce

qu'était vraiment « l'entreprise familiale ». Et que son autre oncle, celui qui dirigeait l'opération criminelle, en était le responsable.

Il pouvait nier tant qu'il voulait, Stella connaissait la vérité.

Elle le haïrait à jamais pour cela. Quand elle se laissait y penser, elle sentait une rage immense monter dans sa poitrine, une rage qui lui donnait envie de tout détruire autour d'elle. Alors elle la refoulait du mieux qu'elle pouvait.

Tandis qu'elle négociait les virages de la route sinueuse, Stella sentait l'anxiété monter. Son cœur battait la chamade et son souffle se faisait court, haletant. Sa gorge et sa poitrine étaient nouées. Même si Dominic était au dîner, Stella décida d'y aller quand même. Ses parents ne rajeunissaient pas. Elle supporterait, une fois de plus, la présence toxique de son oncle pour passer du temps avec le reste de sa famille, qu'elle aimait de tout son cœur. Dominic n'était qu'une brebis galeuse dans un troupeau qu'elle chérissait.

Son téléphone sonna juste avant qu'elle ne tourne dans la longue allée de ses parents. L'écran du tableau de bord indiquait que c'était Griffin. Son cœur fit un bond. Elle ignore l'appel. Quelques secondes plus tard, un texto apparut.

Siri lut le message du détective.

— Le tatoueur a dit qu'il ne parlerait qu'à toi, mais la prison dit que tu n'es pas venue.

Stella se cala dans son siège et laissa échapper un ricanement méprisant. Laconique. Froid. Professionnel.

Et pas seulement à cause de la voix de Siri qui le lisait.

Voilà donc où en était leur relation. Finis les « Tu me manques » ou les « Je m'inquiète pour toi » ou les « J'espère que tu vas bien » dont il avait inondé son téléphone ces dernières semaines.

Il avait fini par abandonner.

Tant mieux.

Alors pourquoi ressentait-elle ce pincement de regret ?

Elle chassa cette pensée. C'était ridicule. Ils venaient de deux mondes différents. Griffin était flic, et elle, une tueuse.

D'ailleurs, pourquoi lui envoyait-il un texto ? S'il pensait être sa seule source au sein de la police, c'était un imbécile. Il devait bien se douter que Mazzoli la tenait au courant. Il savait qu'ils étaient proches. Après tout, elle s'était réveillée avec un texto de Mazzoli, envoyé depuis son téléphone

jetable : « Tu ferais mieux d'aller vite à la prison. Les fédéraux sont en route. »

Elle avait ignoré son texto. Peu importe. Elle ne couvrait pas cette affaire de toute façon. Elle se fichait de ce que faisait le FBI. Du moins, c'est ce qu'elle se disait.

Pourtant, elle devait admettre que sa curiosité était piquée. Pourquoi les fédéraux étaient-ils impliqués ? Le tatoueur faisait-il plus que simplement acheter des organes volés ?

Une heure plus tard, après avoir descendu deux verres de vin et une énorme assiette de raviolis au homard de sa mère — tout en ignorant les regards de son oncle — Stella se glissa dans le jardin pour fumer une cigarette en cachette avec son père. C'était leur petit rituel. C'était là qu'elle l'avait pour elle seule.

— Salut, Papa, dit Stella en le serrant fort dans ses bras.

Elle l'avait trouvé en train d'allumer une cigarette derrière l'abri de jardin. Sa mère faisait semblant de ne pas savoir ce qu'ils faisaient là-bas, mais ils devaient empester la cigarette quand ils rentraient. Stella aimait fumer une cigarette de temps en temps, mais plus encore, elle appréciait ces moments en tête-à-tête avec son père. Le dimanche, elle avait aussi besoin d'échapper à la table familiale. La personnalité envahissante et la voix tonitruante de son oncle Dominic éclipsaient toujours tout le monde.

— Stella, mon étoile, dit son père avec un grand sourire. Comment vas-tu ? Tu as l'air maigre. Il faut que tu manges.

— Tu as vu mon assiette au dîner ? dit-elle. J'ai aussi englouti la moitié d'une miche de pain dans la cuisine en aidant Maman à tout préparer.

— Bien. Je ne veux pas que tu dépérisses.

C'était un échange typique dans une famille italienne. Stella jouait toujours le jeu. Elle savait que c'était la façon dont son père exprimait son amour. Sa propre mère lui avait montré son amour de la même manière, en s'inquiétant de savoir s'il avait assez mangé.

Ils parlèrent des Giants et des 49ers pendant quelques minutes. Son père était un homme de la terre — loyal, solide, honnête — mais pas très porté sur les grandes conversations. Stella essayait toujours de s'adapter à lui.

Puis le rabat-joie de la famille surgit au coin de l'abri de jardin.

Dominic LaRosa était un homme petit et corpulent, avec une barbe de trois jours permanente, une épaisse chevelure noire plaquée en arrière, et généralement un cigare au coin des lèvres. Il portait toujours un costume

noir élégant et sur mesure, quel que soit le temps. Seule la couleur de la chemise changeait. Parfois blanche, parfois violette ou rose. Quand il était assis, son pantalon remontait et laissait entrevoir ses chaussettes. Elles étaient toujours assorties à sa chemise.

— Te voilà, *Estella*, dit-il du coin de la bouche, le cigare rendant ses mots à peine audibles.

Il adressa un imperceptible hochement de tête à son père. Stella avait appris que ce geste était un signal. Son père, comme par le passé, se retourna et s'éloigna, la laissant seule avec Dominic.

Stella regarda son père partir et tira longuement sur sa cigarette, puis toisa son oncle en exhalant la fumée.

— Tu me cherchais ?

Il plissa les yeux, le regard fixé sur sa cigarette.

— Ça va te tuer.

— Seulement si tes hommes de main ne s'en chargent pas avant.

— Estella, qu'ai-je donc fait pour mériter ton mépris ? demanda-t-il. Tout le monde dans cette famille me respecte. Mais toi ? Tu cracherais sur ma tombe, pas vrai ?

Stella se contenta de le fixer. Puis elle laissa tomber son mégot et l'écrasa dans la terre du talon de sa chaussure.

— Qu'est-ce que tu veux ? Crache le morceau, que je puisse retourner aider ma mère à ranger.

— Le type en prison. Il paraît qu'il ne veut parler qu'à toi.

Il se caressa la barbe naissante, son bracelet métallique scintillant sous les lumières du jardin.

— Pourquoi ça ?

— Aucune idée, mon oncle. Et franchement, je suis surprise qu'avec tous tes « amis », tu ne connaisses pas déjà la réponse.

Il fronça les sourcils. Bien, pensa Stella, contente de lui taper sur les nerfs.

Son oncle disposait d'un vaste réseau de gens qui cherchaient à s'attirer ses faveurs en lui rapportant des informations, surtout quand elles concernaient Stella.

Finalement, après s'être pincé l'arête du nez, il prit la parole.

— Ne fourre pas ton nez dans cette affaire, Estella, dit-il. On n'a pas besoin de donner au FBI une raison de s'intéresser à nouveau à notre famille.

— Le FBI ne s'intéresserait pas à toi si tu n'étais pas impliqué dans des activités illégales, cracha-t-elle.

— On dirige une entreprise légitime. C'est juste qu'ils n'aiment pas les Italiens.

— Peu importe, dit Stella. Ne me dis pas comment faire mon travail.

— Tu fais partie de la *famiglia*, Estella, dit-il. Je sais qu'on n'est pas toujours d'accord, mais mon rôle, c'est de protéger ma famille et de veiller sur elle. *Il sangue non è acqua*.

Les liens du sang sont sacrés.

Blablabla.

— C'est pour ça que tu m'as fait arrêter pour meurtre et que tu as laissé les flics et les détenus me tabasser ?

Stella fusilla son oncle du regard. Elle ne lui avait toujours pas pardonné de l'avoir fait arrêter après qu'elle avait refusé de le couvrir pour le meurtre du petit ami violent de sa nièce, Davis — un contrat que Dominic lui-même avait commandé, alors que Stella s'était contentée de menacer ce salaud. Malgré tout, il avait profité de l'arrestation pour lui rendre visite en prison et la menacer de l'y laisser croupir si elle n'acceptait pas de rejoindre l'entreprise familiale.

C'était l'une des raisons pour lesquelles elle s'était enfuie travailler comme reporter internationale en Europe, ce qui s'était retourné contre elle de façon inattendue, la conduisant à rejoindre un groupe clandestin d'assassins. Exactement le destin qu'elle avait cherché à éviter. Mais au moins, ce n'était pas son oncle qui tirait les ficelles.

Mais à bien y réfléchir, elle pouvait rendre son oncle responsable de tout ce qui avait mal tourné dans sa vie.

Son oncle poussa un long soupir. Stella s'était faufilée devant lui et jetait un coup d'œil vers la maison depuis le coin du cabanon, d'où provenaient des rires et des cris.

— Parfois, il faut savoir être dur par amour, finit-il par dire.

— Va te faire foutre, lâcha-t-elle en s'éloignant d'un pas rageur vers la maison.

— Je ne pourrai pas te protéger éternellement, lui cria-t-il. Si tu ne m'écoutes pas, je devrai m'en laver les mains. Que Dieu ait pitié de ton âme.

— N'essaie pas ce coup-là avec moi, hurla Stella. Tu ne sais même pas ce qu'est une âme.

Furieuse, elle rentra en trombe dans la maison et traversa la cuisine pour déposer un rapide baiser sur la joue de sa mère.

— Je t'aime, Maman. Je viens d'avoir un scoop. Il faut que j'y aille.

Encore des mensonges.

C'était devenu une habitude. Elle essayait de survivre au dîner familial, puis s'enfuyait dès que son oncle venait la chercher des noises. Le week-end dernier, elle avait trop bu pour conduire, alors elle s'était réfugiée dans la chambre de sa mère et avait dormi jusqu'à avoir dessaoulé.

Cette fois, elle avait joué la carte de la prudence, ne buvant que deux verres de vin avant qu'il ne passe à l'attaque. Elle pouvait donc rentrer directement.

Ce soir-là, elle décida qu'elle en avait fini avec les dîners du dimanche tant que ses parents continueraient à inviter son oncle.

Malheureusement, elle savait que ça n'arriverait jamais.

Ils prendraient toujours son parti à lui. Elle devrait simplement trouver autre chose à faire le dimanche et rendre visite à ses parents d'autres jours. Ça lui briserait le cœur. Les dîners du dimanche étaient une tradition familiale sacrée depuis son enfance. Mais elle ne pouvait plus supporter d'être dans la même pièce que son oncle. Petite, il lui semblait être une présence intimidante mais globalement inoffensive. Ce n'est que lorsqu'il avait commencé à vouloir l'enrôler dans l'entreprise familiale qu'il était devenu un problème. Maintenant, depuis son retour aux États-Unis, la pression qu'il exerçait était incessante.

Alors qu'elle regardait la maison de ses parents rapetisser dans son rétroviseur, elle frappa son volant. Aujourd'hui était censé être un bon jour, le premier depuis longtemps. Elle avait hâte de partager la nouvelle de sa nomination au Pulitzer avec sa famille. Mais son oncle avait tout gâché. Il avait entaché toute la journée et lui avait cassé son élan. Comme il gâchait tout le reste.

En s'engageant sur la route principale, Stella écrasa l'accélérateur et fila sur la route sombre à vingt-cinq au-dessus de la limite.

Ça y était. Sa décision était prise. Grâce à son oncle. S'il ne voulait pas qu'elle creuse cette affaire, c'était la meilleure raison de le faire. S'il tenait tant à ce qu'elle ne s'en mêle pas, c'est qu'il y avait quelque chose à découvrir.

Elle ne pouvait pas empêcher son oncle de venir aux dîners du dimanche, mais elle pouvait faire d'autres choses pour l'emmerder. C'était

puéril, mais elle s'en fichait.

Elle irait voir le tatoueur et écrirait un article qui exposerait au grand jour toutes les saloperies que son oncle essayait de dissimuler.

10

STELLA CLIGNA des yeux ensommeillés. La pièce était encore plongée dans le noir. Pourquoi diable s'était-elle réveillée avant le lever du soleil ? Puis son téléphone vibra de nouveau, résonnant contre le bois de la table de nuit. Elle repoussa ses couvertures et se redressa pour l'attraper de l'autre côté, derrière une pile de livres en équilibre précaire.

C'était un texto de Madison Clark, la stagiaire qui assurait les permanences de nuit le week-end.

— Nouveau corps retrouvé sans foie. Celui-ci à LA.

Elle avait joint un lien vers un article du *LA Times*.

Madison ferait un jour une excellente journaliste de faits divers. Elle ne mâchait pas ses mots et savait quand il valait la peine de déranger Stella.

Ça valait vraiment le coup de la réveiller.

Cette information, la découverte d'un mode opératoire récurrent, ne pouvait signifier qu'une chose : ils avaient affaire à un tueur en série.

Stella ouvrit l'article du *LA Times*. Le corps était celui d'une femme disparue dix jours plus tôt après avoir rencontré un homme sur une appli de rencontres.

Daphne Sanders. 47 ans.

Alors qu'elle parcourait l'article, son téléphone vibra dans sa main et une notification apparut en haut de l'écran. Un texto de Griffin. Elle cliqua dessus.

— *Le FBI prend l'affaire en main. Si tu veux parler au type, tu dois y aller ce matin. Le FBI arrive cet après-midi.*

Mazzoli le lui avait déjà dit la veille. Alors c'était quoi, le problème de Griffin ? Pourquoi cette urgence ? Pourquoi s'intéressait-il autant à cette

affaire ? Était-ce parce qu'ils espéraient que le tatoueur passerait aux aveux devant Stella et qu'ils pourraient s'en servir ? Elle savait que tous les entretiens en prison étaient enregistrés et que les enquêteurs écoutaient les conversations.

Pourquoi ne la laissait-il pas tranquille, bon sang ?

Il n'y avait vraiment aucune raison pour qu'il la contacte pour lui dire ça.

À moins qu'il n'utilise ça comme prétexte pour lui envoyer un message. Ce qui n'avait aucun sens. C'était fini entre eux. Terminé.

— Je suis au courant, écrivit-elle avant d'appuyer sur Envoyer. C'était un peu sec.

Tant mieux. Comme ça, il comprendrait que ce n'était pas à lui de la prévenir. Elle n'avait pas besoin de lui. Pas le moins du monde.

* * *

En pénétrant dans le hall défraîchi de la prison de San Francisco, Stella fut frappée par le chaos ambiant. Des enfants en pleurs, le nez qui coulait, des mères qui les grondaient tout en jonglant avec tétines et biberons, des avocats de la défense en costumes mal coupés, le téléphone collé à l'oreille.

Se frayant un chemin à travers la foule, elle prit place dans la file d'attente devant le guichet en plexiglas. Derrière l'employée, deux agents armés surveillaient le hall.

En tête de file, une femme menue en jogging ample, chaussons duveteux et crop top se mit à crier sur l'employée.

— Ça fait une heure que j'attends. Vous ne m'avez jamais dit que je devais apporter ma pièce d'identité ! Comment j'étais censée le savoir ? Mon homme n'a jamais mis les pieds en prison !

La femme secoua sa chevelure blonde fournie.

— C'est ridicule. Il a le droit de me voir. Ce n'est pas sa faute si je n'ai pas le permis. Qu'est-ce que je suis censée faire ?

Finalement, la femme sortit du hall en trombe, fulminant de rage.

La suivante était une femme plus âgée qui serrait son sac à main contre elle. Elle échangea quelques mots avec l'employée avant de se diriger vers un petit couloir attenant. Stella la vit ouvrir un casier, y déposer son sac, puis revenir. Un agent la fit passer sous un portique de sécurité, puis la femme tourna à l'angle et disparut.

Vingt minutes plus tard, Stella faisait glisser sa carte de presse, son permis de conduire et l'autorisation de visite imprimée par la petite ouverture du guichet.

Elle attendit une réaction, mais la femme au chignon serré de l'autre côté de la vitre se contenta de lui rendre les documents en disant :

— Vous pouvez apporter un crayon et du papier, tout le reste doit aller dans un casier.

— Merci, dit Stella. Ce n'est qu'à ce moment-là que la femme daigna lever les yeux, les lèvres pincées, et lui adressa un bref signe de tête.

Quelques minutes plus tard, munie de son seul carnet de reporter et d'un crayon, Stella franchit le portique de sécurité et s'engagea dans le couloir.

Il menait à une porte vitrée fermée donnant sur un petit sas vitré, à peine assez grand pour une personne. De l'autre côté, une autre porte vitrée ouvrait sur un second couloir.

Un gardien la fit entrer dans le sas. Elle attendit. Ce n'est qu'une fois la porte refermée et verrouillée derrière elle que celle de devant s'ouvrit.

Un autre gardien l'attendait et lui indiqua une porte ouverte.

— Par ici, mademoiselle, dit-il.

Stella entra dans une petite pièce meublée d'un bureau et de trois chaises. Face au bureau, une autre porte dotée d'une grande vitre. Elle apercevait un agent debout de l'autre côté, dos tourné, qui parlait à quelqu'un hors de son champ de vision. Elle s'assit.

Ce n'était pas le parloir principal. Pour une raison inconnue, sa demande de presse lui avait valu d'être reçue dans la salle réservée aux entretiens avec les avocats. Elle ignorait pourquoi elle ne se retrouvait pas à l'étage, à parler dans un combiné derrière une épaisse vitre. Mais elle n'allait pas s'en plaindre.

Au bout de quelques secondes, le gardien s'écarta. À travers la vitre de la porte, elle le vit.

Sebastian Strange.

11

SEBASTIAN STRANGE, comme on pouvait s'y attendre d'un tatoueur, était couvert d'encre. Il avait un serpent tatoué sur le cou. Ses phalanges portaient des lettres, mais elle n'arrivait pas à déchiffrer ce qu'elles formaient. Sous sa coupe rase, il avait un visage allongé aux pommettes creuses et des yeux bleus qui croisèrent les siens. Il lui adressa un hochement de tête indéchiffrable. Un léger frisson lui parcourut le cuir chevelu. Il lui semblait familier. Très familier. Elle fouilla sa mémoire pour retrouver d'où elle le connaissait.

Le gardien lui faisait passer les menottes de l'arrière vers l'avant pour qu'il puisse s'asseoir. Stella était soulagée qu'il soit menotté. Il était imposant, plus d'un mètre quatre-vingts, et devait peser plus de cent dix kilos. Stella savait qu'elle pourrait le maîtriser si nécessaire, mais ce ne serait ni joli ni facile. L'équipe avait fait de Stella leur protégée quand elle les avait rejoints. Ils lui avaient enseigné les arts martiaux, le maniement des armes et les techniques pour tuer à mains nues.

Le gardien poussa Sebastian vers la chaise.

— Je suis Stella Collins.

— Je sais, dit-il. C'est moi qui ai demandé à vous voir, vous vous souvenez ?

Stella voulait lui demander pourquoi, mais ne voulait pas qu'il se braque, alors elle décida de garder cette question pour plus tard. Elle savait d'expérience que les entretiens en prison pouvaient se terminer à tout moment, et elle posait toujours ses questions les plus importantes en premier.

Et elle n'hésita pas à aller droit au but.

— Avez-vous tué cette femme retrouvée sur les quais sans son foie ?

Visiblement pas déstabilisé par la question, il secoua la tête avec désinvolture.

— Non.

— Ce n'est pas ce que pense la police.

— Et c'est pour ça que je vous ai demandé de venir.

Voilà son ouverture.

— Pourquoi moi ?

Il renversa la tête en arrière et éclata de rire, la prenant au dépourvu.

— Vous ne vous souvenez pas ?

Stella fut prise de court.

— Votre tatouage, dit-il en désignant son propre dos.

Son visage s'empourpra tandis que le souvenir lui revenait.

Quand elle était revenue aux États-Unis et avait quitté l'hôpital, elle avait passé quelques nuits à New York où elle s'était soûlée jusqu'au trou noir. Le dernier matin, elle s'était réveillée dans son lit d'hôtel, sur le ventre, avec du film plastique enroulé autour du torse. Paniquée, elle avait commencé à arracher le plastique en se demandant qui avait fait ça et pourquoi. Elle s'était précipitée dans la salle de bain et s'était regardée dans le miroir. Elle avait l'air normale. Il n'y avait aucune marque sur ses seins nus ou son ventre, à part d'étranges lignes laissées par le film plastique qui avait enveloppé son torse. Ce n'est qu'en se retournant pour partir que quelque chose attira son regard dans le miroir.

Bon sang. Elle avait presque oublié.

Le contour d'un immense tatouage de phénix s'étendait sur son dos, les ailes déployées jusqu'aux épaules, les plumes de la queue descendant jusqu'au bas de la colonne vertébrale, à la naissance des fesses.

Cela avait pris près de dix heures la veille. Elle avait bu pendant toute la séance, puis, quand l'artiste avait terminé, elle avait fini la nuit dans un bar du Village jusqu'à ce qu'on la mette dehors. Elle se souvenait vaguement d'une gentille serveuse avec une crête platine qui l'avait mise dans un taxi pour rentrer à son hôtel.

Il avait fallu dix autres séances chez un tatoueur de San Francisco pour remplir le contour de couleurs éclatantes.

Elle le fixa, les yeux plissés.

— Vous étiez à New York ?

— Je me suis installé ici il y a six mois, dit-il.

Elle essayait encore de comprendre comment tout cela s'emboîtait. Avait-elle échappé de justesse au meurtre et au démembrement aux mains d'un tatoueur tueur, cette nuit brumeuse à New York ?

— N'est-ce pas contraire à l'éthique de tatouer une personne ivre ? demanda-t-elle, les yeux se plissant encore davantage.

— Peu importe. Je ne suis pas du genre à suivre les règles.

— Manifestement, dit Stella d'un ton sec. Avez-vous tatoué la femme retrouvée morte avant de la tuer ?

— Je n'ai tué personne.

— Pourquoi devrais-je vous croire ?

— Pour la même raison que je vous confie mon histoire.

— Quelle histoire ?

— Vous verrez.

— Pourquoi me feriez-vous confiance ?

— Écoutez, on a parlé cette nuit-là, vous et moi, dit-il. Vous m'avez dit des choses. Des choses que personne d'autre ne devrait savoir.

Stella grimaça. À l'époque, elle pleurait la mort supposée de Nick et en était furieuse. Et elle était ivre. Dieu sait ce qu'elle avait pu dire cette nuit-là.

— Après que vous avez tué ce type il y a quelques mois, j'ai vu votre photo à la télé. Je vous ai reconnue.

— Ça n'explique toujours pas pourquoi vous voulez me parler de vos crimes.

— Encore une fois, ce ne sont pas mes crimes. Mais cette affaire est énorme, dit-il en écartant les bras, les yeux écarquillés. Ils essaient de tout me mettre sur le dos. La police ne connaît pas la moitié de l'histoire.

— Des femmes qui se font *assassiner*, c'est une grosse affaire dans cette ville, dit Stella en croisant les bras. Des femmes à qui on arrache les organes, ça fait les gros titres dans le monde entier. Alors où voulez-vous en venir ?

Son regard se détourna un instant avant qu'il ne dise :

— Je collectionne peut-être certaines choses, mais je ne suis pas un tueur. Ils veulent me faire porter le chapeau parce que... ils savent que je sais des choses, dit-il à voix basse.

Il jeta un coup d'œil au gardien qui avait fixé le vide tout ce temps.

— À votre avis, pourquoi ils ont mis ce type ici en permanence ? Pour espionner ce que je vous dis.

— Non. Il y a toujours un gardien ici.

Stella baissa les yeux sur son carnet vierge et le tapota de son stylo.

— Jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit du tout.

— Je veux m'assurer que vous comprenez à quel point c'est dangereux, dit-il. Je ne peux pas parler des femmes mortes, surtout parce que je ne sais rien.

Stella poussa un soupir exaspéré.

— Alors de quoi *pouvez-vous* parler ?

Il se pencha en avant et baissa la voix. — Vous avez déjà entendu parler des Collectionneurs ?

Stella fronça les sourcils.

— Je devrais ?

— Ce sont eux qui tirent les ficelles. Des riches salauds avec un passe-temps malsain. Il ne s'agit pas seulement de moi et des organes pour lesquels on m'a arrêté. C'est bien plus gros, bien plus sombre. Ils ont des ramifications partout — la politique, les hôpitaux, la police, tout ce que vous voulez.

— Qu'est-ce qu'ils collectionnent exactement ? Des organes, comme ce qu'on vous reproche ?

Sebastian parcourut la pièce du regard.

— Des trucs rares. Uniques. Le genre de choses qu'on ne peut pas obtenir sans pouvoir ni argent. Beaucoup d'argent. Et ils sont prêts à tout pour obtenir ce qu'ils veulent.

— Dites-m'en plus.

— Je ne peux pas maintenant. Pas si je tiens à la vie.

— Alors pourquoi suis-je ici ? Je ne crois pas un mot de ce que vous dites.

Il fronça les sourcils.

— Si je vous parle du crime que j'ai commis, vous me croirez ?

Stella prit son crayon et le tint prêt au-dessus du papier.

— Alors, je vous écoute.

— Quand j'étais gamin, je me suis passionné pour l'anatomie et pour ce qu'on trouve à l'intérieur des gens et des animaux.

Stella hocha la tête, prenant des notes sans le quitter des yeux. Elle ne voulait manquer aucun signe de mensonge. Elle s'était entraînée à écrire sans regarder précisément pour cette raison.

— Je sais qu'on dit que les tueurs en série tuent et torturent des animaux quand ils sont gamins, qu'ils mettent le feu et tout ça, mais je n'ai jamais fait ça.

Il marqua une pause.

Puis il reprit, plus fort :

— Parce que je ne suis *pas* un tueur en série.

— Le jury n'a pas encore tranché, dit Stella.

Il eut un sourire narquois.

— Vous êtes drôle, mais pas autant que ce soir-là dans le Village, quand vous étiez complètement bourrée.

Stella baissa les yeux sans répondre.

— Vous avez passé un sale moment à l'étranger, pas vrai ? demanda-t-il.

Stella déglutit, la gorge soudain sèche.

— J'ai vu beaucoup de choses horribles, c'est le moins qu'on puisse dire.

— C'est pour ça que je savais que vous raconteriez mon histoire sans me juger, sans supposer que j'ai fait tout ce dont on m'accuse.

— À cause de ce que j'ai vu à l'étranger ?

— Ouais. Vous faites venir une petite journaliste débutante impressionnable, elle va avoir peur de moi et supposer que je l'ai fait. J'ai besoin de quelqu'un qui n'a pas peur de se salir les mains.

— Moins sur moi. Plus sur vous.

— Je suis ennuyeux, dit-il. J'aime juste collectionner des cerveaux et d'autres organes.

— Bien sûr, dit Stella d'un ton sec.

Il ignore son sarcasme, ou ne le remarqua pas.

— J'ai toujours été fasciné par l'anatomie. Genre, j'étais un cancre au lycée, mais en anatomie, j'étais le meilleur élève. J'adorais ça.

— Parlez-moi de votre collection. Qu'est-ce que vous avez ? Juste des cerveaux ?

— Avant que ces salauds ne fassent une descente dans ma boutique, j'avais deux cerveaux, une tranche vraiment fine d'un visage — genre, c'est vraiment un masque, mec, vraiment.

Stella fronça les sourcils devant son enthousiasme. Ça avait l'air dégoûtant.

— Quoi d'autre ?

— J'ai eu une main, mais juste le squelette. Vous savez, la main est la partie du corps qui contient le plus d'os. C'est dingue le nombre d'os dans

une main. Vingt-sept, au cas où vous vous poseriez la question.

— Ce n'était pas le cas. Quoi d'autre dans votre collection ?

— De la peau, dit-il en marquant une pause. On m'a commandé de la tatouer après que quelqu'un l'a transformée en cuir.

Stella arrêta d'écrire et se pencha en avant.

— Qui ? Qui vous a passé cette commande ?

— Sur le Dark Web, mec, dit-il. C'est genre un pseudo anonyme. Prince Creepy ou quelque chose comme ça.

Stella nota. Il regarda son carnet et dit :

— Ce n'est pas ce nom-là. Ce n'est pas vraiment Prince Creepy. C'est quelque chose *dans le genre*, j'ai dit.

Elle arrêta de nouveau d'écrire.

— Alors essayez de vous rappeler le nom exact.

— Si je m'en souviens, je vous le dirai.

Il jeta un coup d'œil au garde en prononçant ces mots.

— Vous connaissez le nom, mais vous ne pouvez pas le dire ici, c'est ça ?

Il lui fit un lent clin d'œil. Puis posa son index sur son nez.

— Comment puis-je obtenir ce nom ?

— Je trouverai un moyen. Question suivante.

— Les charges retenues contre vous mentionnent « achat et vente de biens volés ». Saviez-vous que ces organes avaient été obtenus illégalement ?

Il baissa les yeux, puis hocha la tête.

— Vous en vendez aussi ?

— Ouais. J'ai fini par faire ça. Vous voyez, ce type, Prince Creepy comme on va l'appeler pour l'instant, c'est lui qui m'a lancé dans le business. Il m'achète des trucs en plus de la peau tatouée. Genre, si je peux obtenir quelque chose de... disons, difficile à trouver, il me paie.

— Qu'est-ce qui est difficile à trouver ?

Il se frotta l'œil et secoua la tête.

— Je ne sais pas. Genre, un truc spécial.

— Vague, dit Stella d'une voix agacée. Si vous voulez que je vous fasse confiance, soyez précis. Vous vouliez que je raconte votre histoire, après tout.

— Il voulait un organe provenant d'une personne célèbre. Il représentait Les Collectionneurs, chuchota-t-il en jetant un regard furtif autour de lui.

Stella pencha la tête sur le côté.

— Vraiment ? Quelle personne célèbre ? Et vous avez réussi ? Dites-m'en plus sur les Collectionneurs.

— Je vous l'ai dit. Plus tard. C'est trop dangereux.

— Quelle personne célèbre ?

— Il n'a donné aucun nom précis. Et de toute façon, je lui ai dit que je n'avais aucun moyen de le faire. Tout ce que je pouvais faire, c'était demander à cette femme à LA de chercher certains trucs.

— Cette femme ?

— Je vous en dirai peut-être plus sur elle plus tard.

— Tout est toujours pour plus tard avec vous, dit Stella, cherchant à le provoquer.

— Si on veut continuer à parler, il faut me donner quelque chose. Comment s'appelle-t-elle ?

— Peut-être plus tard. Ce n'est que la première de plusieurs visites pour apprendre à nous connaître, le temps que je sois sûr de pouvoir vous faire confiance.

— Écoutez, c'est vous qui m'avez demandé de venir ici pour vous parler, alors je suis là et je vous parle. Je ne pourrai peut-être pas revenir vous voir.

Elle arqua un sourcil.

— Alors. Quel est son rôle ? Dites-moi son nom.

— Non. Question suivante.

Stella soupira.

— Y a-t-il quelque chose d'important que vous ne m'avez pas dit ?

Une ombre passa sur son visage.

— Je suis sûre que l'acte d'accusation contiendra tout ça, mais ce serait utile de le savoir maintenant, si vous voulez que j'approfondisse les raisons pour lesquelles vous êtes le principal suspect.

Il s'éclaircit la gorge et grimaça. Stella devinait presque ce qu'il allait dire.

— J'avais aussi un foie dans un bocal.

— Intéressant que vous ayez gardé ça pour la fin.

— Intéressant aussi que ce soit la seule chose qui me relie à ce meurtre, dit-il. La seule chose.

— Meurtres.

— Quoi ?

— Au pluriel.

Il blêmit. Intéressant. Il semblait surpris. Elle avait gardé ce détail pour voir sa réaction.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il.

— Deux femmes retrouvées sans foie maintenant.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Oh merde.

— Une à LA, dit-elle en observant attentivement son visage.

— Ce serait peut-être le bon moment pour me parler de cette femme à LA.

Son visage perdit toute couleur. Il semblait vraiment surpris par le deuxième corps. Mais certains sociopathes étaient sacrément doués pour imiter les émotions humaines normales et la stupeur. Ils avaient passé leur vie à perfectionner l'art du mensonge et de la manipulation. Stella l'avait appris à ses dépens, avec Nick.

— Le temps est écoulé, dit le gardien.

Sebastian Strange se tourna vers le gardien et hocha la tête.

Stella se cala contre le dossier de sa chaise. Elle avait assez de matière pour un article sur un type qui collectionnait des parties de corps et les revendait sur le Dark Web pour arrondir ses fins de mois, mais rien sur un tueur en série qui prélevait des organes sur des femmes.

— Si vous leur dites ce que vous venez de me dire, ils pourraient vous proposer un accord, lui dit Stella.

— Ça va faire la une à l'international et ils ne vont pas vous laisser vous en tirer facilement.

— Je n'ai tué personne. C'est tout ce qui compte.

Stella haussa les épaules.

— C'est les enquêteurs qu'il faudra convaincre. Pas moi.

Ils se levèrent tous les deux. Sa chaise bascula en arrière et le gardien dégaina.

— Hé !

Stella se figea. Sebastian Strange leva ses mains entravées.

— Ma faute.

Le gardien rengaina. Sebastian se pencha par-dessus la table vers Stella.

— Je suis le bouc émissaire dans cette histoire. Ils disent qu'ils ont des preuves, mais quelqu'un est en train de me faire porter le chapeau.

Stella croisa son regard. L'espace d'une seconde, elle se demanda s'il disait la vérité.

Avant qu'elle ne puisse répondre, la radio du gardien grésilla. Il décrocha un téléphone et parla, les sourcils froncés. Stella jeta un coup d'œil dans le couloir vers le sas vitré qui séparait les deux couloirs. Une femme se tenait dans l'espace étroit entre les deux portes.

Elle était petite et portait un tailleur bleu marine avec des escarpins noirs. Ses longs cheveux noirs étaient tirés en un chignon soigné, et ses lèvres étaient d'un rouge vif. Un badge accroché à une chaîne pendait à son cou, fixé sur un support de cuir noir ovale. Stella reconnut instantanément les lettres qui y figuraient.

FBI.

12

DANS UNE AUTRE VIE, Stella aurait envisagé d'entrer au FBI ou à la CIA.

Ou même de devenir flic. Mais sa famille étant impliquée dans le crime organisé, elle savait qu'elle ne passerait jamais les enquêtes de moralité.

Alors ce fut le journalisme.

Et pourtant, elle avait été recrutée pour le programme Headway, une équipe clandestine non officielle conçue pour neutraliser les menaces contre le gouvernement américain. L'équipe se composait de soldats d'élite déclarés morts au combat pour effacer toute trace de leur identité. Et, pour une raison inconnue, de Stella.

Stella n'avait rien contre les agents fédéraux, mais elle savait qu'ils débarquaient souvent pour récupérer les enquêtes de la police locale, ce qui pouvait créer des tensions entre les flics du coin et le FBI.

Mazzy et Griffin lui avaient tous deux parlé de l'arrivée du FBI en ville, mais cela ne devrait pas affecter son travail.

En observant la femme, Stella se demanda pourquoi elles ne s'étaient jamais croisées. Avoir une source au FBI lui faciliterait grandement la vie. Si elle parvenait à gagner la confiance de cette agente, elles pourraient travailler ensemble. Stella était une journaliste de la vieille école, du genre à aller en prison plutôt que de révéler ses sources. La plupart des policiers respectaient cela.

Croisant le regard de la femme, Stella fit un léger signe de tête et sourit. La femme ne lui rendit pas son sourire et lui lança un regard assassin. Elle rajusta son blazer et se dirigea vers la salle. Quelques secondes plus tard, suivie par l'un des gardiens postés devant la pièce, l'agente fit irruption.

Elle pointa le doigt vers Stella en criant :

— Dehors ! Ce détenu n'accordera aucune interview. Le bureau a repris l'affaire.

Presque au même moment, le gardien poussa Sebastian Strange vers l'autre porte.

— Hé, mec, j'y vais, dit-il. Relax.

Avant que la porte ne se referme, il cria :

— J'ai encore des choses à te dire, Collins. Ne parle pas aux fédéraux. Ils trempent dans l'affaire.

Stella fixa la femme qui la fusillait toujours du regard. Adieu l'espoir de devenir amies.

Stella garda une voix posée et un visage impassible.

— Il me semble que le détenu a le droit de recevoir des visiteurs.

— Pas si je peux l'en empêcher, dit la femme.

— Et vous êtes ?

— Carmen Rodriguez, agent spécial en charge du bureau de San Francisco.

— Je suis Stella Collins...

— Je sais qui vous êtes, mademoiselle LaRosa.

Bon sang. Cette agente du FBI savait que Stella venait d'une famille du crime organisé. Fantastique. C'était donc pour ça qu'elle s'était montrée si venimeuse ?

Stella ignore la virulence de Carmen.

— Je suis nouvelle au Tribune. J'aimerais vous inviter à déjeuner pour parler des affaires criminelles de la région. Et surtout, de ce que vous jugez important de porter à la connaissance du public. Nous pourrions collaborer.

Carmen dévisagea Stella avant de dire :

— Pourriez-vous me remettre votre carnet ?

Stella garda un visage neutre. Carmen avait habilement repoussé ses tentatives de conciliation. Si cette femme voulait jouer les dures, qu'à cela ne tienne.

— Je ne crois pas, non, dit Stella.

— Les notes que vous avez prises pourraient constituer des preuves dans l'affaire contre lui.

La femme tendit la main.

— Dans ce cas, il faudra me citer à comparaître.

Stella afficha un sourire glacial et passa devant l'agente pour sortir.

Quelques secondes plus tard, le gardien la fit entrer dans le sas sécurisé séparant le hall de la zone de détention. Alors qu'elle attendait que la porte derrière elle se ferme et que celle devant s'ouvre, une agitation éclata dans son dos.

L'agente du FBI criait au gardien d'ouvrir la porte du sas où se trouvait Stella. Elle était rouge de colère.

Eh bien. Un problème de gestion de la colère ? Stella observa la scène derrière elle et arqua un sourcil.

Le sas était conçu comme mesure de sécurité et une seule personne à la fois y était autorisée. L'agente devrait attendre son tour.

Dès que la porte de son côté s'ouvrit, Stella se dirigea d'un pas vif vers l'entrée du hall. Elle franchit la sortie et récupéra rapidement son sac dans le casier. Elle voulait être partie avant que l'agente Rodriguez ne la rattrape. Malgré ses paroles sur la citation à comparaître, elle n'était pas certaine de pouvoir garder son carnet et ne voulait pas risquer de se le faire confisquer. Les notes d'un journaliste étaient protégées par la loi. Cette agente du FBI ne pouvait pas débarquer et l'intimider pour qu'elle le lui remette. Même si le carnet était presque vide. C'était une question de principe. Les avocats du journal porteraient l'affaire devant les tribunaux si nécessaire. Jamais Stella n'avait eu affaire à un représentant des forces de l'ordre qui semblait ignorer cette règle élémentaire.

Elle venait de sortir et se dirigeait vers le parking de l'autre côté de la rue quand elle entendit Carmen l'appeler.

Merde. L'agente la poursuivait. En courant. Avec ses talons hauts.

Stella venait de déverrouiller sa portière quand l'agente la rattrapa, ses escarpins claquant bruyamment sur le bitume.

— Attendez ! dit-elle.

— Je veux bien attendre, mais je ne vous donnerai pas mes notes.

La femme prit un moment pour reprendre son souffle.

Stella ajouta :

— Et je ne vous dirai pas non plus de quoi nous avons parlé.

La femme balaya l'objection d'un geste.

— Toute la pièce est sur écoute.

Stella savait que les parloirs ordinaires étaient enregistrés, mais elle ne pensait pas que la salle de visite spéciale où elle s'était trouvée était sonorisée. Peut-être que la femme bluffait.

— Quoi ? Et le secret professionnel avocat-client ?

— Vous n'êtes pas avocate. Ce secret ne vous couvre pas.

— C'est de la tromperie pure et simple.

— Peu importe, c'est grâce à ça que vous avez pu entrer pour lui parler. Jamais ils n'auraient laissé un journaliste entrer sans enregistrer. C'est aussi dans cette salle que les inspecteurs et les procureurs interrogent les suspects. Tout est enregistré, et ce n'est pas pour rien.

Stella était furieuse.

— Mais c'est illégal d'enregistrer une conversation entre un détenu et son avocat.

— Vous n'êtes pas avocate.

La femme observait Stella attentivement.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de lui rendre visite à nouveau.

La façon dont elle avait formulé sa phrase révélait à Stella tout ce qu'elle avait besoin de savoir. Le FBI ne pouvait pas lui interdire de lui rendre visite. Exactement comme elle l'avait pensé.

— C'est votre opinion.

Carmen leva les yeux au ciel et poussa un soupir exagéré.

— Robert m'avait dit que vous seriez facile à gérer, mais apparemment il s'est trompé.

Le sang de Stella se glaça. Robert ? Robert Griffin ? Mais qu'est-ce que c'était que ce bordel ! Cette femme connaissait suffisamment l'inspecteur pour l'appeler par son prénom. C'était lui qui l'avait prévenue que les fédéraux débarquaient. Et il lui avait dit d'aller voir le détenu. Est-ce que la police s'était servie d'elle pour essayer de faire parler Strange et enregistrer la conversation ?

— On m'a dit qu'il ne parlerait qu'à moi. En fait, *Robert*, dit Stella en appuyant sur son prénom, m'a suggéré d'aller lui parler. Tout comme un sergent du commissariat. Donc si Robert vous a dit que je serais facile à gérer, c'est qu'il ne me connaît pas aussi bien qu'il le croit.

Une lueur de colère traversa le visage de Carmen.

Une lueur que Stella n'aimait pas.

L'idée que cette femme connaisse Griffin suffisamment pour l'appeler par son prénom fit déferler en Stella une vague de jalousie brûlante.

Une jalousie infondée et déplacée.

Non seulement ils n'avaient jamais été ensemble, mais ils avaient à peine eu le temps d'apprendre à se connaître avant qu'elle ne s'enfuie. Et

pourtant, Stella avait ressenti quelque chose de profond et d'inexplicable pour l'inspecteur. Ce n'était pas cette passion palpitante et grisante qu'elle avait ressentie pour Nick. Avec Nick, elle avait l'impression de ne pas pouvoir respirer si elle ne lui appartenait pas.

Avec Griffin, c'était plutôt un sentiment calme, rassurant, naturel.

En apparence, ennuyeux. Mais Stella avait assez vécu pour savoir que c'était probablement une attirance saine. Ce qu'elle et Nick avaient partagé avait frôlé l'obsession malsaine.

Ce qu'elle ressentait pour Griffin lui rappelait par certains côtés la relation simple et naturelle de ses parents. Et cette seule pensée lui fichait une trouille bleue.

Elle chassa toutes ses pensées concernant l'inspecteur.

Le train était passé.

Bien avant que la belle agente du FBI n'entre en scène.

13

UNE VAGUE d'émotion violente coupa le souffle à Stella.

De la jalousie à l'état pur.

Stella était jalouse que cette belle femme connaisse Griffin, et qu'il lui ait parlé d'elle.

Tandis que toutes ces pensées se bousculaient dans son esprit, Stella parvint tout de même à sourire à la belle femme menue. Un sourire crispé, mais un sourire quand même.

Ouvrant la portière de sa voiture un peu trop brusquement, elle se tourna vers l'autre femme.

— Ce fut un plaisir, agent spécial Rodriguez, mais je dois aller écrire mon article et révéler au monde ce que votre suspect a dit. Vous pourrez le lire en ligne cet après-midi, si vous n'avez pas eu le temps d'écouter l'enregistrement vous-même d'ici là.

L'agent la toisa avec mépris et recula tandis que Stella démarrait le moteur, passait une vitesse et filait hors du parking.

Durant le trajet jusqu'à la salle de rédaction, Stella se concentra pour réprimer la jalousie qui bouillonnait sous la surface. Si elle ne la maîtrisait pas maintenant, elle finirait sûrement par déborder. L'agent Carmen Rodriguez était magnifique, visiblement brillante pour être si jeune et à la tête du bureau de San Francisco, et tout aussi coriace que Stella.

Plus méchante, même.

Stella n'avait jamais abordé quelqu'un dans le cadre du travail de manière aussi agressive que l'agent l'avait fait. Qu'est-ce que cette femme avait contre elle ? Mais elle le savait. C'était sa famille mafieuse. Quelque

chose qu'elle n'y pouvait rien. Elle se demanda si l'agent avait parlé de sa famille à Griffin. Probablement.

À un feu rouge juste au coin de son immeuble de bureaux, le téléphone de Stella sonna. Le nom de Josh s'afficha sur l'écran.

— Alors, Scoop, ça a donné quelque chose ? demanda-t-il.

— Un peu, dit-elle. Pas d'aveux. Mais de quoi faire un article.

— Les aveux à la prochaine visite, répondit Josh. Garcia n'est pas au bureau aujourd'hui, mais il voulait que je te contacte, pour voir si tu pouvais passer dans le Tenderloin après ton service ce soir.

Le Tenderloin était le nom d'une zone de quarante-neuf pâtés de maisons qui avait toujours été en proie à la criminalité et aux sans-abri, aussi loin qu'elle s'en souviene.

— Marilyn travaille sur un article lié à la nouvelle proposition du maire pour un refuge de cinq étages pour sans-abri. Garcia veut savoir si tu peux recueillir quelques citations.

— Seulement parce que c'est Garcia qui le demande.

Josh rit.

— Je sais. Marilyn pense que tout le monde est à sa botte. Pas seulement toi.

Stella fut soulagée qu'il le pense. Quand elle avait commencé, elle croyait que Marilyn ne s'en prenait qu'à elle. Mais apparemment, la journaliste chevronnée traitait tout le monde comme son assistant personnel.

— C'est un article pour dimanche sur les violences contre les sans-abri, continua Josh. Donc si tu pouvais recueillir quelques citations en rentrant chez toi, quand les gars seront installés pour la nuit, ce serait super.

— Ça marche, dit Stella.

— Pour être honnête, je pense que Marilyn a peur d'aller dans le Tenderloin la nuit. Ça te va ? Je sais que tu as vu des trucs durs quand tu étais en mission...

— Oui, ça me va, dit Stella en jetant un coup d'œil à sa boîte à gants, imaginant le pistolet à l'intérieur. C'est quoi son angle ? Pour son article ?

— Quelqu'un s'en prend à ces types. Les tabasse quand ils dorment. Leur donne des coups de pied dans la tête. Les terrorise, ni plus ni moins.

Stella secoua la tête.

— C'est affreux.

— Il y a tellement de tarés dans ce monde. Je veux dire, quel genre de lâche s'en prend à des sans-abri ?

Stella entra sur le parking en face de la salle de rédaction.

— Hé, je suis sur le point de me garer sur le parking du journal, dit Stella. Je vais écrire mon article et ensuite j'irai là-bas.

— Cool. Merci de faire ça. Au fait, envoie ton article sur le foie à Donald. Il remplace Garcia.

Article sur le foie. Après tout, c'était bien de ça qu'il s'agissait.

— Compris.

La salle de rédaction était presque vide quand elle entra. Elle se dirigea directement vers la salle de pause et se servit une tasse de la boue noire qui passait pour du café. En marchant vers son bureau, elle vit Marilyn taper frénétiquement sur son clavier dans un coin de la pièce, près du service des rubriques. Elle baissa les yeux avant que la journaliste plus âgée ne la repère. Elle n'avait pas le temps que Marilyn vienne lui casser les pieds avec l'article sur les sans-abri. Elle devait boucler et envoyer son article sur Sebastian Strange.

Quand Stella arriva à son bureau, elle se connecta à son ordinateur et ouvrit un fichier. Elle parcourut ses notes, surlignant les déclarations poignantes de Sebastian Strange pour pouvoir les utiliser comme citations directes. Elle fouilla également dans ses notes sur le trafic de corps et sélectionna ce qui serait le plus pertinent.

Elle se connecta au Dark Web en utilisant un VPN pour masquer son adresse IP.

Regardant autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'observait, elle se connecta à un compte qu'elle avait eu du temps où elle était agent clandestin. Par curiosité, elle chercha « Prince Creepy ». Rien n'apparut. Elle n'en fut pas surprise. Strange avait dit que c'était quelque chose « comme ça ».

Elle se déconnecta et commença à écrire son article.

Quelques heures plus tard, elle leva les yeux de son ordinateur, hébétée. Elle avait été tellement absorbée par l'écriture que le temps avait filé, et la salle de rédaction était maintenant presque vide. Seuls quelques correcteurs de nuit et journalistes sportifs restaient. Le bureau de Marilyn était vide.

Crise évitée.

L'article avait pris plus de temps que prévu, mais elle le trouvait bon. Sacrement bon. Elle le joignit à un e-mail pour Donald, appuya sur envoyer et attendit que le correcteur confirme réception. Il lui répondit dans les trente secondes.

— Reçu. On l'a prévu pour la une, au-dessus de la pliure.

Le meilleur emplacement du journal. Comme il se devait. Ce n'était pas tous les jours que les journalistes décrochaient des interviews avec des tueurs en série présumés, sans parler de collectionneurs de parties du corps.

— Génial, répondit-elle, puis elle tapa son numéro de téléphone. Je pars. Envoie-moi un texto si tu as des questions.

Après s'être garée sur le parking de l'église catholique Saint-Boniface, Stella ouvrit sa boîte à gants et sortit le Glock 43 bleu Tiffany que son oncle lui avait offert pour sa remise de diplôme. Bien qu'elle le méprise, lui et ce que ce cadeau représentait, elle aimait bien cette arme.

Le glissant à l'arrière de sa ceinture, Stella enfila un épais blazer en cuir, sortit et verrouilla les portières de sa voiture.

Elle frissonna dans la nuit, luttant contre l'envie de se serrer les bras contre le corps. San Francisco pouvait parfois être d'un froid glacial, avec l'humidité de l'océan qui envahissait les rues. Cette nuit en faisait partie. Au moins, elle avait un lit chaud qui l'attendait, contrairement aux hommes qu'elle s'apprêtait à déranger.

Larkin Street était à quelques rues de là. La rue qu'elle empruntait était bordée de petits commerces — un magasin d'alcools, un restaurant, un prêteur sur gages, et un hôtel de passe avec quelques prostituées postées devant l'entrée.

— Salut, ma belle, lança l'une des femmes.

— Faites attention à vous, répondit Stella.

— T'inquiète.

Pour rejoindre Larkin, Stella pouvait continuer encore quelques rues ou prendre un raccourci. Le raccourci passait par une ruelle sombre et silencieuse, à l'écart de l'artère principale. Stella s'arrêta à l'entrée de la ruelle. Elle semblait déserte.

Après avoir couru dans les rues de Falloujah, Beyrouth et Kiev, parmi d'autres villes ravagées par la guerre, le Tenderloin lui semblait inoffensif, mais elle ne voulait pas non plus jouer les imprudentes. Elle jeta un coup d'œil derrière elle et, ne voyant personne, se glissa dans l'ombre de la ruelle.

Personne ne la suivit. Elle se détendit un peu et garda les yeux rivés sur l'autre bout de la ruelle, où une rue bien éclairée l'attendait. Elle veilla à ce que ses pas ne résonnent pas dans la nuit.

Puis elle entendit quelque chose.

Le grincement d'une porte. Stella s'arrêta net et tendit l'oreille.

Impossible de dire d'où ça venait. Ses yeux s'habituèrent encore à l'obscurité, mais bientôt elle distingua des portes nichées dans des renforcements, tous les quelques pas. Autant de cachettes potentielles pour des gens à l'affût.

Soudain, elle ne se sentit plus en sécurité dans cette obscurité.

Elle se remit à marcher en constatant qu'il n'y avait plus d'autres bruits. Mais c'était aussi un problème. Le silence était maintenant trop profond. Stella ralentit le pas, tous ses sens en alerte.

À ce stade, elle se trouvait à mi-chemin de la ruelle.

Puis elle entendit des pas derrière elle.

Le poids du pistolet glissé dans sa ceinture, au creux des reins, la rassurait, mais Stella doutait d'avoir à s'en servir. Du moins, elle n'en avait pas l'intention.

Elle fit volte-face pour affronter son poursuivant.

14

STELLA S'ÉTAIT ATTENDUE à tomber sur un drogué en manque, désespéré d'argent, ou un voleur chevronné en quête d'une proie facile.

Mais l'homme qui se tenait devant elle n'était ni l'un ni l'autre.

Bien qu'elle ne puisse pas distinguer ses traits dans l'obscurité, sa posture lui indiquait qu'il n'était pas un criminel ordinaire.

Merde.

Elle comprit immédiatement que cet homme était là pour elle. Pour l'affronter. Ou pire.

Ses muscles se tendirent.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle, haïssant le tremblement qu'elle percevait dans sa voix.

Pas de réponse.

Elle n'aimait pas ça. Pas du tout.

Se campant face au type, elle écarta les jambes, les poings serrés le long du corps.

Le pistolet était là, bien calé contre le bas de son dos, mais c'était un dernier recours. S'en servir entraînerait des répercussions qu'elle n'était pas prête à affronter, à moins d'y être absolument obligée. Depuis qu'elle avait tué Nick, elle était dans le viseur de la police de San Francisco, même si ce meurtre avait été commis en légitime défense contre un tueur de sang-froid et lui avait permis de sauver l'un des leurs — Griffin.

Un autre meurtre sur la conscience ne passerait pas. Surtout maintenant qu'elle s'était fait une nouvelle ennemie au FBI.

Le problème, c'est que Stella tirait pour tuer. Elle n'avait pas le choix. Toute sa formation et son expérience lui avaient montré que tirer sur

quelqu'un uniquement pour le blesser pouvait signer son propre arrêt de mort. Elle l'avait vu à Bahreïn, quand un soldat au grand cœur avait blessé un assaillant, et que l'agresseur avait encaissé une rafale de balles avant de planter une hachette dans la poitrine du soldat.

Stella attendit, muscles tendus, l'esprit en ébullition, que l'homme passe à l'action.

Quand il passa à l'attaque, elle en eut le souffle coupé. Il se jeta sur elle avec une rapidité fulgurante, et elle esqua de justesse un coup de pied circulaire qui fendit l'air là où sa tête se trouvait l'instant d'avant.

Cet homme était un expert en arts martiaux.

Autrefois, Stella aurait été de taille, mais elle se rendit vite compte à quel point des mois à malmener son corps à coups d'alcool avaient entamé son agilité. Elle riposta par un coup de pied retourné, pivotant et se projetant vers l'endroit où il aurait dû se trouver, mais il n'y était plus. Sa botte fendit le vide. L'élan, n'ayant rien à percuter, la déséquilibra. Elle se rétablit, mais trop tard. Une rafale de coups de poing s'abattit sur son plexus solaire, puis on lui tira la tête en arrière. Un avant-bras musclé se plaqua sous sa gorge et elle se retrouva plaquée contre un torse dur comme la pierre. Elle sentait le souffle chaud de l'homme près de son oreille. Il la maintenait serrée contre lui dans une prise d'étranglement.

Cherchant son arme à tâtons, elle parvint à glisser la main entre leurs deux corps et à la dégager de sa ceinture, mais à peine eut-elle la crosse en main que l'homme lui donna un coup sec et le pistolet tomba au sol avec un bruit métallique.

La pression sur son cou lui coupait la respiration et sa vision commençait à se voiler.

Sachant qu'il ne lui restait que quelques secondes, elle glissa quelques doigts entre le pli du coude de l'homme et créa un espace. Pendant ce temps, l'homme lui martelait le rein de coups de poing, l'affaiblissant et lui donnant la nausée.

Concentre-toi.

Rassemblant toutes ses forces pour faire remonter ses doigts, elle réussit à enfoncer son poing entre son cou et le bras de l'homme, ce qui lui permit d'aspirer une goulée d'air.

Dans le même temps, de son autre bras, elle lui envoya un coup de coude dans le ventre. Son abdomen était dur comme la pierre. C'était comme frapper un bloc de béton.

Les coups qu'il continuait d'asséner sur son rein étaient presque paralysants. Elle allait vomir ou perdre connaissance de douleur, mais elle savait que cet agresseur ne la laisserait pas s'en sortir à si bon compte. Il était là pour la tuer.

Dans un dernier sursaut d'énergie, elle leva sa botte à embout d'acier et l'abattit de toutes ses forces. Le premier coup manqua sa cible, effleurant à peine sa jambe, mais le second atteignit le dessus de son pied, et au relâchement soudain de la prise sur son cou, elle sut qu'elle lui avait brisé des os.

Profitant du relâchement, elle enfonça son avant-bras dans l'interstice et repoussa le bras de l'homme en pivotant sur elle-même. Dans le mouvement, elle lui décocha un coup de talon à l'aîne. L'impact le fit reculer et elle fut libre, reprenant son souffle malgré les points lumineux qui dansaient devant ses yeux.

Elle pivota juste à temps pour voir quelque chose briller dans l'obscurité. Un couteau.

Espérant que son coup porterait dans la pénombre, elle pivota et lança un coup de pied retourné dans sa direction. Elle l'entendit grogner quand sa botte percuta quelque chose de mou. Puis elle entendit le couteau tomber au sol. Elle se baissa, tomba à genoux et chercha son arme à tâtons. Mais ses doigts rencontrèrent le cuir tiède du manche du couteau. Elle referma la main dessus. L'homme était au sol. À quatre pattes, elle s'éloigna de lui, mit quelques mètres entre eux, puis se releva d'un bond.

Son agresseur haletait à quelques mètres. Elle recula de quelques pas, mais se rendit compte que le mur de la ruelle était dans son dos.

— Reculez ! lança-t-elle.

Il y eut un mouvement brusque. L'homme se releva et chargea. Le mur dans son dos, sans autre issue que l'avant, Stella se jeta sur l'agresseur, le couteau en avant.

Elle sentit la lame s'enfoncer dans quelque chose de mou jusqu'à la garde.

L'homme s'effondra. Tremblante, Stella s'agenouilla et tâta sa poitrine. Il ne bougeait plus.

Non. Non. Non.

Un goût acide lui emplit la bouche tandis qu'elle sortait son téléphone et allumait la lampe torche. L'homme la fixait de ses yeux sans vie. Elle déglutit et prit une photo de son visage. Elle devait découvrir qui il était et

pourquoi il s'en était pris à elle. Elle dut rassembler toutes ses forces, mais elle retira le couteau de sa poitrine et essuya le sang sur la chemise de l'homme avant de le glisser dans sa ceinture. Puis, à la lumière de sa lampe, elle chercha son arme au sol.

Ce ne fut qu'après l'avoir trouvée et glissée dans sa ceinture qu'elle songea à fouiller les poches de l'homme. Ses mains tremblaient, et elle jeta un coup d'œil vers les deux extrémités de la ruelle. Elle leva aussi les yeux vers les fenêtres des bâtiments, mais elles étaient toutes éteintes. Elle était à peu près certaine qu'il s'agissait de locaux commerciaux, pas d'habitations. Mais on ne savait jamais.

L'homme mort portait un t-shirt à manches longues et un jean. Elle fouilla les poches avant, mais elles étaient vides. Elle le retourna et trouva une carte magnétique d'hôtel dans sa poche arrière.

Elle la glissa dans sa propre poche, se releva et s'enfuit en courant.

Le cœur battant, elle déboucha de la ruelle et risqua un œil dans la rue. Déserte. Prenant une profonde inspiration, elle sortit à la lumière et se dirigea vers sa voiture. Elle n'irait pas recueillir de témoignages auprès des sans-abri ce soir. Dès qu'elle passa sous un lampadaire, elle baissa les yeux sur ses vêtements, cherchant des traces de sang. Il y avait une tache sur l'ourlet de son chemisier. Elle le rentra dans son pantalon et continua à marcher, jetant un coup d'œil derrière elle de temps à autre.

De retour à sa voiture, Stella ouvrit la portière d'un geste brusque et se glissa à l'intérieur, le cœur battant la chamade.

Ce n'est qu'après avoir démarré qu'elle se permit de réfléchir à ce qui venait de se passer.

Un homme l'avait attaquée avec un couteau. Et elle l'avait tué.

Puis elle avait fui la scène de crime.

C'était grave. Pire que grave.

Pendant une seconde, elle tendit la main vers son téléphone, puis se rendit compte qu'elle n'avait personne à appeler. Personne.

Autrefois, elle aurait appelé Harry. Il aurait compris. Mais Nick l'avait tué. Ainsi que tous les autres membres de son équipe.

Mazzoli aurait peut-être compris qu'elle avait tué en légitime défense, mais la première chose qu'il dirait, c'est qu'elle devait se rendre.

Hors de question.

Pas avant d'avoir découvert qui était son agresseur.

Tout son corps tremblait comme si elle souffrait d'hypothermie. Stella fit demi-tour et se dirigea vers son quartier. Une fois garée, elle retira son haut et attrapa un pull qu'elle gardait sur la banquette arrière, le boutonnant jusqu'en haut.

Puis elle tituba jusqu'au bar du quartier, feignant d'être trop ivre pour marcher. Elle avait besoin d'un alibi.

Le barman la regarda et attrapa son téléphone portable.

Stella se hissa sur un tabouret, puis se laissa aussitôt glisser à terre.

— Mazzy ? dit le barman dans le téléphone. Stella a besoin qu'on la raccompagne.

Fronçant les sourcils, Stella articula d'une voix pâteuse :

— Allez, sers-moi juste un verre. N'appelle pas ce vieux rabat-joie.

Le barman raccrocha.

— Tu as de la chance. Il est déjà dans le quartier. Il sera là dans cinq minutes.

Stella fit la grimace.

Elle se dirigea vers la porte en titubant pour que Mazzoli n'ait pas à entrer la chercher. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était que Mazzy demande au barman depuis combien de temps elle était là.

15

ELLE AVAIT TUÉ UN HOMME. Encore. Certes, c'était de la légitime défense — encore — mais certains flics feraient tout pour que ça n'en ait pas l'air. Fuir avait été la meilleure décision. La seule possible.

Mais quand même. Ça lui donnait envie de vomir. Et de fait, elle vomit sur le trottoir devant le bar. Comme par hasard, Mazzoli arriva juste à temps pour assister à ce spectacle humiliant. Au moins, ça servait son alibi, songea-t-elle avec ironie.

Il l'aida à monter dans sa voiture avec ménagement. Elle se mit à pleurer.

— Allons, gamine, ça va aller. Tu as déjà pensé aux Alcooliques Anonymes ou quelque chose comme ça ?

Il lui tendit un mouchoir.

Elle le prit et se moucha. Dieu merci, il la croyait ivre. Mais tromper son ami lui donnait encore plus la nausée, si c'était possible.

— Écoute, tu peux te faire aider. Je t'accompagnerai.

Ça la fit pleurer de plus belle.

Après que Mazzoli l'eut aidée à monter ses escaliers, elle verrouilla la porte derrière lui et fila sous la douche. Elle était une imposteure. Son seul véritable ami à San Francisco était un flic paternel à qui elle mentait sans cesse. Elle en éprouvait un dégoût d'elle-même qu'elle pouvait presque goûter. Un goût amer et aigre dans sa bouche. Et ce n'étaient pas les restes de son vomi. C'était comme si tout son être était répugnant. Elle ne méritait pas son amitié. Mazzy était un homme bien et un bon ami. Se montrerait-il aussi attentionné s'il savait qu'elle venait d'assassiner un homme ?

Ça la fit pleurer de plus belle.

Submergée par le dégoût d'elle-même, elle resta sous la douche à pleurer jusqu'à épuiser ses larmes et l'eau chaude.

Puis, une fois ses larmes taries, elle se sentit simplement engourdie. Chaque fois qu'un souvenir sombre s'insinuait, elle le chassait aussitôt, fermant parfois les yeux très fort au cas où ça aiderait. Son seul objectif à cet instant était de s'interdire de penser à ce qui venait de se passer. Pour bloquer les pensées intrusives, elle se mit à répéter le mot « Non » encore et encore jusqu'à repousser le souvenir de l'homme qu'elle avait tué.

Finalement, quand l'eau chaude devint tiède, elle la coupa et sortit. Elle essuya d'un revers de main le miroir embué de la salle de bain et se regarda. Son mascara avait coulé en traînées noires sur ses joues. Elle ressemblait à un clown gothique. À juste titre. Peut-être que l'extérieur correspondait enfin à l'intérieur. Elle plissa les yeux en remarquant une petite tache rouge près de sa tempe. Du sang ? Horrifiée, elle eut le souffle coupé et leva la main pour l'effacer. Sa respiration devint laborieuse, et elle sentit la crise de panique monter.

Puis un calme étrange s'installa. Elle devait agir. Être maligne et s'assurer qu'il ne restait aucune preuve de ce qu'elle avait fait. La panique reflua tandis que son esprit s'activait à trouver des moyens de dissimuler le crime.

Elle avait déjà mis le couteau et ses vêtements de la veille dans un sac près de la porte d'entrée. Ne faisant pas confiance au vide-ordures, elle trouverait une poubelle isolée pour se débarrasser de ses affaires, ainsi que de la chemise restée dans sa voiture.

Son regard tomba sur la carte-clé de l'hôtel. Les mots *Seascape Motel* étaient gravés sur la face, accompagnés d'une scène de plage déserte avec du bois flotté.

Elle mourait d'envie de se précipiter là-bas pour poser des questions, mais elle savait que c'était dangereux. Elle n'avait aucun moyen d'expliquer comment elle pouvait savoir que la victime inconnue avait séjourné au motel. Une petite partie d'elle pensait qu'elle pourrait peut-être devancer les enquêteurs, mais si on apprenait qu'elle s'était rendue là-bas, elle était foutue. Non, elle devait attendre un peu. Sinon, sa présence paraîtrait suspecte. Elle ne savait même pas si le corps avait été découvert.

À la place, elle dirait aux policiers curieux que son journal enquêtait sur l'homicide. Elle pourrait prétendre qu'ils avaient reçu un tuyau selon lequel la victime séjournait là-bas. Ainsi, elle pourrait aller poser des questions en

tant que journaliste. Et elle n'aurait jamais à révéler la « source » qui lui avait donné le tuyau. L'avantage d'être journaliste, c'est que le code de déontologie empêcherait quiconque de la forcer à révéler quoi que ce soit.

Les cheveux encore mouillés, Stella enfila son survêtement le plus doux et le plus chaud et se dirigea vers la cuisine.

Il lui fallut plusieurs verres de bourbon pour calmer ses nerfs et trouver le sommeil.

Une fois sa tête sur l'oreiller, elle sombra aussitôt dans un profond sommeil.

Elle se réveilla en sursaut vers trois heures du matin, la tempe battante, le souffle court.

C'est alors qu'elle se souvint.

Il y avait un homme mort dans le Tenderloin.

Et elle avait du sang sur les mains.

* * *

Stella fut sur les nerfs toute la matinée. Pour éviter de ressasser, elle se rendit chez ses parents pour passer du temps avec sa mère avant le début de son service. Sa mère passa tout ce temps à la mettre au courant des affaires familiales, ce qui tombait à pic. Heureusement, elle évita toute mention de l'oncle Dominic. Les potins familiaux légers — qui épousait qui, quels enfants décrochaient leur diplôme, et toutes les autres nouvelles des cousins — empêchèrent Stella de ruminer.

Finalement, après avoir mangé les restes de pâtes et de salade du dîner de dimanche, sous le regard vigilant de sa mère qui s'assurait qu'elle mangeait assez, Stella se mit à pleurer. C'était de voir sa mère la regarder avec tant d'amour.

Elle ne le méritait pas.

— Oh mon Dieu, Stella, qu'est-ce qu'il y a ? s'écria sa mère en se précipitant vers elle pour la serrer dans ses bras.

— C'est ton travail ? Je pense vraiment que tu devrais couvrir autre chose. Quelque chose de plus léger, comme les livres ou le cinéma.

Stella s'accrocha à sa mère, sanglotant quelques secondes avant de reprendre son souffle.

Sa mère lui tendit un torchon et Stella s'essuya les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? demanda sa mère en se rasseyant, le regard plein d'inquiétude.

— M'man, dit Stella, la voix brisée. J'ai peur. J'ai fait des choses... Je ne sais pas si je pourrai jamais les réparer.

Sa mère se pencha et prit le visage de Stella entre ses mains.

— Écoute-moi, Stella LaRosa. Tu es quelqu'un de bien. Tu as le cœur à la bonne place. Tu peux choisir d'être meilleure chaque jour. C'est tout ce que chacun de nous peut faire. Je te connais mieux que personne, et je sais que tu ne ferais jamais de mal à quelqu'un volontairement. Alors si ce que tu as écrit a blessé quelqu'un, c'est leur problème. Ton travail, c'est de dire la vérité, non ?

Stella hocha la tête en reniflant. Elle ne pouvait pas lui expliquer que ça n'avait rien à voir avec son travail. Elle devrait laisser sa mère le croire.

— Merci, M'man, dit-elle en se levant. Je dois aller travailler.

— D'accord, dit sa mère en se levant à son tour. Si ce travail te perturbe autant, tu devrais peut-être penser à faire autre chose. Je sais que ton oncle

—

— Jamais !

— D'accord, d'accord ! dit sa mère en levant les mains. Tu pourrais travailler dans les bureaux d'une de ses entreprises—

— Maman !

— Je t'aime, dit sa mère en lui tenant la porte ouverte. Je ne vais pas te dire quoi faire. Je pense juste que tu te focalises parfois sur le négatif plutôt que sur le positif.

Sur le chemin du retour vers la ville, Stella mit sa musique à fond, dure et agressive, chantant à tue-tête avec Judas Priest, refusant de laisser la moindre pensée s'immiscer dans son esprit, les chassant dès qu'elles tentaient de s'imposer.

Sa mère partait d'une bonne intention, mais elle ignorait ce que Stella avait fait. Elle ne savait pas que Stella n'était PAS quelqu'un de bien. Et que le mal l'emportait sur le bien. C'étaient les faits.

Dès qu'elle mit les pieds dans la salle de rédaction, l'anxiété de Stella explosa.

L'appréhension envahit tout son corps. Tous les sens en alerte, elle avait l'impression que tout le monde pouvait lire sur son visage qu'elle avait tué un homme la veille. Comme si un projecteur était braqué sur elle.

Bien sûr, personne ne fit attention à elle.

Armée d'un café frais tiré de l'infâme cafetière de la salle de pause, elle s'arrêta au bureau de Garcia.

— Quelque chose d'intéressant à suivre ? demanda-t-elle en s'efforçant de paraître calme.

Il leva les yeux de son écran.

— Euh ? Pas sûr. Demande à Josh.

— Cool.

Peut-être que le meurtre du Tenderloin était passé inaperçu à la rédaction. Peut-être qu'avec le nombre de meurtres que connaissait la ville, il ne méritait pas qu'on s'y attarde.

Elle commençait à s'éloigner quand Garcia l'interpella.

— Collins !

Stella se figea.

— Beau travail sur le tatoueur.

Il se renversa dans sa chaise avec un sourire narquois.

— Tu retournes le voir aujourd'hui ?

Elle avait complètement oublié que son article était paru ce matin-là. On aurait dit qu'un an s'était écoulé depuis qu'elle l'avait écrit, alors que c'était seulement la veille.

— Merci, répondit-elle. Ouais. Je vais essayer de le faire parler davantage. Un agent du FBI a débarqué pour me remettre à ma place. Il m'a dit que je n'avais pas le droit de lui parler.

— C'est n'importe quoi, dit Garcia. Ils ne peuvent pas nous museler.

— Je vais refaire une demande d'interview tout de suite.

— Ça marche, dit Garcia avant de marquer une pause. Je sais que tu étais occupée hier soir, mais tu as pu récupérer ces citations pour l'article de Marilyn ?

Stella grimaça.

— Oh zut. J'ai oublié.

— Pas de problème. Tu avais ton article sur les morceaux de corps à boucler.

— Je peux y aller maintenant. Ou ce soir ?

Il la congédia d'un geste, sans méchanceté.

— Ne t'en fais pas. Je vais trouver autre chose. Concentre-toi sur l'affaire du tatoueur. On dirait qu'on a un tueur en série sur les bras, et apparemment tu es sa journaliste préférée.

— Normal.

Garcia eut un petit rire poli.

Stella se retourna et s'éloigna.

Josh feuilletait un carnet de reporter quand elle arriva à son bureau.

— Salut, dit-elle.

— Collins ! Belle exclusivité sur le tatoueur, dit-il en souriant. Son enfance a l'air plutôt chaotique. Tu penses que c'est un tueur ?

— Franchement, je ne saurais pas dire, répondit-elle.

— Quelque chose à suivre ou à surveiller ce soir pendant ma garde ?

Stella s'efforça de garder un visage neutre et un ton détaché, mais intérieurement, elle était au bord de la panique. Son cœur battait si fort qu'elle l'entendait cogner à ses tempes, persuadée que tout le monde pouvait l'entendre aussi. La panique lui montait dans la poitrine et elle avait de plus en plus de mal à respirer. Elle craignait de faire une vraie crise d'angoisse.

— Peut-être, dit-il en fronçant les sourcils.

Il attrapa son carnet.

— J'ai entendu parler d'un meurtre bizarre hier soir. Un type retrouvé poignardé dans le Tenderloin.

— Qu'est-ce qu'il y a de bizarre ? demanda Stella avec un petit rire forcé qui sonna faux.

Elle espérait que sa nervosité ne se voyait pas.

C'était une question légitime. Le quartier était réputé pour sa violence.

— Ma source chez les flics m'a dit qu'on n'a pas retrouvé l'arme et que le type n'avait aucun papier sur lui. Pour l'instant, c'est un inconnu.

— Un vol qui a mal tourné, peut-être ? demanda Stella.

Il haussa les épaules.

— Peut-être.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse comme suivi ?

— Vérifie juste s'ils ont du nouveau. Pour l'instant, on met un encart en une pour demander aux témoins éventuels de contacter la criminelle.

Le cœur de Stella se serra. Josh poursuivit.

— Apparemment, un témoin a vu un type suivre une femme dans la ruelle. Ils demandent à toute personne qui aurait vu cette femme de les contacter.

Le visage de Stella se glaça, mais elle garda une voix posée.

— Ils ont une description de la femme ?

— Non. C'était un SDF bourré qui l'a vue, apparemment.

Merde.

— Donc probablement pas une info très fiable, de toute façon ?

— Probablement pas.

— Autre chose à faire pour le suivi ?

— Appelle Mazzy avant la fin de ton service, juste pour voir s'il a du nouveau.

— Compris.

— Merci.

Josh retourna à son travail et Stella regagna son bureau, luttant contre l'envie de piquer un sprint. Arrivée là, elle s'effondra dans son fauteuil, s'y enfonçant comme une pierre qui sombre au fond de l'océan. Il lui avait fallu toute son énergie pour garder son sang-froid après avoir appris qu'un témoin l'avait vue s'engager dans la ruelle.

Ce n'était vraiment pas bon. Pas du tout.

Mais elle ne pouvait rien y faire pour le moment.

Au fond d'elle-même, elle savait qu'il y avait une personne qu'elle pouvait appeler, quelqu'un qui arrangerait les choses.

Si elle était arrêtée et que sa plaidoirie de légitime défense ne tenait pas la route, alors, et seulement alors, elle ferait appel à son oncle. Mais pas avant.

Elle se connecta à son ordinateur de bureau et remplit une nouvelle demande de visite en ligne pour la prison. La dernière fois, il avait fallu environ une heure pour obtenir une réponse. Elle allait rassembler ses notes sur les questions qu'elle voulait poser à Sebastian.

En y réfléchissant, elle se rendit compte qu'elle devait appeler Griffin. Il serait franc avec elle. Ça, elle pouvait y compter. Elle devait faire quelque chose. Rester assise là à attendre que le couperet tombe la rendait folle. Elle devait savoir si elle était suspecte.

Avant de pouvoir changer d'avis, elle appela.

— Stella, dit-il d'une voix lasse, presque agacée.

Stella n'eut pas besoin de forcer sa voix pour paraître ferme et neutre.

— Griffin.

— Je vois que tu as pu voir notre suspect.

— En effet.

Il s'éclaircit la gorge.

— Qu'en penses-tu ? C'est lui qui a fait le coup ?

— Il affirme catégoriquement qu'on lui a tendu un piège.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

Il y eut un long silence. Autrefois, ils se parlaient facilement. Il y avait même eu des moments où ils avaient trop de choses à se dire pour une seule conversation. Mais ce n'était plus le cas.

Après qu'elle eut tué Nick et sombré dans son propre trou noir, les choses avaient changé. Elle avait ignoré tous ses appels, ses textos, ses coups à sa porte. Finalement, il avait compris le message et avait cessé d'insister.

— La nouvelle agente du FBI ne voulait pas que je m'approche de lui, lança Stella, tirant la première salve.

— Carmen ?

Stella grimaça.

— Je ne crois pas qu'elle m'apprécie.

— Quoi ? Non, Carmen aime tout le monde.

Stella laissa échapper un ricanement.

— Quoi ?

— Rien, dit-elle rapidement, changeant de sujet.

— Du nouveau sur ce meurtre dans le Tenderloin ?

— J'y travaille depuis cinq heures du matin, quand le corps a été découvert. Je pourrai peut-être te parler plus tard – officiellement – si tu veux faire le point.

— Et officieusement ?

— Ça n'arrivera pas.

— Je te rappelle plus tard, dit-elle avant de raccrocher.

16

STELLA PASSA la majeure partie de la nuit dans la salle de rédaction, à tenter de dénicher davantage d'informations sur le tatoueur.

Elle ne se plongeait dans cette affaire que pour tenir sa panique à distance.

Elle avait tué quelqu'un. Et maintenant, il y avait un témoin.

Pour faire taire ses pensées qui s'emballaient, elle se concentra sur ses recherches concernant le tatoueur. Son casier judiciaire était relativement propre — une tonne de contraventions de stationnement et d'infractions au code de la route, mais un seul élément inquiétant — une agression. Elle avait eu lieu lors d'une bagarre dans un bar six ans plus tôt.

En creusant davantage, elle ne parvint à trouver aucune famille. Elle découvrit un avis de décès de sa mère dans un journal new-yorkais, remontant à six mois. C'était peut-être pour cela qu'il avait déménagé à San Francisco à cette époque.

Les avis sur le salon de tatouage new-yorkais où il avait travaillé étaient élogieux quant à son travail.

Stella chercha ensuite des corps auxquels il manquait des organes dans l'État de New York au cours des dix dernières années, au cas où il aurait sévi là-bas. Mais elle ne trouva aucune affaire.

En poussant ses recherches sur les mentions en ligne de Strange, elle tomba sur une interview de lui dans un magazine de tatouage populaire. L'article portait sur une grande convention de tatouage qui s'était tenue à San Francisco le mois précédent et contenait des interviews d'autres tatoueurs de la région.

Le magazine s'adressait clairement à un public adepte de modes de vie alternatifs. Ce n'était pas pour les âmes sensibles. Il contenait des articles sur les piercings génitaux, les fétiches sexuels et le fait de collectionner des parties du corps. Strange était l'une des quatre personnes interviewées sur leur « passion » pour cette pratique.

Dans l'article, il expliquait qu'il aimait collectionner des parties du corps parce que ces objets immortalisaient des personnes qui, autrement, auraient été oubliées et seraient tombées dans l'oubli.

— C'est une façon d'être immortel, avait-il dit. Peut-être que personne d'autre ne se souvient d'eux, mais ils continuent de vivre quand je regarde leur visage flotter dans le liquide.

Hormis l'aspect répugnant de contempler le visage de quelqu'un, c'était une perspective intéressante, songea Stella. Une chose qu'elle avait apprise en tant que journaliste d'investigation spécialisée dans les affaires criminelles, c'était que la société avait tendance à normaliser la mort d'une manière étrange. Lire des articles sur des meurtres dans le journal désensibilisait les gens face au crime. C'était un nom en noir et blanc au lieu du fils, du mari, du père ou du frère de quelqu'un.

Les faire « vivre » de cette manière macabre était assurément une approche différente du respect de la vie humaine.

Pourtant, ce n'était pas normal de collectionner des parties du corps. Le type était sans doute un tueur de sang-froid. C'était comme la philosophie du rasoir d'Ockham : ce qui était le plus évident, rationnel et probable était vraisemblablement vrai. L'explication la plus simple était généralement la bonne. Il était tout simplement logique qu'un homme qui collectionnait des parties du corps soit suspect dans un meurtre où il manquait le foie de la victime, surtout quand il avait un foie dans un bocal chez lui.

La salle de rédaction s'était vidée et lorsqu'elle leva les yeux de son ordinateur, elle vit qu'il était 23 h 30, bien après l'heure à laquelle elle se déconnectait d'habitude.

Malgré le travail qui l'occupait, elle avait dû se forcer à plusieurs reprises à refouler les pensées intrusives concernant l'homme mort dans le Tenderloin. Elle n'était pas une tueuse. N'était pas comme les meurtriers sur lesquels elle écrivait. Elle refusait de croire le contraire. Du moins, c'est ce qu'elle ne cessait de se répéter.

Elle secoua à nouveau la tête pour chasser ces pensées et vérifia ses e-mails, surprise de voir que sa demande de visite en prison avait été refusée.

Elle composa rapidement le numéro de la prison.

— Bonjour, je suis du Tribune et je viens de soumettre une demande de visite qui a été refusée. Est-ce que je peux parler à quelqu'un à ce sujet ?

— Nom ?

— Stella Collins.

— Ne quittez pas.

Stella était furieuse. Cette agente du FBI avait trouvé le moyen de bloquer ses visites au tatoueur. Elle allait devoir appeler Garcia pour voir si l'avocat du journal pouvait intervenir. À sa connaissance, le FBI ne pouvait pas contrôler le droit d'un prisonnier ou d'un détenu à parler à quelqu'un. Alors pourquoi cette femme était-elle si acharnée à empêcher Stella d'obtenir son article ?

La réceptionniste revint en ligne.

— Oui. On dirait que c'est lui qui a refusé.

— Lui ?

— Le détenu.

— Le détenu a refusé ma demande ?

Et non l'agente Rodriguez ?

— C'est exactement ce que je dis.

Stella resta silencieuse quelques secondes, ne sachant que penser, puis dit :

— Merci.

Elle raccrocha.

Le FBI l'avait-il menacé ? Cela n'avait aucun sens. Au début, il ne voulait parler qu'à elle et maintenant il ne voulait plus lui parler du tout ?

Elle s'en occuperait demain. Elle demanderait à Griffin, qui était apparemment copain avec cette agente du FBI. Ou du moins la connaissait assez bien pour l'appeler par son prénom.

Mais elle avait encore un appel à passer. Celui qu'elle avait évité toute la soirée.

Il était temps d'affronter ses peurs.

Elle saisit le téléphone de son bureau, qui n'affichait pas le numéro de l'appelant, et composa le numéro du sergent Tommy Mazzoli. Il décrocha immédiatement.

— Sergent Mazzoli.

— C'est Stella.

Immédiatement, sa voix baissa.

— Pourquoi tu m'appelles sur mon téléphone de travail ?

Mazzy était manifestement entouré d'autres personnes, sinon il n'aurait jamais agi comme s'il avait un balai dans le derrière.

— Ici Stella Collins du *Tribune*, dit-elle d'une voix raide et professionnelle. J'appelle pour savoir si vous avez du nouveau sur la victime d'homicide trouvée ce matin dans le Tenderloin.

Elle retint son souffle.

— Vous allez devoir parler au responsable de l'information publique.

— C'est drôle, dit-elle. Notre journaliste de police de jour, Josh Mattson, m'a dit de m'adresser à vous en tant que superviseur de service.

Et Griffin, mais elle garda cette information pour elle.

— Ah oui ? dit-il. Ce n'est pas moi ce soir. Je ne suis ni le responsable de l'information publique ni le superviseur de service.

— Allez, c'est officiel. Avez-vous quelque chose à communiquer ? Quelque chose que vous voulez que le public sache ? Cherchez-vous toujours la femme vue en train de descendre dans la même ruelle ? Le témoin ?

Sa voix tremblait en prononçant ce mot. Elle espérait qu'il ne l'avait pas remarqué.

— Témoin – ou suspecte, répondit-il, et son cœur se serra.

— Vous avez identifié la victime ?

— Le bureau du médecin légiste n'a pas encore communiqué cette information.

Stella baissa la voix.

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Nous n'avons aucune information à communiquer pour le moment, répondit-il d'un ton officiel.

Mazzoli se montrait paranoïaque.

— Très bien. J'appellerai quelqu'un d'autre.

Elle raccrocha et composa un autre numéro.

Le téléphone de Griffin tomba directement sur la messagerie. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Impossible qu'il soit encore sur les lieux. Après tout, plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le meurtre.

Le pouls de Stella s'accéléra. Elle avait le visage en feu et se tortilla sur sa chaise.

Une situation cauchemardesque. Un homme avec qui elle avait couché enquêtait sur un meurtre qu'elle avait commis. En temps normal, elle aurait

été à ses côtés à chercher des indices.

Griffin était probablement déjà chez lui. S'il dormait, ça expliquerait pourquoi tous ses appels tombaient sur la messagerie.

Stella se déconnecta et rassembla ses affaires. Elle quitta la salle de rédaction, prit l'ascenseur et resserra son écharpe en débouchant dans l'air glacé de la nuit.

L'appartement de Griffin était sur son chemin. Elle pouvait compter sur lui pour lui dire si elle était suspecte. Ça ne voulait pas dire qu'il ne l'arrêterait pas, mais il la préviendrait si le témoin l'avait identifiée.

Elle ne savait pas si c'était ce qu'elle cherchait à découvrir ou si elle voulait simplement un prétexte pour revoir le détective. Et puis, se dit-elle, ça lui donnerait l'occasion de lui demander s'il savait pourquoi la détenue avait refusé sa demande d'entretien. Puisque Griffin connaissait l'agente Rodriguez, il en savait peut-être plus sur sa façon de fonctionner. Peut-être pourrait-il lui faciliter les choses pour obtenir des informations de cette femme. Après tout, il serait logique qu'elles travaillent ensemble. Aucune raison d'être ennemies. Sauf que l'agente savait que Stella venait d'une famille de criminels. Mais elle devrait comprendre qu'on ne choisit pas sa famille.

Quoi qu'il en soit, elle allait frapper à sa porte. C'était plus fort qu'elle.

Elle se gara à un pâté de maisons et, tout en maudissant le manque de places de stationnement à San Francisco, se hâta vers la maison de Griffin. Elle n'y était jamais allée. C'était toujours lui qui venait chez elle. Mais après sa sortie de l'hôpital, elle lui avait envoyé un colis – une miche de pain au levain toute fraîche et un grand pot de clam chowder du Fisherman's Wharf, accompagnés d'une bouteille de vin rouge. En partie parce qu'elle tenait vraiment à lui, mais aussi parce qu'il s'était retrouvé à l'hôpital par sa faute. Nick l'avait vu comme une menace et avait tenté de l'éliminer. Après la livraison, Griffin lui avait envoyé un texto pour l'inviter à dîner. Elle n'avait jamais répondu. Ce n'était pas exactement du ghosting. Mais presque. C'était sa façon de se protéger. Sans trop savoir pourquoi, elle avait commencé à éprouver des sentiments pour lui. Il n'y avait ni le temps ni la place pour ça dans sa vie.

Elle savait qu'il valait mieux ne pas ouvrir *cette* porte avec lui. Elle finirait par tomber amoureuse et par avoir le cœur brisé. Il n'accepterait jamais ce qu'elle était.

Elle avait le visage gelé et tout le corps tremblant quand elle gravit le petit perron et appuya sur la sonnette. Elle attendit dans la nuit silencieuse et glaciale, rongée par l'anxiété. Une lumière s'alluma et elle entendit des pas à l'intérieur. Son cœur battait dans sa gorge. Et si le témoin l'avait décrite aux détectives ? Et s'il savait que c'était elle ?

La porte s'ouvrit et la bouche de Stella aussi.

L'agente spéciale Carmen Rodriguez se tenait là, vêtue d'une nuisette courte en soie rose pétale, un petit sourire narquois aux lèvres, l'air ensommeillé.

16

— JE NE SAVAIS PAS que l'inspecteur Griffin avait une invitée, dit Stella d'une voix neutre, s'appliquant délibérément à désigner Griffin de la manière la plus formelle possible.

— Toutes mes excuses de vous avoir réveillée. Est-il chez lui ?

Stella jeta un coup d'œil au couloir derrière la femme. Il était long et étroit, avec ce qui semblait être une cuisine au fond — un appartement typique de San Francisco, avec des chambres, des salles de bains et des pièces à vivre accessibles par des portes donnant sur le long couloir principal. La lumière de la cuisine était allumée, mais aucune lumière ne filtrait des autres pièces.

— Rob n'est pas là, dit Carmen, debout dans l'embrasure de la porte qu'elle n'avait ouverte que d'une trentaine de centimètres.

Notant le passage de Robert à Rob, Stella s'efforça de garder un visage impassible. Elle avait les joues rougies par le froid, impossible donc de savoir si elle y parvenait. Elle baissa les yeux une seconde et vit que les pieds nus de la femme arboraient un vernis rose assorti à sa nuisette. Elle était délicate, jolie et féminine. Elle ne porterait certainement pas les bottes de motard à semelle épaisse que Stella avait aux pieds.

Alors... c'est ce que Griffin aime ?

Heureusement qu'ils n'avaient jamais tenté quoi que ce soit ensemble. Stella n'était pas du genre féminin.

La femme fit mine de fermer la porte.

Stella sortit son téléphone de son sac, prête à appeler Griffin.

— Il est en pleine enquête pour homicide, dit Carmen. Je suis sûre que vous comprenez qu'il ne voudra pas être dérangé.

— Il travaille encore dessus ? Il a commencé à cinq heures ce matin.

— Oui, je sais.

Aïe.

Au lieu de répondre, Stella hocha la tête et leva les yeux vers la femme. À sa place, elle aurait déjà fermé la porte et serait retournée se coucher. Mais Stella était pragmatique et avait une autre idée. Si tu ne peux pas les battre, rejoins-les.

— Je pensais qu'il serait peut-être judicieux de travailler ensemble sur cette affaire de tatoueur, dit Stella. Je serais ravie de partager les informations que je découvre...

Carmen l'interrompit d'un rire cristallin.

— Vous comprenez bien que je travaille pour le Federal Bureau of Investigation, n'est-ce pas ? Nos ressources sont illimitées. Nous avons accès à toutes les conversations que vous avez avec le suspect. Je ne pense pas que nous ayons besoin de votre aide.

Croisant les bras, elle attendit que Stella réponde.

— Je sais parfaitement qui vous êtes et ce que vous faites, dit finalement Stella. Mais je sais aussi que parfois les gens ne font pas confiance à votre agence et sont plus enclins à parler à quelqu'un qui a, disons, un objectif plus neutre en tête.

Carmen secoua lentement la tête en fronçant les sourcils.

— Si vous insinuez que nous n'avons pas le même objectif, c'est clairement un problème majeur.

— Mon objectif n'est pas de mettre un tueur derrière les barreaux. Mon objectif est de révéler la vérité au grand public.

— Vous venez d'une famille mafieuse de renom. Et pourtant, pour une raison qui m'échappe, Griffin pense que vous êtes de notre côté. De toute évidence, il se fait des illusions. Du moins en ce qui vous concerne.

Elle haussa un sourcil.

— Mais je vous préviens, poursuivit-elle : je vous vois. Je vous vois, Stella LaRosa. On ne peut pas vous faire confiance. Au mieux, vous êtes un obstacle à notre enquête, et au pire, vous êtes complice d'un tueur.

Avant que Stella ne puisse répondre, Carmen ferma la porte.

Sortant son téléphone, Stella se retourna et descendit le petit escalier. Tout en composant le numéro personnel de Griffin, elle repensa à ce que Carmen avait dit.

Faux. Le pire n'était pas d'être complice. Le pire, c'était qu'elle était la tueuse.

18

SON APPEL TOMBA directement sur la messagerie. Encore.

Assise dans sa voiture, elle jeta un coup d'œil par le pare-brise et remarqua qu'une autre lumière venait de s'allumer à la fenêtre de façade de l'appartement de Griffin. Bien. Elle espérait qu'elle empêchait cette femme de dormir.

Elle laissa un message à Griffin.

— Salut, c'est moi. Je me demandais si on pouvait parler du tatoueur, mais aussi du nouveau meurtre. On dirait que le type n'était pas du coin. Rappelle-moi quand tu veux. Je ne dormirai probablement pas de la nuit.

Après avoir raccroché, Stella songea à rester pour voir si Carmen quittait l'appartement, mais décida que ce serait une perte de temps. Elle ne serait pas restée pour la nuit si Griffin ne l'y avait pas invitée. Elle rentra donc chez elle.

Billy ne lui convenait pas. Il aimait quand elle était ivre, et il ne l'avait jamais emmenée à un vrai rendez-vous. Il n'avait même jamais proposé. En fait, ils ne s'étaient jamais vus en dehors de l'immeuble. Il n'était même pas si doué au lit. Ils couchaient ensemble, puis il se retournait et s'endormait.

Stella était aussi à peu près certaine qu'il voyait d'autres femmes. Plusieurs soirs, elle avait frappé à sa porte, entendant des voix et de la musique à l'intérieur, et il n'avait jamais ouvert.

Comme ce soir. Tout son corps brûlait à l'idée que Carmen et Griffin couchaient ensemble, et Stella n'avait qu'une envie : aller coucher avec quelqu'un elle aussi. Comme si ça allait la faire se sentir mieux.

Mais quand elle tambourina à la porte de Billy, il l'entrouvrit. Il la détailla de haut en bas.

— Je suis occupé.

Il lui referma la porte au nez sans attendre sa réponse.

Elle était humiliée. Il ne lui avait même pas accordé un regard. Il l'avait traitée comme un désagrément.

Au lieu d'être furieuse, comme elle savait qu'elle aurait dû l'être, elle se sentait simplement triste et rejetée. Elle garda les bras croisés devant elle en se dirigeant vers son appartement, le cœur serré de solitude et de désir.

De retour chez elle, elle descendit plusieurs verres de bourbon, puis se glissa dans son lit. Elle essaierait de dormir quelques heures avant de se rendre à la prison le lendemain matin. Si le tatoueur n'approuvait pas sa demande d'interview, elle se présenterait pendant les heures de visite normales. Elle ne savait pas s'ils lui communiqueraient son nom à elle ou se contenteraient de lui dire qu'il avait de la visite, mais c'était sa seule chance.

* * *

À l'aube, la première chose que fit Stella fut de vérifier son téléphone. Aucun appel manqué. Rien de Griffin. Bon sang. Cette agente du FBI avait vraiment mis le grappin sur lui, pas vrai ? Était-elle si douée au lit ? Stella refusait de penser que c'était plus profond que ça. Cette femme était une vraie garce. Il n'y avait aucune chance que Griffin tombe amoureux d'une emmerdeuse pareille. Même en pensant cela, Stella savait qu'elle se leurrerait. Carmen Rodriguez était magnifique, brillante et ambitieuse. Et dans les forces de l'ordre. Évidemment que Griffin tomberait amoureux de quelqu'un comme elle. Ils formeraient un couple en or.

Au diable Griffin. Et au diable Billy.

Après avoir enfilé son jean noir, un sweat à capuche bleu marine et ses rangers, Stella attacha ses cheveux en queue-de-cheval serrée, se brossa les dents, attrapa ses clés et partit pour la prison.

Les heures de visite commençaient à sept heures ce jour-là. Elle voulait être la première de la file.

Debout dans le froid, attendant l'ouverture du hall de la prison, Stella maudit sa décision de ne pas avoir pris une veste plus chaude. Le vent glacial, chargé de sel du Pacifique, transperçait son jean et lui mordait le visage. Elle remonta la capuche de son sweat sur sa tête et piétina sur place pour tenter de se réchauffer. Elle plaignait la mère fatiguée derrière elle, qui

essayait de canaliser trois gamins qui couraient en cercles autour d'elle en se criant dessus. Au moins avait-elle eu l'intelligence de s'emmitoufler avec ses enfants dans des vêtements d'hiver dignes d'un hiver new-yorkais.

Les étés de San Francisco étaient ridiculement froids, avec le brouillard marin qui s'installait et persistait souvent. C'est pourquoi les touristes étaient si faciles à repérer. Ils arrivaient avec des shorts et des débardeurs pour visiter la ville californienne et finissaient par acheter des sweat-shirts hors de prix ornés du Golden Gate Bridge.

La femme dit à ses enfants geignards d'une voix enjouée :

— Papa va être tellement content de vous voir.

Stella lui jeta un nouveau regard. Quel genre de sainte pouvait être aussi douce à l'aube, avec le père de ses enfants en prison et trois petits diables de Tasmanie tourbillonnant autour d'elle ?

Ce ne fut qu'à sept heures cinq qu'un gardien grincheux ouvrit la porte du hall de la prison. Stella, qui était première de la file, fit signe à la mère et à ses enfants de passer devant elle.

La femme sourit et la remercia en passant devant.

— Ces trois-là ont encore une trentaine de minutes de bon comportement avant de craquer.

Stella sourit, mais pensa : c'était ça, leur *bon* comportement ? Même si Stella n'avait pas complètement écarté l'idée d'être mère un jour, ce n'était pas sa priorité. Elle ne pensait pas qu'elle gagnerait jamais le prix de la Mère de l'Année. Mais l'énergie de ces trois petits lui faisait sérieusement remettre en question toute velléité de maternité.

Quinze minutes plus tard, après avoir déposé sa demande de visite et mis ses affaires dans un casier, elle entra dans le parloir. C'était une rangée de box équipés de petits bureaux. Chaque box disposait d'un téléphone reliant le visiteur au détenu de l'autre côté de la vitre. Un gardien la dirigea vers un siège au bout de la rangée. Elle s'assit et attendit.

Quelques minutes plus tard, Sebastian se traîna jusqu'à la vitre. En la voyant, il fit demi-tour et s'éloigna.

— Attendez ! lança Stella, mais c'était trop tard. Il ne pouvait pas l'entendre de toute façon.

Pourtant, dans le bref regard qu'il avait échangé avec elle, Stella avait vu quelque chose qu'elle reconnaissait. La peur.

Avait-il peur d'elle ou peur de lui parler ? Carmen l'avait-elle menacé ? Ça n'avait aucun sens. D'abord, il ne voulait parler qu'à elle, et maintenant il

avait l'air terrifié rien qu'à la voir.

Elle était déterminée à aller au fond de cette affaire. Il ne s'agissait plus d'obtenir un article ou un scoop. Il s'agissait de découvrir la vérité.

Quelques minutes plus tard, elle regagna sa voiture où le chauffage l'attendait. Elle tremblait en démarrant le moteur, maudissant l'air froid qui soufflait par les bouches d'aération.

Au lieu de rentrer chez elle, elle suivit les indications de son téléphone jusqu'à l'adresse personnelle de Sebastian. Elle avait déniché cette information la veille en faisant des recherches sur lui. Peut-être qu'en passant chez lui, dans le sud de San Francisco, elle en apprendrait davantage. D'autant qu'en creusant, elle avait découvert dans les registres en ligne qu'une autre personne vivait à cette adresse. Son colocataire ?

Une voix d'homme répondit.

— Allô ?

— Bonjour, répondit Stella.

Elle n'avait pas encore décidé si elle devait s'identifier comme journaliste avant qu'on la laisse entrer.

— Vous cherchez Erik ?

Elle ignorait qui était Erik, mais supposa qu'il s'agissait du colocataire.

— Ouais.

La porte bourdonna.

Elle monta péniblement les deux étages jusqu'à l'appartement 205. La porte était fermée. Elle frappa brièvement.

— Entrez ! cria une voix.

— C'est ouvert.

Stella hésita, mais une seconde seulement.

À l'intérieur, l'appartement était plongé dans l'obscurité. Seule la lueur bleutée et inquiétante d'un immense aquarium éclairait la pièce.

— Hé !

La voix la fit sursauter. Un homme se tenait dans un coin cuisine éclairé par une ampoule rouge. Devant lui, une rangée de petits sachets. Des pilules dans chacun.

Il était maigre, avec une tignasse broussailleuse roux-brun et un bouc hirsute. Il portait une chemise en flanelle aux manches retroussées, dévoilant des bras couverts de tatouages.

— Tu veux quoi ? demanda-t-il avec un clin d'œil.

À toi de choisir ton poison, pensa-t-elle.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle en fouillant dans ses poches à la recherche de liquide, ravalant son hésitation.

Jusqu'ici, cette enquête l'avait conduite à tuer un homme, et maintenant à acheter de la drogue.

Les mots de Carmen l'avaient blessée parce qu'ils étaient justes. Stella était une criminelle, comme tous les membres de sa famille. Elle avait désespérément essayé d'être différente d'eux, mais c'était dans son sang. Elle se trouvait déjà de l'autre côté de la loi, à l'opposé de Carmen et Griffin. Ces deux-là étaient faits l'un pour l'autre.

— T'as du fent, des benzo, de la molly, des Wolfie.

— Combien pour le fent ? dit-elle.

— Et tous les Wolfie.

— Tous ?

— Ouais.

— T'as combien ?

Elle avait quatre cents dollars sur elle. S'il y avait une chose qu'elle avait apprise en travaillant à l'étranger sur des missions secrètes, c'était que le liquide était roi. Presque tous les jours, elle portait une ceinture porte-billets en cuir avec une fermeture éclair dissimulée à l'intérieur. Plusieurs billets de cent dollars y étaient soigneusement pliés, invisibles sous le cuir épais. Mais elle avait aussi des billets froissés dans la poche avant de son pantalon. On ne savait jamais quand il faudrait graisser une patte.

— Trois cents.

Elle savait qu'elle surpayait. Tant pis.

En achetant le fentanyl, elle évitait qu'il ne tombe entre les mains d'un innocent qui en mourrait. C'était une drogue horrible. Mais les Wolfie étaient encore pires — des drogues du viol.

Stella plongea la main au fond de ses poches en prenant soin de laisser le quatrième billet. Elle ne faisait pas confiance à ce type. S'il savait qu'elle en avait plus, il trouverait un moyen de le lui prendre.

Après avoir défroissé les trois billets de cent dollars, elle les lui tendit. Erik lui donna les pilules. Elle les fourra dans la poche avant de son jean.

— Au fait, il est où Sebastian ? C'est lui qui m'a parlé de toi.

— Mec, il est dans la merde jusqu'au cou, dit Erik.

Stella le fixa. Son colocataire était détenu pour recel d'organes volés et suspecté d'avoir éviscéré et assassiné une femme, et c'était tout ce qu'il

trouvait à dire ? Ses yeux étaient vitreux. Il était soit défoncé, soit idiot. Ou les deux.

— Oh non, répondit Stella sur le même ton détaché.

— C'est dommage. Il devait me procurer quelque chose.

— Ah ouais ? Quoi donc ?

Stella haussa les épaules et prit un air gêné l'espace d'une seconde avant de lâcher :

— Je collectionne des trucs. Le même genre que lui.

Erik lui lança un regard.

— Euh, ouais, c'est pour ça qu'il a des ennuis, je crois.

Stella fit comme si de rien n'était.

— Tu crois que je pourrais jeter un œil dans sa chambre ? La dernière fois qu'il m'a contactée, il m'a dit que mon colis était arrivé. Je l'ai payé d'avance, alors je ne voudrais pas perdre tout ça, tu vois ?

— Les flics ont tout confisqué. Et ils m'ont dit de ne pas y toucher.

Il leva les mains, paumes ouvertes.

— Je suis déjà sur la corde raide. Ils ont dit que s'ils revenaient et que le panneau avait disparu, ils fouillaient ma chambre aussi.

— On dirait qu'ils t'ont fait une fleur.

— Écoute, faut que j'y aille, dit-il en attrapant ses clés.

— Je sors avec toi.

Sur le trottoir, il se tourna vers elle avant de s'éloigner.

— Qu'est-ce que tu avais commandé à Sebastian, au fait ?

Stella sourit.

— Un fœtus.

19

LE LENDEMAIN, Stella fit une demande de visite au parloir dès son réveil. Puis elle se rendormit, son téléphone posé sur l'oreiller à côté d'elle.

Elle passa la majeure partie de la journée au lit, déprimée. Elle ne dormait autant que lorsqu'elle luttait contre la dépression et l'anxiété. Au fil des années, ces deux fléaux l'avaient terrassée, et elle savait qu'ils étaient de retour. Au lycée, elle avait pris des médicaments sur ordonnance, mais une fois partie à l'étranger, elle avait découvert que s'entraîner à la salle de sport chaque jour était tout aussi efficace.

Mais elle avait un peu laissé tomber ça aussi, ces derniers temps.

Elle se réveilla juste à temps pour prendre une douche rapide et filer au travail. Dès son réveil, elle avait vérifié ses e-mails pour voir si la prison avait répondu à sa demande de visite. Rien.

Une fois arrivée à la salle de rédaction pour son service de nuit, elle se connecta à ses e-mails. Le refus était là.

Merde.

Garcia l'interpella peu après.

— Josh couvre une affaire au tribunal fédéral aujourd'hui. J'ai autre chose pour toi.

Un braquage à main armée où cinq femmes masquées avaient sauté par-dessus les portiques de sécurité et matraqué les vigiles et les caissiers à coups de crosse. Elle aurait adoré les interviewer. Elle imaginait déjà toutes les histoires qu'elles avaient à raconter. Pourquoi avaient-elles monté ce gang ?

Stella était plongée dans son article quand Mazzoli appela de son portable personnel. Elle répondit en se dirigeant vers les ascenseurs. La

salle de rédaction était encore pleine de journalistes et de rédacteurs de l'équipe de jour. Inutile qu'ils entendent sa conversation.

— Hé, je descends à la salle de sport pour qu'on puisse parler tranquille.

— Vous avez une salle de sport au boulot ?

— Ouais. Maintenant que je suis de nouveau sobre, je devrais probablement recommencer à y aller, dit Stella en se regardant dans le miroir de l'ascenseur.

Elle avait connu mieux. Le stress et l'alcool faisaient des ravages. Son visage et ses yeux étaient gonflés, sa peau terne. Ses yeux, plus ternes encore. Pas la moindre trace d'éclat ou d'étincelle. Même ses épaules s'affaissaient.

— Tu es sobre ? Depuis quoi, cinq minutes ? Tu as oublié que je t'ai mise au lit l'autre soir ?

Stella ignore sa remarque et fixe de nouveau l'avant de la cabine.

— Je perds du muscle. Il faut que j'arrête de boire et que je recommence à m'entraîner.

— Du muscle, hein ? C'est justement pour ça que j'appelle.

Stella eut le souffle coupé. Elle réussit à articuler :

— Ah oui ?

— Le John Doe du Tenderloin ? C'est un homme de main. Un tueur à gages.

Stella vit ses yeux s'écarquiller dans le miroir de l'ascenseur.

Quelqu'un avait mis un contrat sur sa tête. Elle s'était doutée qu'elle était la cible dans cette ruelle, mais avait essayé de se convaincre du contraire. Pourquoi cet homme l'aurait-il suivie, sinon pour l'éliminer ?

Elle avait été stupide de croire que son passé ne la rattraperait jamais. Elle avait cru que tout était mort avec Nick. Qu'il était le seul à vouloir sa mort. Quelqu'un au courant de Headway avait-il découvert qu'elle était la seule survivante de l'équipe ? Mettre les cerveaux de Headway derrière les barreaux grâce à son article n'avait pas suffi.

— Tu es là ? dit Mazzoli, la ramenant au présent.

Stella sortit de l'ascenseur et entra dans la salle de sport. Dans un coin, un type portant un casque antibruit s'entraînait sur un appareil de musculation. Elle se dirigea vers le sauna. Elle entra et ferma la porte derrière elle. Il n'était pas allumé, mais le banc en cèdre sur lequel elle s'assit était encore tiède.

— Une idée de ce qu'il faisait en ville ? Qui était sa cible ? Qui l'a engagé ?

Elle aurait dû tout avouer à Mazzy dès le départ. Trop tard.

— Négatif sur toute la ligne. Son ADN correspond à plusieurs meurtres non résolus. Des personnalités de premier plan, aux quatre coins du monde.

Elle entendit des grognements provenant de la salle. Le sauna n'était pas insonorisé. Elle ressortit et se dirigea vers le vestiaire des femmes, vérifiant sous les portes des cabines. Personne.

— Qui étaient ses cibles ?

— Un diplomate russe, un membre des talibans et un capital-risqueur d'Atlanta.

— Ça n'a aucun rapport.

— Tueur à gages. Au plus offrant. C'est comme ça que ça marche sur le Dark Web.

— Et sa cible ici, à San Francisco, tu as une idée de qui c'était ?

Stella posa la question, juste au cas où. Elle n'était pas certaine à cent pour cent d'être la cible, ou si elle s'était simplement trouvée sur le passage du tueur.

— C'est ça qui est bizarre. On n'a aucune trace de son arrivée. On a vérifié les images de surveillance de tous les aéroports, les gares, les autoroutes. On va demander au FBI de vérifier les vidéos auxquelles ils ont accès et pas nous.

Le cœur de Stella s'arrêta.

— Il y en a près de l'endroit où il a été tué ? Des caméras ?

— Non, il les avait toutes dégommees sur ce tronçon. On a des images de lui qui les descend avant de s'engager dans la ruelle.

— Et la femme que le sans-abri a vue ?

— Rien à l'image. On pense qu'il a détruit les caméras quelques secondes avant qu'elle n'arrive.

— Intéressant.

— Hé ! s'exclama soudain Mazzoli. C'est ça !

Le cœur battant à tout rompre, Stella demanda :

— Quoi ?

— Il a détruit les caméras avant qu'elle n'arrive. Elle était probablement sa cible.

— Alors où est son corps ?

— C'est elle qui l'a eu. Nom de Dieu.

— Vraiment ? Une femme a éliminé un assassin professionnel ?

La voix de Stella suintait l'incrédulité. Elle voulait le détourner de cette piste au plus vite.

— Non. Quelqu'un d'autre devait être là et l'a sauvée.

Mazzoli était de la vieille école. Le genre à croire à la demoiselle en détresse. Il ne soupçonnerait jamais qu'elle était la tueuse.

— Très probablement.

— Les femmes comme vous ne courent pas les rues, LaRosa.

Merde. C'était exactement ce qu'elle voulait éviter.

— Pas vraiment. Je faisais essentiellement de la surveillance chez Headway. Vous le savez.

— Ouais, ouais, dit-il. Voilà ce que je vais faire. Je vais publier un communiqué de presse pour demander à cette femme, ou à quiconque la connaît, de se manifester. On promettra une protection.

Les épaules de Stella se détendirent. Il avait cessé de l'imaginer en tueuse compétente. Et si elle se livrait ? Bénéficierait-elle vraiment d'une protection ? Peu probable.

— Bonne chance, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Rien. On le publiera. Envoyez-moi le communiqué quand vous l'aurez rédigé.

— Merci, LaRosa. Encore une chose ?

— Oui ?

— Je ne veux plus d'appels de Fred.

— Fred ?

Il resta silencieux un instant tandis que Stella comprenait. Le barman.

— Je vous ai dit que j'avais arrêté de boire.

— Ouais, ouais, vos muscles s'atrophient et tout ça. Assurez-vous juste que Fred ne m'appelle plus.

— D'accord.

Après avoir raccroché, Stella attrapa un morceau de papier et nota les trois meurtres attribués à l'assassin : un diplomate russe, un membre des talibans et un capital-risqueur d'Atlanta. Puis elle ajouta son nom : Stella LaRosa. Journaliste. Ancien membre d'une équipe d'assassins clandestins. Nièce d'un patron de la mafia bien connu.

Elle resta là, les yeux rivés sur la liste. Qui voudrait la mort de ces quatre personnes ? S'agissait-il de contrats individuels, comme Mazzoli

l'avait supposé, ou une seule personne avait-elle commandité tous ces meurtres ?

Et bien sûr, la question la plus importante était : pourquoi Stella figurait-elle sur cette liste ?

20

TOUT AVAIT COMMENCÉ quand il était petit, le jour où son père l'avait emmitouflé et emmené à Harvard.

— Mon fils, toi aussi tu arpenteras ces couloirs comme je l'ai fait, dit son père en pénétrant dans ce lieu sacré.

Le garçon le considérait comme un lieu sacré pour deux raisons. La première était que son père avait toujours parlé de Harvard avec révérence. Si son père tenait quelque chose en si haute estime, cela signifiait tout. La seconde était que c'était de loin la fois où son père avait été le plus gentil avec lui en six ans de vie. Il avait presque peur de parler, comme si le son de sa petite voix suffirait à replonger son père dans son état de rage habituel. Il avait appris depuis longtemps qu'une mauvaise réponse pouvait lui valoir un coup à la tête.

Il ne voulait pas gâcher ce moment, alors il se contenta d'acquiescer.

Après une brève visite du campus, son père l'emmena à la bibliothèque de l'université.

— Je vais te montrer quelque chose de très spécial, dit son père. Et quand tu seras plus grand et que tu étudieras ici, on te le montrera aussi pour te faire peur. Mais toi, ça ne te fera pas peur. D'accord ?

Il hocha la tête, mais quelque chose de grumeleux semblait s'être coincé dans sa gorge. Son père l'avait amené là pour lui faire peur ?

— Ce n'est pas vraiment effrayant, dit son père comme s'il pouvait lire dans les pensées de son fils alors qu'ils entraient dans la bibliothèque Houghton.

Son père emprunta un chemin sinueux à travers les différentes rangées de livres. Le garçon le suivit, regardant autour de lui avec appréhension,

cherchant ce qui allait l'effrayer mais n'était pas censé l'effrayer. Il était tellement inquiet de ce qui pourrait surgir et lui faire peur qu'il faillit percuter le dos de son père lorsque celui-ci s'arrêta brusquement.

— Ah ah, fit son père d'une voix que le garçon n'avait jamais entendue.

Cette voix avait quelque chose de particulier. En y réfléchissant une seconde, le garçon décida que ce quelque chose était de l'affection.

Puis son père leva le bras et saisit un livre sur les étagères.

— Tends les bras.

Le garçon s'exécuta, et son père posa le livre sur ses avant-bras. Il était lourd. Il baissa les yeux vers la couverture.

— Où en est ton français, mon fils ?

— Pas aussi bon que je le voudrais, Père, dit-il.

C'était sa réponse standard à toute question de ce genre. Toute autre réponse entraînerait une correction et un enfermement dans le placard. Il l'avait appris un jour où son père lui avait demandé comment s'était passé un examen de mathématiques. Il avait rayonné et dit :

— Très bien, Père. J'ai eu la note maximale !

Mais au lieu des louanges qu'il attendait, il avait reçu un coup à la tête et, avant que la porte du placard ne se referme, on lui avait dit de ne jamais se vanter de ses réussites.

Le garçon se tassa dans la petite pièce, et son père le toisa avec un air renfrogné.

— Tu dois toujours chercher à faire plus, avait-il dit. Ne me dis jamais que tu as très bien réussi. Jamais. Assieds-toi et réfléchis à ce que tu aurais pu faire de mieux et de plus. Quand tu auras une réponse, je te laisserai venir manger ton dîner.

La porte claqua, et le garçon resta assis dans la petite pièce sombre, forcé de réfléchir à ce qu'il aurait pu faire de plus qu'une note parfaite.

Mais il avait fini par comprendre. Il avait étudié son père imprévisible depuis sa plus tendre enfance. Il proposerait une réponse qu'il pensait susceptible d'apaiser la bête. C'est ainsi qu'il pensait à son père en privé : la bête.

Maintenant, à la bibliothèque de Harvard, il fixait le livre qui menaçait de lui arracher les bras. *Des destinées de l'âme*. C'était pour cela que son père lui avait demandé où en était son français.

— Qu'est-ce que ça dit ? demanda son père, confirmant les pires craintes du garçon.

— Euh, le destin...

Avant qu'il ne puisse finir, son père lui donna une claque à l'arrière de la tête.

— Qu'est-ce que je t'ai dit à propos de commencer par « Euh » ?

— Seuls les idiots utilisent ce mot, récita le garçon.

— Tu es ma chair et mon sang, donc tu n'es évidemment pas un idiot. Et quels que soient les défauts de ta mère, la stupidité n'en faisait pas partie. Alors n'utilise pas ce mot. Maintenant, à ton avis, quel est le titre ?

Le garçon fixa les mots et se mit à transpirer. Il ne se souvenait plus de ce que signifiait *l'âme*. Il savait que le reste était quelque chose comme « Le destin de... » De quoi ? L'homme ? Non, ce mot ne signifiait pas homme.

Finalement, son père se lassa d'attendre.

— Le titre n'est pas le plus important. C'est *Des destinées de l'âme*. Il parle de l'âme après la mort.

Le garçon le fixa. C'était censé être effrayant ?

— Je veux que tu sentes la couverture, dit son père en s'accroupissant à la hauteur de son fils. Passe tes doigts sur le matériau de la reliure.

Il obéit, posant sa petite paume contre la couverture.

— Que sens-tu ?

Le garçon fronça le visage pour se concentrer.

— On dirait le fauteuil de votre bureau.

— Avec quoi relie-t-on les livres, mon fils ?

— Du cuir, dit-il avec assurance. Comme votre fauteuil !

— Ce livre est différent, dit son père. Quoi que je te dise, ne laisse pas tomber le livre par terre. Tu comprends ?

— Oui, Père.

Les yeux de l'homme se plantèrent dans ceux du jeune garçon alors qu'il disait :

— Ce livre a été relié avec la peau d'une femme.

Le garçon cligna des yeux. Il ne comprenait pas.

— On a prélevé la peau du dos d'une femme et on l'a transformée en cuir pour relier ce livre.

Le garçon déglutit. Soudain, le livre entre ses mains semblait irradier le mal. Son père lui avait dit de ne pas avoir peur. Mais c'était le moment le plus effrayant de sa vie.

— Que ressens-tu, mon fils ?

Un picotement là, en bas. Mais il ne pouvait pas dire ça à son père.

— Réfléchis, mon fils. Que ressens-tu en tenant un objet fait de peau de femme ?

Il se concentra. Les mots surgirent instantanément. Des mots que son père tenait en haute estime.

Le jeune Carter fixa le livre relié en peau humaine — en peau de femme — tandis qu'un frisson étrange le parcourait. La voix de son père était froide.

— Le pouvoir, mon garçon. Voilà ce que cela représente. La capacité de prendre tout ce que tu veux, au diable les conséquences.

Carter hocha la tête, sentant quelque chose de sombre s'éveiller en lui.

— Oui, père. Je comprends.

Carter fronça les sourcils. Il voulait demander pourquoi quelqu'un lui remettrait ce livre à son arrivée à l'université. Mais il savait qu'il valait mieux ne pas poser de questions.

Ce qu'il savait, c'est que tenir ce livre lui avait procuré une sensation extraordinaire là, en bas. Quelque chose qu'il explorerait à l'âge adulte.

Une décennie et quelques années plus tard, Carter entama sa première année à Harvard.

Son père lui avait dit qu'en raison de son illustre lignée, il serait initié au club final le plus prestigieux et séculaire du campus — Le Loup. Juste un cran en dessous du Porcellian, le club masculin le plus célèbre, également connu sous le nom des Porcs, fondé en 1791. Le Loup avait été créé deux ans plus tôt.

Entrer dans ce club secret et privé était son droit de naissance — son arrière-arrière-grand-père en avait été membre, ainsi que tous les descendants mâles après lui — mais seulement s'il réussissait l'initiation.

Pour l'instant, il était encore considéré comme un néophyte. Un néo.

Après avoir assisté au cocktail et discuté avec les membres actuels du club dans l'immense manoir gardé par des vigiles, il ignorait quelle serait la prochaine étape.

Il ne tarda pas à le découvrir. Un groupe portant des cagoules noires débarqua dans sa résidence universitaire au milieu de la nuit et l'emmena à moitié nu jusqu'à leur château. Là, on le força à enfiler une robe de style victorien et à laper du lait dans une gamelle comme un chat. On lui ordonna de fournir son adresse e-mail universitaire, prétextant qu'on pourrait ainsi justifier ses absences pendant la semaine d'initiation à venir.

Durant cette semaine, on le força à manger des croquettes pour chien, à ingurgiter de la bière contenant d'étranges morceaux grumeleux, et on le priva de sommeil en l'enfermant dans une pièce aux lumières aveuglantes où hurlait du heavy metal. Ce n'était pas humiliant, se dit-il. C'était un rite de passage. C'était son initiation à la virilité, et il l'accueillait avec joie.

Puis vint la dernière nuit, ou du moins c'est ce qu'on lui avait dit.

On lui remit une robe cramoisie. On lui banda les yeux et on le conduisit dans une salle caverneuse. Quand on lui retira son bandeau, il se retrouva entouré d'hommes portant des loups. L'un d'eux lui annonça qu'il devrait prêter serment de secret et jurer sur un livre sacré.

Il hocha la tête.

Un autre étudiant s'avança, tenant un objet rectangulaire enveloppé de velours noir. Tandis que l'étudiant défaisait l'emballage, le cœur de Carter se mit à battre la chamade.

Il reconnut aussitôt le livre.

Jusqu'à cet instant, il avait oublié sa visite à la bibliothèque Houghton avec son père, tant d'années auparavant.

— Ce livre est fait de peau de femme, dit l'étudiant. Posez votre paume dessus et jurez allégeance au Loup.

Carter s'efforça de dissimuler son sourire. Il hocha solennellement la tête, posa une main ferme sur le livre et récita les mots qu'on lui demanda de répéter.

Quelques jours plus tard, désormais membre officiel du Loup, il se rendit à la bibliothèque et chercha le livre.

Il était bien à sa place.

Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas glisser le livre dans son sac.

Il le désirait de toutes les fibres de son être.

Mais il était patient.

21

APRÈS AVOIR TERMINÉ son article sur le braquage de banque, Stella décida de se rendre à l'hôtel où le tueur à gages avait séjourné. Assez de temps s'était écoulé pour qu'elle puisse simplement dire qu'elle avait reçu un tuyau. En cherchant l'adresse, elle constata que l'hôtel n'était qu'à quelques pâtés de maisons de l'endroit où il était *mort*. Où il était *mort*. Où elle l'avait *tué*.

Elle repoussa cette pensée. Si elle s'attardait sur le fait qu'elle avait encore plus de sang sur les mains, elle allait finir catatonique dans une ruelle. *Non. Non. Non. Pense à autre chose.*

En se garant devant l'immeuble, elle constata que rien à l'extérieur n'indiquait qu'il s'agissait d'un hôtel. Il n'y avait qu'une porte vitrée sale et maculée avec l'adresse dessus, mais aucune enseigne avec son nom ni panneau indiquant les chambres libres. Des vagabonds et des prostituées entraient et sortaient de l'établissement. C'était assez typique du quartier du Tenderloin, célèbre pour son taux de criminalité élevé remontant à l'époque des bars clandestins, des jeux d'argent illégaux et autres vices.

Avant de sortir de sa voiture, Stella plongea la main dans sa boîte à gants et en sortit son pistolet bleu Tiffany, qu'elle glissa dans sa ceinture, dans le dos. Puis elle enfila une casquette ornée de strass et retira son sweat à capuche zippé, ajustant son t-shirt décolleté pour que les employés de l'hôtel aient quelque chose à regarder à part son visage. Quelque chose pour lui faciliter l'accès.

Elle avait appris cette petite astuce de Griffin. Il lui avait raconté l'histoire de meurtriers qui encaissaient les chèques de leurs victimes en

portant des vêtements extravagants pour que les caissiers ne se souviennent que de leurs tenues et non de leurs visages ou d'autres détails distinctifs.

Stella poussa la porte et entra, ses pas résonnant sur des carreaux ébréchés. Un employé était assis derrière un petit comptoir en bois ; il mâchait du chewing-gum en regardant un match de golf sur une petite télévision. Il était d'un certain âge, avec des cheveux bruns gras et clairsemés ramenés sur le côté. Il portait une chemise imprimée marron délavée, déboutonnée, laissant voir une touffe de poils gris et frisés sur la poitrine.

— Bonjour, dit Stella.

L'homme mâcha son chewing-gum et leva lentement les yeux. Quand il vit Stella, ses yeux s'écarquillèrent et il se tourna complètement vers elle.

— Les chambres sont à deux cents dollars la nuit, dit-il en la détaillant du regard.

— Votre site indiquait soixante-quinze.

— Les prix ont augmenté.

Il avait un accent prononcé qu'elle ne parvenait pas à identifier.

— D'accord, dit-elle avec un sourire.

Stella ne discuta pas. Elle savait qu'il avait regardé son sac de créateur et sa veste et avait décidé de tenter sa chance. Et elle ne lui en voulait pas. Pour l'instant, elle allait le charmer à fond pour qu'il la laisse entrer dans la chambre qui détenait ses réponses.

— Vous ne voulez pas rester ici, de toute façon, dit-il.

Un marchand de sommeil avec un cœur ?

— Pourquoi ça ?

— Bruyant. Beaucoup de sexe.

— Parfait, dit-elle, les lèvres étirées en un sourire taquin, et elle fit glisser une liasse de billets de cent dollars sur le comptoir.

Ses yeux s'écarquillèrent.

Avant qu'il ne puisse poser ses doigts sales sur l'argent, elle plaqua son index sur la pile.

— Mais je n'ai pas besoin de n'importe quelle chambre. J'ai besoin de la chambre où mon petit ami a séjourné l'autre soir. Grand, brun, beau gosse.

Elle afficha un grand sourire.

L'homme rit.

— Ils sont tous comme ça, pas vrai ?

— Ce type était discret. Et en très bonne forme, dit-elle. Habillé chic.

— Oui, comme vous, dit l'homme en hochant la tête. Je vois qui c'est.

— C'était quelle chambre ?

— La 303.

— Parfait, dit Stella en retirant son doigt de la pile de billets.

L'employé ramassa l'argent et le fourra dans sa chemise, où Stella l'imagina niché contre sa toison de poils. Elle grimaça. Il lui tendit une carte-clé et la détailla une dernière fois de haut en bas.

— Merci.

Elle se dirigea vers l'ascenseur antique.

Le troisième étage empestait la mort. Et peut-être que quelque chose était effectivement mort là. Retenant son souffle, Stella se dirigea vers la chambre 303 et présenta la carte-clé devant la serrure. Le voyant passa au vert et elle tourna la poignée.

La chambre était impeccable. Les stores étaient ouverts. Un couvre-lit miteux était soigneusement tiré jusqu'aux deux oreillers. Un grand réfrigérateur occupait un coin, la porte cassée et entrouverte. Stella ouvrit brusquement la porte du placard près de l'entrée. Une chemise noire à manches longues était suspendue à côté d'un jean aux plis marqués. Une paire de chaussures habillées italiennes d'apparence coûteuse était posée sur l'étagère. Elle passa la tête dans la salle de bain et vit une trousse de rasage soigneusement disposée avec un rasoir à l'ancienne et de la crème à raser, une brosse à dents électrique, un dentifrice de marque européenne et un savon à la lavande de luxe.

Elle s'avança dans la petite pièce. Une petite valise était ouverte sur une commode ébréchée. Se servant de sa chemise pour protéger ses doigts, elle ouvrit le tiroir et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il contenait quelques paires de boxers noirs de créateur, quelques paires de chaussettes et des t-shirts gris. Son regard parcourut la pièce et repéra un autre étui près du lit. Stella savait ce que c'était. Un étui robuste avec des serrures impénétrables. Un étui à armes. Elle enroula sa main dans l'ourlet de sa chemise, saisit la poignée et le souleva. Il était lourd. Elle préviendrait la police au sujet de la chambre d'hôtel avec l'un des téléphones jetables qu'elle gardait dans sa voiture. Comme ça, ils examineraient la scène plus en détail.

Ils n'avaient pas besoin des armes, cependant. Même si elles étaient liées à d'autres crimes, condamner le type n'avait plus aucun sens. Il était raide mort sur une table de la morgue maintenant. Mais l'étui à armes et son contenu pourraient fournir des informations sur l'identité de cet homme.

Stella redescendit en hâte vers le hall et sortit sans même un regard vers l'homme derrière le comptoir. Il s'était de toute façon retourné vers son match de golf. Elle marcha d'un pas rapide jusqu'à sa voiture et rangea l'étui dans son coffre, le recouvrant d'un épais manteau d'hiver et d'une couverture, puis se dirigea vers la salle de rédaction.

Elle sortit un téléphone jetable du tiroir du bas de son bureau. Elle en avait un paquet de dix. Elle en activa deux et en glissa un dans son sac. Elle s'enferma dans les toilettes pour dames, déguisa sa voix et utilisa l'autre pour appeler la ligne d'information qu'elle avait indiquée dans l'article sur le John Doe.

— Votre John Doe séjournait au motel Seascape dans le Tenderloin. Chambre 303.

Stella savait que l'employé grincheux pourrait très bien dire à la police qu'elle était venue en premier, mais elle était sûre que tout ce dont il se souviendrait serait son décolleté généreux et une casquette ornée de strass. De toute façon, elle savait que les témoins étaient notoirement peu fiables. La journaliste lauréate du prix Pulitzer Edna Buchanan l'avait démontré à des étudiants : elle avait fait irruption un faux voleur dans sa classe pour lui voler son sac à main. Puis elle avait demandé aux étudiants de se figer et de décrire le voleur. Les descriptions variaient du tout au tout, allant de grand à petit, de corpulent à mince.

En y repensant, elle se demanda comment diable le sans-abri avait bien pu la voir. Elle avait fait attention aux gens autour d'elle avant de s'engager dans cette ruelle, par réflexe de sécurité. Et pourtant, ce type lui avait échappé. Peut-être était-il enfoui sous un tas de vêtements et de cartons dans une alcôve. Très négligente, LaRosa.

Il y avait peu de chances qu'il puisse la décrire, vu qu'il faisait nuit. Elle se reprocha tout de même de ne pas avoir mieux observé les alentours.

Elle devait arrêter de boire et se reprendre.

Cinq minutes après avoir raccroché son portable, son téléphone fixe sonna.

Elle le fixa un instant. Elle n'avait jamais donné ce numéro à personne. Qui utilisait encore les lignes fixes, de toute façon ?

Elle décrocha sans dire un mot.

— Acceptez-vous un appel en PCV d'un détenu de la prison du comté de San Francisco ? Tapez un, annonça une voix enregistrée, suivie d'un avertissement précisant que l'appel serait enregistré.

Stella appuya aussitôt sur le un.

— Collins, répondit-elle.

— Vous me croyez maintenant ?

La voix de Sebastian Strange était dure et implacable.

— Je crois que vous ne voulez pas me parler en personne.

— J'avais peur.

— Et vous n'avez plus peur maintenant ? Vous savez que cet appel est enregistré.

— Pourquoi les fédéraux seraient-ils là s'il s'agissait d'une simple affaire de meurtre en Californie ? C'est bien la preuve qu'il y a quelque chose de plus gros derrière tout ça. On me fait porter le chapeau. J'ai besoin que vous trouviez le vrai tueur, pour que je n'aille pas en prison pour quelque chose que je n'ai pas fait — comme la plupart des autres pauvres types dans le couloir de la mort.

— Je ne peux pas vous aider.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si vous ne voulez pas me parler, je ne peux pas vous aider.

— Cette affaire est énorme, Collins. Ça remonte jusqu'au sommet. Des gens puissants sont impliqués.

— C'est presque toujours le cas.

Pour une raison ou une autre, tout ce qui lui tombait dessus finissait par être une grosse affaire. Une très grosse affaire.

— Si je vous déballe tout ce que je sais d'un coup, je serai mort avant que le journal n'arrive dans les kiosques.

— Les kiosques ? dit Stella en riant.

Elle n'allait pas prendre ce clown au sérieux tant qu'il ne commencerait pas à jouer franc jeu avec elle. Et ça voulait dire parler et lui donner des détails concrets à exploiter, pas des accusations vagues.

— Venez me voir demain, dit Sebastian. Mais on parlera en code.

— En code, hein ?

— Ouais, dit-il avant de raccrocher.

Stella était agacée, mais au moins, il avait accepté qu'elle revienne le voir.

Stella se connecta au site de la prison et envoya une demande de visite. Puis elle rassembla ses affaires pour la soirée.

22

ARMÉE de son carnet et d'un crayon, Stella entra dans la salle sécurisée réservée aux entretiens avocat-client. Après s'être installée au bureau, elle ouvrit son carnet et attendit, crayon levé. Elle fut soulagée de ne voir aucun signe du FBI, de Carmen Rodriguez en particulier. Son carnet resterait en sécurité entre ses mains.

Cinq minutes plus tard, un gardien fit entrer Sebastian. Il avait l'air mal en point. Un œil au beurre noir gonflait sous une arcade sourcilière cicatrisée, et sa peau était blafarde. La combinaison orange pendait lâchement sur sa large carrure. Il semblait avoir perdu du poids en quelques jours à peine.

— Joli coquard, dit-elle.

— Ces enfoirés de gardiens acceptent des pots-de-vin pour laisser les membres de gangs s'en prendre à moi.

— Pourquoi ils t'en veulent ?

— Je n'ai pas voulu rejoindre leur bande de racistes, alors ils ont essayé de me convaincre à coups de poing. Malheureusement pour eux, ça n'a pas marché. L'autre type est dans un état bien pire.

Il lança un regard noir au gardien qui l'avait escorté et se tenait maintenant dans un coin.

— Celui-là n'est pas si mauvais, mais les autres sont aussi corrompus que les Paradise Papers.

Stella fut impressionnée que Sebastian connaisse l'enquête de 2017, qui avait révélé les paradis fiscaux secrets utilisés par plus d'une centaine d'escrocs, dont des politiciens et des membres de la royauté.

— Corrompus ou pas, vous devriez partir du principe que tout ce que vous me dites ira directement au FBI et aux flics locaux, dit Stella en se penchant en avant.

Elle voulait qu'il se confie, qu'il lui donne toutes les informations dont elle avait besoin pour comprendre ce qui se passait, mais c'était normal qu'il sache à quoi il s'exposait. Surtout s'il croyait risquer sa vie en lui parlant.

— C'est pour ça qu'on utilise le tableau. Notez ça dans votre petit carnet, là, dit-il en brandissant un petit morceau de papier devant son visage. Stella l'étudia un instant avant qu'il ne lance :

— Vite ! Copiez-le !

Stella s'exécuta et recopia soigneusement le tableau dans son carnet de reporter.

— Maintenant, quoi qu'il arrive, protégez-le au péril de votre vie, dit-il. C'est comme ça qu'on va communiquer.

Puis il prit le morceau de papier, le froissa et le mit dans sa bouche. Elle le regarda l'avaler.

— Vous ne trouvez pas ça un peu théâtral ? demanda-t-elle.

— Quelle partie ?

— Tout. Le « protégez-le au péril de votre vie » et puis vous qui l'avalez.

— Peut-être que vous ne prenez pas ça assez au sérieux, dit-il.

Il fronça les sourcils et fit mine de se lever.

Stella tendit la main.

— Attendez. Je ne voulais pas être désinvolte. Je ne laisserai personne voir ça. Promis.

Il se rassit et hocha la tête.

— Qu'en pensez-vous ? dit-il en désignant son carnet de reporter d'un mouvement du menton.

— Ça devrait marcher.

La grille qu'il lui avait donnée comportait six rangées. Elle avait inscrit A, B, C, D, E, F sur la première rangée, puis G, H, I, J sur la deuxième, K, L, M sur la troisième, N, O, P, Q, R, S sur la quatrième, T, U, V, W sur la cinquième, et enfin X, Y, Z sur la sixième.

C'était un code simple, mais sans connaître la grille qu'ils utilisaient, il serait difficile à résoudre pour quiconque écouterait leurs conversations. Malin, le type.

— Que suis-je en train de vous dire si je dis 2,2, 1,5, 3,2, 3,2 et 4,2 ? demanda-t-il avant d'ajouter aussitôt :

— Ne le dites pas à voix haute ! Écrivez-le sur une page vierge. Pliez le papier et passez-le-moi.

Stella trouva rapidement la solution et écrivit « hello » en petites lettres, plia la page et la fit glisser sur la table. Il l'ouvrit, la lut, puis fourra ce papier dans sa bouche et l'avala également.

Un sourire se dessina sur son visage.

— Exactement.

— Allons-y, dit-elle. Commencez à parler.

— Ça a commencé quand j'ai rencontré cette femme.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Il débita des coordonnées basées sur le tableau. Stella nota les lettres selon le code, puis regarda ce qu'elle avait écrit. Kathy Lockwood. Ça ne lui disait rien.

— Elle était en ville pour une convention de tatouage le mois dernier.

Stella hocha la tête. Elle connaissait cette convention grâce à l'article qu'elle avait lu, celui qui contenait son interview.

— On s'est bien entendus. Elle a fini chez moi après la convention.

Stella se demanda si la femme avait apprécié les visages dans les boccas.

— On a passé un très bon moment, dit-il avec un petit rire.

— C'est pertinent ? demanda Stella.

Il s'éclaircit la gorge.

— Bref, le matin, on a bavardé sur l'oreiller. Il s'avère qu'elle travaille pour...

Il désigna son carnet d'un mouvement du menton. Stella revint à la première page où se trouvait le tableau et l'écouta débiter le code. Funeral Home.

— Le nom ?

Il haussa un sourcil.

— J'ai besoin du nom.

Il le lui donna en utilisant le code. Kowalski's. Kowalski's Funeral Home.

— C'est là que je pourrais m'attirer de gros ennuis, dit-il.

Il fit une pause. Stella attendit, crayon en suspens au-dessus d'une nouvelle page vierge de son carnet de reporter.

— Quelqu'un m'a contacté et m'a dit de consulter un forum particulier sur le Dark Web. Quand je l'ai fait, il y avait un message pour les tatoueurs en Californie. Il disait qu'ils paieraient dix mille dollars pour un tatouage de phénix sur une femme.

Le visage de Stella se glaça.

— Le tatouage sur une fine lamelle de peau. Prélevée sur un cadavre.

— Comme le mien ?

— Comme le tien.

— Continue, dit-elle d'un ton égal.

— Ce message arrive sur mon téléphone pendant que mon amie est encore dans mon lit, si tu vois ce que je veux dire. Quand je le mentionne à voix haute, elle me demande : « Combien ils vont payer ? » J'ai été un peu surpris. Elle s'est vraiment intéressée à ça.

Il marqua une pause et regarda le gardien.

— Continue, insista Stella.

— Puis elle se met à table. Elle m'a dit qu'elle m'avait dragué parce qu'elle voulait apprendre à me connaître avant de me proposer ses services en personne. Elle avait lu l'article sur moi et voulait savoir si elle pouvait devenir ma fournisseuse. Elle avait monté toute une opération : elle incinérât certaines parties des corps et revendait les autres. Ça lui avait permis de rembourser sa maison et maintenant ça l'aidait à payer les soins médicaux de sa mère.

— Intéressant.

— C'est ce que je me suis dit.

Une semaine plus tard, raconta Sebastian, la femme l'avait recontacté.

— « T'as de la chance. Un corps est arrivé avec un tatouage comme celui que tu cherchais. Ça te coûtera cinq mille. » Elle savait qu'on m'en avait proposé dix, alors elle prenait sa part. La moitié.

— Tu l'as fait ?

— Et comment, dit-il. Mais voilà le truc : elle m'a filé les cinq mille, mais elle voulait aussi le nom de mon contact sur le Dark Web.

— Prince Creepy ?

— Ouais, dit-il avec un sourire narquois.

— Tu as accepté le marché ?

Il baissa les yeux.

— Oui. Je pensais qu'on avait un truc ensemble, mais dès qu'elle a eu ma source, elle m'a mis dans la friendzone. Elle se servait de moi depuis le

début.

— Merde.

— Peu importe. Rien de tout ça n'a d'importance maintenant que je croupis en taule pour une accusation bidon et qu'ils veulent me coller un meurtre sur le dos. Pas question, mec. C'est dingue.

— Tu penses qu'elle t'a piégé ?

Sebastian fronça les sourcils et fixa un point au loin par-dessus l'épaule de Stella pendant une seconde avant de reporter son regard sur elle. Il secoua la tête.

— Non. Je l'ai appelée. Elle était vraiment bouleversée d'apprendre que j'étais en prison. Je la crois. Et maintenant ils sont venus me dire qu'ils me soupçonnaient aussi pour la femme au tatouage de phénix.

Stella secoua légèrement la tête.

— Donc il y avait une autre personne, un autre cadavre avec un tatouage de phénix, et tu as récupéré la peau ?

— Je ne l'ai pas récupérée. J'en ai juste entendu parler. Mais les flics m'ont dit qu'une femme avait été tuée à LA, qu'il lui manquait le foie et qu'on lui avait découpé un morceau de peau tatoué.

— Bon sang, souffla Stella. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça fait beaucoup pour une simple coïncidence, non ?

— Tout est trop gros pour être une coïncidence depuis la minute où tu m'as appelée, dit Stella, sentant la colère bouillonner en elle. Je veux dire, quelles sont les chances que tu m'aies fait un tatouage de phénix il y a un an, qu'il y ait maintenant une demande pour ce motif, qu'ensuite tu débarques à San Francisco et que tu te mettes à collecter des parties de corps, et qu'une femme avec ce même tatouage finisse morte, sans son foie ?

Elle secoua la tête et croisa les bras sur sa poitrine.

— C'est tordu. Tu ne me dis pas la moitié. Tu ferais mieux de te mettre à table.

— Je te jure que j'en sais pas plus que toi sur ce lien, dit-il en levant les paumes vers elle. Je ne suis qu'un pion. Je te jure. Quelqu'un d'autre tire les ficelles. On se fait manipuler tous les deux.

Stella voulait le croire. Mais elle n'y arrivait pas.

Malgré tout, rien de tout cela n'avait de sens pour elle. Et comment son tatouage et l'attaque du tueur s'inscrivaient-ils dans cette histoire ?

— Tu as un alibi pour la femme de LA ? Je veux dire, tu étais là-bas quand elle a été assassinée ?

— Ils refusent même de me donner les dates. Ils n'arrêtent pas de débarquer pour me dire qu'ils me tiennent pour les deux meurtres. Je pense qu'ils essaient de me faire flipper pour que je parle. Surtout cette crevette d'agent du FBI qui t'a fait fuir. Elle peut gueuler jusqu'à en devenir cramoisie. Je ne lui dirai que dalle.

— Bien, dit Stella. Même si je suis sûre qu'elle écouterait tout ça de toute façon.

— Écoute, j'ai besoin que tu trouves le vrai tueur. Tu es la seule en qui j'ai confiance. Parce que tu as vu des choses. À l'étranger et tout ça.

Stella le fixa longuement. Puis il poursuivit :

— Peut-être que cette femme dont je viens de te parler sait qui c'est. Elle avait l'air vraiment flippée quand je l'ai appelée, elle m'a dit qu'elle avait peur de parler au téléphone.

— Je pense que tu as raison, dit Stella. Elle pourrait être la clé.

— Cinq minutes, aboya le gardien.

— Tu as un avocat ? demanda Stella.

— Un avocat commis d'office, un nul. J'ai pas les moyens de me payer un bon avocat. Peut-être que ton article convaincra quelqu'un de bosser gratos. Tu sais, pro bono, comme ils disent.

— Peut-être. Tu vas me donner le vrai nom de Prince Creepy maintenant qu'on a mis au point notre code ?

Il eut un sourire narquois.

— Peut-être la prochaine fois. Tu es la seule en qui j'ai confiance, mais ça ne veut pas dire que je vais tout lâcher d'un coup. Il faut d'abord qu'on apprenne à se faire confiance.

— La prochaine fois, il sera peut-être trop tard.

Elle attendit qu'il réponde, mais il se contenta de la fixer en silence.

Très bien. Après tout, c'était sa tête qui était en jeu, pas la sienne. Stella haussa les épaules. Elle attendit une minute, puis il se leva et fit signe au gardien.

En sortant, Stella repensa à ce qu'il lui avait raconté. Elle ne savait toujours pas si elle croyait un traître mot de ce que cet homme avait dit, mais elle avait une piste à suivre.

Et un voyage à Los Angeles en perspective.

23

EN CHEMIN vers la salle de rédaction, Stella fit un détour par une petite boutique discrète du quartier de Marina qui existait depuis quarante ans. Son père l'y avait emmenée une fois pour faire ouvrir un vieux coffre-fort. Elle avait quatorze ans et était ravie de cette sortie en ville. Il lui avait promis qu'ils pourraient prendre des milk-shakes et des hamburgers sur le quai après avoir déposé le coffre. Ce coffre avait quelque chose de vraiment sombre. Son oncle avait dit à son père de ne le confier qu'à quelqu'un de confiance. Stella n'avait jamais su ce qui s'était passé après l'ouverture du coffre. Tout ce qu'elle savait, c'est que son père et son oncle, pourtant très méfiants de nature, faisaient confiance à ce commerçant. Alors elle aussi.

À présent, elle se demandait si le propriétaire se souviendrait d'elle. Ça faisait un bon moment. Elle allait utiliser son nom et ses relations pour faire ouvrir la mallette d'armes par quelqu'un qui ne poserait aucune question.

Stella extirpa la mallette de son coffre et la cala contre sa hanche avant de claquer le hayon.

Une petite clochette tinta lorsqu'elle entra dans la boutique faiblement éclairée. Les murs étaient tapissés d'étagères grises garnies d'objets hétéroclites : une vieille machine à écrire, d'autres outils métalliques bizarres. Un homme au crâne dégarni et aux lunettes cerclées de métal sortit d'une arrière-boutique en traînant les pieds. Il portait une chemise blanche boutonnée, trop grande et tachée. Il cligna des yeux en la voyant, puis dit :

— Je reconnaîtrais un LaRosa n'importe où.

Stella fut soulagée. Elle n'avait pas eu envie de s'expliquer. L'homme avait des yeux bienveillants, et cela l'apaisa instantanément. Elle était venue au bon endroit.

— Mon père m'a amenée ici quand j'étais petite.

— Je m'en souviens.

L'homme hocha la tête et jeta un coup d'œil à la mallette qu'elle portait à son côté.

— Ça va prendre un moment.

— Je m'en doutais.

Elle la hissa sur le comptoir. La mallette atterrit avec un bruit sourd.

Il inspecta la mallette un instant, examinant les serrures et le couvercle sous différents angles.

— Donnez-moi un jour ou deux.

— Entendu.

L'homme poussa un petit bloc-notes vers elle.

— Notez votre numéro ici et je vous appellerai quand je l'aurai ouverte. C'est du dernier cri. Même une masse ne l'ouvrirait pas. Je vais devoir craquer le chiffrement.

— Mon père dit que vous êtes le meilleur.

— Une question, cependant, dit-il en ignorant le compliment.

— Oui ?

— Avez-vous besoin que la mallette reste intacte et fonctionnelle ?

Stella secoua la tête.

— Non, mais ce que vous trouverez à l'intérieur... ça peut rester entre nous ?

— Bien sûr.

Quand elle sortit, il passait déjà ses mains le long de la mallette, la tête penchée, absorbé par son examen.

De retour dans la salle de rédaction, Stella se dirigea droit vers le bureau de Garcia, couvert de photos de sa femme et de ses enfants. Ces photos lui faisaient toujours plaisir. Elles éveillaient en elle un étrange désir pour une vie dont elle rêvait mais qu'elle savait inaccessible, tout en la rendant nostalgique de son enfance. Sa vie, avant l'assassinat de sa tante et de son oncle, avait été digne d'un conte de fées. Elle avait grandi dans une grande famille aimante qui riait et se réunissait le dimanche. Puis sa tante et son oncle adorés avaient été assassinés, et elle avait compris pourquoi la famille n'avait jamais eu à se soucier d'argent. Le prix qu'ils payaient — la vie de membres de la famille — serait toujours répugnant.

Garcia leva les yeux avec un sourire.

— Salut, Scoop. Qu'est-ce que tu as pour moi aujourd'hui ?

Stella avait vérifié son téléphone dans l'ascenseur en montant à la salle de rédaction. Mazzy lui avait envoyé un texto. Elle lui avait dit que l'info était off the record mais qu'elle était solide. L'ADN de la victime correspondait à celui trouvé sur deux autres cadavres.

— J'ai un tuyau sur le type mort, dit Stella, et elle raconta à Garcia ce qu'elle avait appris.

— Il y a un tueur en série dans la nature ? Tu penses que la femme dans la ruelle est une tueuse en série ?

Garcia repoussa sa chaise.

— Ça, c'est du lourd.

— Désolée de te décevoir, mais d'après mon tuyau, c'était lui le tueur en série. Son ADN a été retrouvé sur les corps.

— Tu as ça on the record ?

— Seulement un tuyau.

— On ne fait plus dans les sources anonymes, Collins. Je ne sais pas comment tu fonctionnais à l'étranger.

— Peu importe, dit Stella. Je l'aurai on the record d'une façon ou d'une autre.

— Parfait.

— J'ai aussi un article à rédiger sur mon interview avec le tatoueur.

— Sebastian Strange est un type vraiment étrange.

Stella ne rit pas du jeu de mots.

— Il a une histoire convaincante pour expliquer pourquoi il pense qu'on lui tend un piège.

— Pitié, dit Garcia en secouant la tête. Tu le crois ?

— Je ne suis pas encore sûre, mais je dois aller à L.A. pour en savoir plus.

Garcia fronçait maintenant les sourcils.

— On doit s'en tenir aux infos locales et aux angles locaux. On laisse les journalistes de l'Associated Press faire le boulot sur place, et nous, on ajoute notre touche locale. La directive vient de tomber d'en haut.

— Avec tout le respect que je vous dois, dit Stella, au diable le directeur. C'est notre histoire. Un tueur en série a débarqué chez nous et a tué l'un de nos habitants.

Les sourcils de Garcia se froncèrent davantage, mais il garda les lèvres serrées. Stella espérait que c'était parce qu'il était d'accord avec elle mais n'avait pas le droit de le dire. Mais cela pouvait aussi bien être de la

frustration ou du désaccord face à sa remarque. Quoi qu'il en soit, il changea rapidement de sujet.

— Ça me rappelle — on a une identification de la victime ?

— Le bureau du médecin légiste dit qu'ils essaient toujours d'identifier la femme, dit Stella.

Elle avait reçu l'e-mail environ une heure plus tôt.

— Personne ne s'est manifesté. En fait, on dirait qu'ils veulent qu'on fasse appel au public. Ils vont demander à un dessinateur de reconstituer son visage de son vivant.

— Donc on ne sait même pas si elle était d'ici ?

Stella le dévisagea. Pourquoi lui mettait-il des bâtons dans les roues ?

— Je peux aller à L.A. ou pas ?

Garcia souffla.

— Je ne peux pas t'autoriser à y aller sur le temps de travail.

— Mais je peux y aller sur mon temps libre ?

Il haussa les épaules.

— Je ne peux pas t'en empêcher.

— Alors je suis en vacances à partir de demain matin. Ou en congé, comme tu disais. À toi de voir.

— Collins..., commença-t-il avant de se raviser.

— Je te remets l'article sur l'interview en prison dans l'heure.

Avec un soupir, Garcia rapprocha sa chaise de son bureau.

— Ne me crée pas d'ennuis avec ça.

— Avec quoi ? Los Angeles ou le tatoueur ?

— Les deux.

— Autre chose, dit Stella en marquant une pause. Il balance quelqu'un d'autre dans cette affaire, mais c'est sa ligne de défense.

— Écris juste l'article. Appelle les flics pour avoir leur commentaire sur ce que ce cinglé raconte.

Stella grimaça. Elle appellerait Mazzoli. Hors de question de parler à Griffin.

De retour à son bureau, elle composa le numéro de Mazzoli tout en ouvrant un fichier vierge sur son ordinateur.

— Stellllaaa ! répondit-il.

— On dirait que t'es bourré.

— Complètement !

Elle entendit des rires et de la musique en arrière-plan.

— Je suis à la fête des quarante ans de mon cousin à Napa.

— Bon sang. C'est peut-être Fred qui devrait m'appeler pour venir te chercher ?

— Quoi ?

— Donc tu ne peux pas me donner de commentaire sur ce que le tatoueur m'a dit aujourd'hui.

— Ah ça non, certainement pas. Appelle Griffin.

Pff.

— Stellaaaaa ?

— Oui ?

— Fini de venir te chercher au bar, d'accord ? Tu vaux mieux que ça.

Vraiment ?

— Bien sûr, Mazzy. Mais qui va venir *te* chercher au bar, toi ?

— C'est moi le bar !

Elle entendit des rires, puis la ligne se coupa.

Griffin. Elle ne voulait pas l'appeler. Elle attendrait d'avoir écrit l'article pour essayer de le joindre. Avec un peu de chance, il ne décrocherait pas, et elle ajouterait une ligne à l'article indiquant que la police n'avait pas pu être jointe pour commentaire.

Une heure plus tard, Stella avait rédigé ce que Sebastian Strange lui avait raconté.

Oui, il avait acheté illégalement des restes humains volés. Oui, il avait des goûts morbides. Oui, il était un peu bizarre. Mais était-il un tueur de sang-froid ? Était-il victime d'un coup monté par des « gens puissants » comme il le prétendait ?

Bien qu'elle n'en ait pas envie, elle devait appeler Griffin. Elle avait besoin d'un commentaire des flics. Retenant son souffle, elle composa son numéro avant de pouvoir changer d'avis.

24

QUAND IL DÉCROCHA, elle guetta la présence d'une femme en arrière-plan tandis qu'il disait :

— Inspecteur Griffin.

— Salut.

Malgré son accueil formel, il connaissait son numéro. Il savait qui appelait avant même de répondre.

— Il paraît que je t'ai manqué hier soir.

Stella fut prise au dépourvu. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il aborde le sujet. Du moins, pas tout de suite.

— Vraiment ?

— Quoi ?

— Je t'ai manqué ? demanda-t-elle.

Merde. Elle jouait avec le feu.

Il resta silencieux quelques secondes. Elle entendit le crépitement d'une radio de police en arrière-plan. Bien, il n'était pas chez lui.

— Je voulais dire quand tu es passée. Je n'étais pas là.

— Depuis combien de temps elle vit chez toi ?

— J'allais te le dire.

Stella ferma les yeux quelques secondes. Pourquoi était-ce si difficile ?

— Tu ne me dois rien.

— Tu as raison, dit-il d'une voix bourrue qui fit retenir son souffle à Stella.

Aïe.

Elle ne répondit pas. Finalement, il reprit la parole.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Si tu appelles au sujet des meurtres, je ne peux pas te dire grand-chose.

— Je comprends, dit Stella en essayant de paraître posée et professionnelle. Le suspect m'a dit quelque chose d'intéressant. Je me demandais si tu l'avais entendu aussi.

En regardant vers le bureau de Garcia, elle le vit se lever et lui faire face. Quand il croisa son regard, il fit un geste circulaire avec son index. Elle savait exactement ce que cela signifiait. *Boucle ton article.*

Boucler son article pour le bouclage. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Elle aurait dû rendre son papier il y a dix minutes. Elle leva son propre index, signifiant *une minute*.

Puis elle se retourna vers son écran et posa ses doigts sur le clavier.

— Tu sais que toutes vos conversations sont enregistrées, dit Griffin. Donc oui, on l'a entendu. Mais tu es la seule à avoir le nom de la femme.

On.

Mais Stella était contente qu'ils ne connaissent pas le nom de la femme.

— Qu'est-ce que tu peux me dire ? demanda-t-elle. Officiellement. Je publie un article ce soir et ça vous donnerait meilleure image si vous pouviez confirmer que vous êtes au courant. Je me suis dit que tu accepterais plus facilement de me parler. Je ne pense pas que ton amie du FBI m'apprécie assez pour faire un commentaire.

Ignorant sa pique, Griffin s'éclaircit la gorge.

— Nous avons connaissance d'un réseau criminel impliquant plusieurs pompes funèbres qui vendent des organes, dit-il. Nous pensons que ce réseau pourrait être lié à la mort d'une femme survenue plus tôt cette semaine.

— Qu'est-ce que tu peux me dire d'autre sur ces pompes funèbres ? Elles font ça pour les cercueils fermés ou comment ça marche, d'après toi ?

— La théorie sur laquelle nous travaillons, avec l'aide de nos partenaires du FBI, c'est que les organes sont prélevés...

Nos partenaires du FBI. Beurk.

— Attends... Stella, n'utilise pas ce mot. Prélevés.

Stella retint son souffle en l'entendant utiliser son prénom. Il l'appelait presque toujours Collins. Se ressaisissant, elle répondit :

— Rayé. Supprimé.

— Les organes sont volés sur des corps — non, ne dis pas corps, dis personnes — qui ont été confiées aux pompes funèbres pour la crémation.

Et dans certains cas, les familles savent que certaines parties du corps ne seront pas incluses dans les cendres. Il semble que plusieurs pompes funèbres proposent des tarifs réduits pour la crémation en échange de ces prélèvements.

— Mon Dieu.

— Cependant, continua Griffin, tandis que Stella tapait frénétiquement tout ce qu'il disait, les pompes funèbres, d'après ce que nous savons, disent aux familles que les organes sont donnés à des hôpitaux ou à des instituts de recherche.

Il marqua une pause.

— Et pas qu'ils sont vendus illégalement à des collectionneurs morbides, dit Stella.

— Ce sont tes mots, Collins, répondit-il. Pas les miens.

— Ça veut dire que Sebastian Strange n'est plus suspect de meurtre ?

— L'enquête est toujours en cours.

— Et officieusement, Griffin ? Tu penses qu'il l'a fait ?

Il resta silencieux un moment. Elle pouvait presque imaginer la tête qu'il faisait.

— Officieusement ?

— Oui.

— Je ne sais pas.

Stella soupira et se renversa dans sa chaise.

— Il y a un énorme trou dans toute cette histoire.

Griffin ricana.

— Sans blague.

— Si des gens récupèrent des organes sur des cadavres dans les pompes funèbres, alors pourquoi d'autres corps apparaissent-ils avec des parties découpées ?

Elle détourna le regard de son écran un instant, soudain frappée par l'évidence.

— À moins que ce soit une question d'offre et de demande.

— Ding. Ding. Maintenant, tu vas me donner le nom de la femme à L.A. ?

Stella éclata de rire.

— C'est pour ça que tu m'as fait une déclaration officielle ? Pour que je te donne ça ? Tu crois que c'est donnant-donnant ?

— Je n'aurais peut-être pas donné cette information à un autre journaliste.

— N'importe quoi.

— Peu importe. Tu veux autre chose ?

Ouais. Tu devrais larguer cette agente du FBI revêche.

— Non, dit Stella. Ça ira.

— Tu pourrais au moins envisager de nous donner le nom de cette femme ?

— Bien sûr. Après lui avoir parlé.

— Pourquoi tu fais ça ? Ça pourrait être considéré comme une entrave à la justice.

— J'ai proposé de travailler avec ton agente du FBI. Elle m'a envoyée balader. Deux fois.

— Hein ?

— Oh, elle ne t'a pas dit ça ?

Il ne répondit pas.

— Dis-lui que si elle veut travailler ensemble, je suis prête à partager ce que j'ai. À condition que notre journal soit le premier à recevoir les informations au fur et à mesure de leur publication.

— Je transmettrai le message.

— Bonne soirée, dit Stella avant de raccrocher.

25

STELLA RENTRA CHEZ ELLE et se prépara un double expresso avec sa machine sophistiquée. Pas encore prête à se coucher, elle avait besoin de poursuivre ses recherches.

Pourtant, debout au comptoir de la cuisine, regardant le café noir couler dans les petites tasses en verre, elle ne put s'empêcher de remarquer la bouteille de bourbon sur l'autre comptoir. Ce serait si facile d'en verser un verre en attendant. Elle esqua un geste vers la bouteille, puis secoua la tête. Une nuit. Elle pouvait tenir une nuit sans alcool, non ? Sinon, c'était pire qu'elle ne le pensait. Et elle pensait déjà que c'était plutôt grave.

Après avoir préparé un expresso capable de tenir une personne normale éveillée pendant deux jours, elle se dirigea vers le salon. Exhumant son ordinateur portable Headway en titane, elle s'installa sur son canapé. Les pieds sur la table basse et l'ordinateur posé sur un coussin sur ses genoux, elle se connecta. L'appareil avait été conçu pour utiliser des moteurs de recherche capables de dénicher des informations qu'une personne lambda ne pourrait pas obtenir sans compétences en piratage. Elle allait fouiller du côté du vieux Prince Creepy, de Kathy Lockwood et de Sebastian Strange pour voir s'ils avaient la moindre activité sur le Dark Web.

Une fois connectée, elle lança des recherches sur Kathy. L'ordinateur disposait de moteurs de recherche spécialisés qui affichaient les informations d'identité habituelles — numéros de téléphone, adresses, noms des voisins — mais aussi les comptes bancaires, les cartes de crédit, les abonnements payants, les documents financiers, l'activité en ligne et d'autres informations généralement inaccessibles via un moteur de recherche payant classique.

En une heure, elle avait une adresse professionnelle, une adresse personnelle et un numéro de téléphone. Elle savait aussi que Kathy avait cinquante ans, ne s'était jamais mariée, n'avait plus de famille, aimait jouer dans un casino de Los Angeles et vendait sur Etsy des articles qu'elle crochetait. Stella jeta un coup d'œil à l'heure. Minuit. Trop tard pour appeler.

Mais apparemment pas trop tard pour que Billy lui envoie un texto pour un plan cul.

— *Tu es libre ?*

Elle l'ignora et retourna à son ordinateur. Quel connard. Elle n'était pas à sa disposition.

Une vague de honte la submergea lorsqu'elle regarda à nouveau l'écran de son téléphone. N'avait-elle pas été à sa disposition, justement ? Elle avait accouru chaque fois qu'il lui envoyait un texto depuis un mois. Elle secoua la tête, comme si ce geste pouvait chasser la honte qui tourbillonnait en elle. Plus jamais. Elle allait retrouver son estime de soi et sa dignité. Et elle commencerait maintenant.

Moins d'alcool et moins de sexe sans lendemain.

Posant son téléphone face contre table, elle se connecta au Dark Web et tomba aussitôt dans un terrier de demandes d'organes. Qui l'aurait cru ? Le commerce d'organes était si florissant qu'elle pourrait passer des semaines à chercher l'annonce idéale — quelqu'un cherchant un tueur à gages pour tuer et prélever un organe sur le corps. *Prélever*. C'était bien le mot, malgré la réticence de Griffin à l'utiliser dans la presse. Il l'avait pourtant employé dans la conversation.

La plupart des annonces provenaient de simples collectionneurs lambda.

Stella creusa plus profond. Mais elle comprit bientôt que chercher sur le Dark Web la personne qui avait engagé le tueur était vain.

Au lieu de cela, elle créa un message anonyme sur ce qui semblait être le forum le plus populaire et écrivit : « Je cherche quelqu'un prêt à tout pour m'aider à enrichir ma collection de foies, de cerveaux et de fœtus. »

Dès qu'elle eut écrit ces mots, elle prit conscience du chemin parcouru depuis l'époque où elle était montée dans cet avion pour aller travailler comme correspondante à l'étranger. Certes, cette fille-là n'avait pas été complètement naïve — découvrir les corps assassinés de sa tante et de son oncle lui avait ôté son innocence très jeune — mais elle avait quand même vécu une vie plutôt protégée.

Mais quelques années à l'étranger à couvrir des pays déchirés par la guerre, son recrutement par les assassins de Headway et le fait d'avoir elle-même pris des vies l'avaient amenée à ériger un bouclier en téflon autour de ses réactions viscérales et de ses émotions les plus empathiques. C'était triste, mais vrai.

Après avoir publié son message, elle se déconnecta et se leva en étirant les bras au-dessus de sa tête. Elle gagna sa chambre pour préparer un petit sac de voyage au cas où elle devrait passer la nuit à Los Angeles. Elle y jeta un change de vêtements et des munitions supplémentaires pour son pistolet, qu'elle récupérerait dans sa voiture le lendemain.

Laissant échapper un grand bâillement, elle décida qu'il était temps de se coucher. Il était plus de deux heures du matin, plus tard qu'elle n'avait prévu de veiller. Elle se laisserait réveiller naturellement, puis prendrait la route, armée d'un café fort et de bonne musique sur l'autoradio.

À son réveil, elle se retourna aussitôt pour attraper son portable, trouver son article et le parcourir rapidement. Les correcteurs de son journal étaient des pros et ne changeaient jamais rien d'important sans la prévenir, mais elle vérifiait toujours. Constatant que tout était en ordre, elle sauta du lit et prit une douche rapide.

Une fois séchée et habillée, elle se prépara un quadruple latte.

Son appartement était sobre, meublé du strict nécessaire, mais ce qu'elle possédait était de qualité, en particulier sa machine à expresso. Le canapé confortable, la télé, le lit et la machine à expresso étaient ses trésors.

À huit heures, elle était sur la route avec son latte et Metallica à fond sur l'autoradio.

Elle attendrait une heure environ avant d'appeler Lockwood. Le trajet jusqu'à Los Angeles prendrait environ six heures, elle avait donc largement le temps. Dans un premier temps, elle avait envisagé de se présenter au salon funéraire sans prévenir, mais elle avait décidé de tâter le terrain par téléphone. Elle pourrait aussi frapper à la porte de la femme chez elle si nécessaire, mais ce serait son dernier recours.

Peu après dix heures, Stella traversait la région des rizières lorsqu'elle composa enfin le numéro de portable de la femme.

— Bonjour, Kathy à l'appareil.

— Bonjour, je m'appelle Stella Collins. Je suis journaliste au *San Francisco Tribune*. C'est Sebastian Strange qui m'a donné votre nom.

La femme resta silencieuse un moment avant de s'écrier :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis journaliste et j'écris un article sur un homicide à San Francisco. On a prélevé le foie de la victime, et la police considère qu'un homme que vous connaissez, Sebastian Strange, est le principal suspect.

— Je ne sais rien de tout ça. C'est du harcèlement, pourquoi vous m'appellez ?

— Pour être honnête, j'essaie de trouver des preuves que Sebastian n'a pas tué cette femme. Il a été arrêté pour achat d'organes volés et il l'a reconnu. Mais il affirme que des gens puissants cherchent à faire de lui un bouc émissaire pour ce meurtre. Et pour un autre, à Los Angeles.

La femme resta silencieuse pendant ce qui parut une éternité. Stella attendit. Sa formation de journaliste lui avait appris que les gens cherchent instinctivement à combler le silence. Si la femme ne lui avait pas encore raccroché au nez, elle était sans doute disposée à parler. Au moins un peu.

Finalement, la femme reprit la parole.

— Sebastian vous a donné mon nom, hein ?

— Seulement parce qu'il me faisait confiance pour découvrir la vérité. Il a dit que vous étiez tous les deux des pions dans quelque chose de plus grand. Que vous aviez peur.

— Il a raison. C'est grave, vraiment grave. Et s'ils pensent que moi aussi, j'ai tué des gens ? Je n'ai tué personne, je le jure sur tout ce qui est sacré. Tout ce que j'ai fait, c'est les prévenir quand quelqu'un se présentait au funérarium. C'est tout. Je le jure.

— Qui sont ces « ils » ? demanda Stella.

— À qui avez-vous parlé ?

— Ils vont me tuer. Raide morte. Comme ça !

Stella entendit la femme claquer des doigts.

— Si vous me parlez, je peux raconter votre version des faits.

— Pourquoi je vous parlerais ? Je n'ai rien dit là-dessus et je n'ai même pas été arrêtée. Peut-être qu'ils vont simplement me laisser tranquille.

— Le problème, dit Stella avec prudence, c'est que je crains que le FBI ne vienne vous voir très bientôt. Ils écoutent mes appels. Ce n'est qu'une question de temps.

— Comment connaissent-ils mon nom ? Il ne leur dirait jamais. Vous avez dit qu'il vous l'avait confié uniquement pour que vous puissiez me prévenir, c'est bien ça ?

— À ma connaissance, Sebastian ne parle à personne d'autre qu'à moi. Il ne fait confiance à personne.

Avant que Stella ne puisse répondre, la femme reprit :

— C'est grave. Je ne fais pas confiance aux flics. Je ne fais pas confiance au FBI. Je ne fais confiance à personne. Je vous parlerai, mais il faut me placer sous protection. Il faut m'accorder l'immunité.

Stella grimaça. Cette femme ne comprenait visiblement pas ce que les journalistes pouvaient ou ne pouvaient pas faire.

— Le mieux que je puisse faire, c'est rendre votre histoire publique pour qu'ils ne puissent pas vous piéger. Cela implique que vous devrez me parler et me donner votre version des faits. Si votre témoignage est rendu public, les gens auront peut-être trop peur de s'en prendre à vous.

— Mais vous n'avez pas votre mot à dire ? demanda la femme, la voix chargée de désespoir.

— Vous ne pouvez pas convaincre les flics ?

— Mon article pourrait avoir une certaine influence, dit Stella avec prudence. Parfois, ça joue aussi sur l'opinion publique. Si les gens lisent mon article et font pression sur la police pour qu'elle fasse toute la lumière sur l'affaire, ça pourrait aider. C'est déjà arrivé.

— J'ai peur, dit Kathy. Je ne peux pas aller au bureau. Ils me trouveront. La femme divaguait, comme si elle se parlait à elle-même.

— Je serai là dans quatre heures. Dites-moi où vous retrouver.

— D'accord, d'accord, dit la femme, au bord de l'hyperventilation. Je vous retrouverai. Bibliothèque de Hawthorne à 15 heures. Je serai au fond, dans la section documentaires. Je vous dirai ce que je sais si vous promettez de le publier dans le journal. C'est la seule façon pour qu'ils ne me tuent pas. Si les choses se passent comme vous le dites, ces gens veulent ma mort. Même si j'avoue au FBI, je ne peux pas leur faire confiance non plus. Ça dépasse tout ça. Je ne sais pas à quels flics faire confiance. Il faudra que vous m'aidiez. J'avouerai si vous me mettez en contact avec quelqu'un de confiance. Je ferai de la prison. Je m'en fiche. Je veux juste vivre.

Puis elle raccrocha.

26

LES COLLINES DORÉES de la vallée centrale de Californie s'étendaient à l'infini devant elle, le ruban noir de l'autoroute traçant une fine ligne qui la guidait vers l'horizon.

Stella roula en silence pendant quelques minutes, songeant à Kathy Lockwood.

La femme paniquait. Elle avait tellement peur qu'elle préférerait avouer et aller en prison plutôt que de tout garder secret. Et, comme Sebastian, elle ne faisait pas confiance aux forces de l'ordre. Elle avait aussi confirmé que cette affaire dépassait le cadre de la police locale.

Stella savait que certains flics étaient corrompus. Elle savait que certains agents fédéraux étaient des brebis galeuses. Mais qui faisait appel à eux ?

En général, les personnes puissantes qui tiraient les ficelles avaient un intérêt dans ce qui se tramait. Alors quel était le lien ?

Alors qu'elle approchait de Bakersfield, Stella appela Mazzoli.

— Mazzy, tu as la gueule de bois ?

— Ugh. Pourquoi tu m'appelles aux aurores, *paesana* ?

— Il est presque midi.

— Midi un jour de congé. Donc en gros, les aurores.

— Peu importe. Je dois te raconter ce qui se passe.

— D'accord. Laisse-moi prendre une bière.

— Une bière ? À 11 h 45 ? Et c'est toi qui menaces de ne plus jamais venir me chercher au bar.

— C'est différent. Mon cousin n'a qu'un anniversaire par an. La bière, c'est pour soigner le mal par le mal et pouvoir bosser ce soir. Ah, voilà.

Stella entendit le claquement d'une languette métallique qu'on tirait, puis Mazzoli poussa un soupir de satisfaction.

— Alors voilà le topo.

Stella lui raconta son entretien avec le tatoueur. Puis elle lui expliqua ce qu'elle faisait et où elle se rendait, en lui donnant le nom de la femme du salon funéraire.

Quand elle eut terminé, Mazzoli fit claquer sa langue.

— On dirait qu'il y a des gens vraiment tordus qui veulent que leurs penchants restent secrets.

— Joli mot de vocabulaire.

— Hein ?

— Laisse tomber, dit Stella. Je voulais juste que quelqu'un en qui j'ai confiance sache ce que je sais.

— Tu t'inquiètes, gamine ?

— Non. Mais je ne fais confiance à personne d'autre qu'à toi. Griffin est aux petits soins pour l'agente du FBI...

La voix de Stella s'éteignit.

— Tu es au courant, hein ?

— Je l'ai vu de mes propres yeux.

Pendant qu'ils parlaient, le téléphone de Stella vibra. Elle jeta un coup d'œil à l'écran de sa voiture qui affichait les informations de son téléphone. Un numéro inconnu lui avait envoyé un SMS. Elle le regarderait plus tard.

— Je suis désolé, dit Mazzoli, ramenant son attention sur la conversation. Je viens de l'apprendre hier moi-même. Mais tu ne peux pas trop lui en vouloir. Tu as eu ta chance.

— Merci beaucoup.

Sa voix dégoulinait de sarcasme.

— Il t'aimait vraiment bien, tu sais.

— Ça n'aide pas.

— Fais attention là-bas.

— Promis.

— Tu restes dormir à L.A. ?

— Pas sûre.

— Appelle-moi sur le trajet du retour.

— Je le ferai. Merci, Mazzy.

Stella raccrocha, submergée par un élan de gratitude pour son amitié avec le sergent bourru. Stella adorait son père, mais elle ne pouvait jamais

lui parler de ce genre de choses. Non seulement elle ne voulait pas l'inquiéter, mais il était tellement impliqué dans les affaires criminelles de son oncle qu'elle avait l'impression de devoir cloisonner ses reportages sur le crime et sa relation avec son père.

Mazzoli était comme un oncle bienveillant qui la soutenait toujours. Il l'avait vue au plus bas et la considérait toujours comme une amie.

Stella se pencha et monta le volume de l'autoradio. Elle s'était lassée de Metallica et écoutait maintenant sa playlist Fleetwood Mac. Parfait. Elle baissa les vitres et laissa le vent fouetter ses cheveux en chantant à tue-tête.

Ce n'est que plus tard qu'elle se souvint du SMS. Il venait de Kathy Lockwood. Elle demanda à Siri de le lui lire.

« Je n'ai pas beaucoup de temps. Ils savent. Alors je vais vous dire ça au cas où ils m'attrapent avant. Je pense qu'ils pourraient s'en prendre à une célébrité, quelqu'un de célèbre. Ne faites confiance à personne. Pas aux flics locaux. À personne. Ils ont des indices partout. Je vais peut-être devoir me cacher. »

Une célébrité ? Le message de la femme transpirait la panique. Stella la rappela immédiatement. Ça bascula directement sur la messagerie. Après avoir hésité une seconde à laisser un message, elle décida de ne pas le faire.

En apparence, la femme avait l'air folle. Mais pour une raison quelconque, Stella la croyait. Appelle ça l'instinct. Après tout, cette femme n'avait pas appelé la rédaction avec ses peurs et ses théories extravagantes. C'était Stella qui l'avait contactée en premier, et elle n'avait accepté de parler qu'à contrecœur. Ça changeait tout. Et puis, d'après ce que Stella avait vu et vécu dans sa vie, tout était possible.

Stella appela aussitôt Garcia.

— Je pense que j'ai percé cette affaire, dit-elle dès qu'il décrocha. Ils vont s'en prendre à une célébrité ensuite.

Garcia resta silencieux quelques secondes. Il faut lui reconnaître qu'il ne se moqua pas d'elle.

— C'est assez vague. Genre qui ?

— Je suis en train de le découvrir.

— Eh bien, quand tu auras trouvé, il te faudra quand même plus de preuves que tu n'en as jamais eu de ta vie, Collins.

— Je sais. Je rencontre quelqu'un aujourd'hui et j'en saurai plus.

— Tu es à L.A. ?

— Presque.

— Sois prudente.

— Je le suis toujours.

Garcia eut un petit rire moqueur.

— N'importe quoi.

Stella sourit, raccrocha et rappela Mazzoli.

Il ne répondit pas. Merde. Elle allait devoir laisser un message.

— C'est plus gros que je ne pensais. Ma source dit qu'une célébrité pourrait être visée. Je te tiens au courant.

Avant de raccrocher, elle lui indiqua qui elle allait rencontrer et où elle se rendait, lui donnant le nom de la femme et celui du salon funéraire. Mieux valait toujours qu'au moins une personne sache où l'on se trouvait. Elle avait appris cette leçon des années auparavant.

Peu après avoir appelé Mazzy, elle franchit le col du Grapevine, au sommet de la crête des montagnes Tehachapi, qui séparait le bassin de Los Angeles de la vallée au nord.

Dans la descente abrupte, elle perdit complètement le signal.

Une fois revenue en terrain plat, elle essaya de rappeler Lockwood. Messagerie vocale. Elle fut tentée d'appeler les flics pour qu'ils aillent vérifier que tout allait bien, mais Kathy avait dit que ceux qui la traquaient avaient des indices partout.

Stella la croyait.

À présent, Stella se demandait si la femme viendrait au rendez-vous. Tout reposait sur cette conversation. Pourvu que Lockwood ne soit pas trop effrayée pour venir.

27

STELLA VENAIT DE SORTIR de l'autoroute 405 quand son téléphone sonna.

Griffin. La dernière personne dont elle s'attendait à avoir des nouvelles.

— Salut, dit-elle en essayant de paraître décontractée, le cœur battant à tout rompre.

— Stella, tu es à L.A. ?

— Peut-être.

Il soupira, visiblement frustré ou agacé.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Je te dis ça pour ton bien, commença-t-il. Kathy Lockwood ? C'est dangereux de la rencontrer. Le FBI a intercepté des informations, et son compte est bon. Carmen est en route aussi.

Un frisson glacé lui parcourut l'échine.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment as-tu obtenu le nom de Lockwood ?

C'était une remarque stupide. Il l'avait dit d'entrée de jeu, mais Stella n'arrivait pas à y croire. Elle était persuadée qu'il ne pouvait pas l'avoir. Mais elle essayait de se ressaisir. Le fait était que le FBI avait le nom de la femme et se dirigeait vers Los Angeles, ou y était déjà.

— Oui, Stella. Ce n'est pas parce que tu ne l'as pas donné que le FBI ne pouvait pas le trouver tout seul. À quoi tu joues ?

— À moins que ton amie du FBI ne veuille jouer avec moi, je joue en solo. Mais ce que je ne fais pas, c'est lui fournir des informations — ou à qui que ce soit d'autre — pour ensuite rester les bras croisés en attendant qu'elle décide ce qu'elle veut bien me dire ou me cacher.

Griffin resta silencieux quelques secondes.

— De toute façon, je suis sûr qu'elle ne peut pas tout partager. Je ne pense pas que ce soit elle qui décide ce qu'elle peut dire aux médias.

— Je suis la seule à qui ta suspecte d'homicide accepte de parler. Ça me place au-dessus du reste des *médias*, il me semble.

Stella souffla avant de changer de sujet.

— Tu as dit que Lockwood était en danger ?

— Oui. On essaie de la joindre pour la prévenir, et de contacter la police de Los Angeles pour envoyer des patrouilles chez elle. Sois prudente. S'il y a un contrat sur elle, ce qui semble être le cas, je ne veux pas que tu te retrouves prise entre deux feux.

— Alors tu tiens encore à moi ? dit Stella d'un ton sarcastique.

— Arrête. Je n'ai pas le temps pour ça.

Stella raccrocha sans répondre.

Et moi non plus, se dit-elle.

Tant mieux. Le FBI et les flics pouvaient aller chez Lockwood, mais la femme avait donné rendez-vous à Stella ailleurs. Dans quarante-cinq minutes. Avec la circulation de L.A., Lockwood avait déjà dû quitter son domicile pour se rendre à la bibliothèque, facilement à une heure de route vu les embouteillages.

Quarante-cinq minutes plus tard, Stella arriva sur le parking de la bibliothèque de Hawthorne. Elle se gara à l'arrière, loin des autres véhicules, mais seulement après avoir lentement longé toutes les voitures pour s'assurer qu'elles étaient vides. Il était 14 h 30. Son rendez-vous avec Lockwood était dans trente minutes. Ça lui laissait quelques minutes pour surveiller les lieux.

Enfonçant une casquette de baseball noire sur son front, elle se pencha vers le siège arrière pour attacher un ceinturon d'arme, puis ouvrit la boîte à gants et sortit son Glock 43 de son coffre sécurisé. Elle enfila ensuite un blazer noir ample qui dissimulait son ceinturon et sortit de la voiture. Elle attrapa son sac fourre-tout de reporter en guise d'accessoire et se dirigea vers l'entrée. La bibliothécaire à l'accueil la salua d'un sourire et d'un hochement de tête, et Stella lui rendit son sourire. Puis elle fit le tour des lieux, arpentant les allées et observant chaque usager du coin de l'œil en se dirigeant vers la section documentaires. Personne ne lui parut suspect. Mais on ne savait jamais. Les meilleurs assassins se fondaient dans la masse. Les plus discrets étaient ceux qu'on ne remarquait pas. Mais Stella avait

développé un sixième sens après toutes ces années passées dans l'équipe d'assassins clandestins. Du moins, elle l'espérait.

La section documentaires était vaste. Elle se trouvait à l'arrière de la bibliothèque, et une série de grandes tables en bois étaient disposées devant de larges baies vitrées donnant sur un jardin clôturé et relativement isolé. Une porte vitrée permettait d'accéder à l'extérieur.

Une fois dehors, Stella jeta un coup d'œil vers l'intérieur de la bibliothèque pour voir si quelqu'un la regardait. Constatant que personne ne faisait attention à elle, elle laissa la porte se refermer derrière elle. Le jardin était parsemé de panneaux pédagogiques sur la végétation. Un étroit chemin de gravier serpentait entre les plantes, bordé de quelques bancs de chaque côté.

Stella parcourut le chemin jusqu'à la clôture du fond, balayant les alentours du regard. Arrivée à la clôture, elle fit demi-tour.

Il était peu probable que quelqu'un puisse escalader la haute clôture à l'arrière — à moins d'être un tueur chevronné.

De retour à l'intérieur, elle refit un tour de la bibliothèque puis s'installa à l'avant. Elle trouva une petite table d'où elle pouvait surveiller le parking tout en restant invisible depuis l'entrée.

Elle fouilla dans son sac, en sortit ses mini-jumelles et scruta le parking. De là où elle était, elle ne voyait personne tapi dans une voiture.

Elle mit ses AirPods et rappela Lockwood. Messagerie directe. Il lui restait quinze minutes pour voir si la femme se montrerait, si elle s'était déjà cachée. Ou pire.

Elle fit semblant de lire un livre pris sur une étagère voisine jusqu'à ce que 15 heures passent. Seules deux personnes étaient arrivées sur le parking. Un homme âgé qui marchait avec une canne et portait une pile de livres sous le bras. Une jeune mère tenant son petit garçon par la main.

Stella vérifia à nouveau son téléphone. Rien.

Le téléphone en mode silencieux et ses AirPods en place, elle composa le numéro de Lockwood. Comme avant, elle tomba directement sur la messagerie.

Stella attendit jusqu'à 15 h 20, au cas où, puis se leva.

Elle ignorerait l'avertissement de Griffin et irait chez Lockwood.

* * *

Lockwood habitait un quartier vallonné juste au nord-est de Hawthorne. Un vieux quartier ouvrier situé sous les couloirs aériens de l'aéroport international de Los Angeles, si bien que des avions volant à basse altitude couvrirent son dernier appel à Lockwood.

Stella se gara de l'autre côté de la rue, deux maisons plus loin que chez Lockwood.

Aucune voiture de patrouille en vue. C'était ça, la protection de la police de Los Angeles.

La petite maison bleu clair avait un minuscule patio en béton sur lequel trônait une chaise de jardin. Un petit bol en poterie était posé sur une table branlante à côté. Elle fumait. Les rideaux de la grande fenêtre de façade étaient ouverts. Stella sortit ses jumelles, mais à cause des reflets du soleil, elle ne pouvait rien voir à l'intérieur. Une allée fissurée menait à un garage simple.

La rue était calme. Seules quelques voitures étaient garées devant les maisons. Aucun enfant ne jouait dans les jardins.

Si la plupart des cours étaient bien rangées, les pelouses n'étaient plus que terre nue, plaques jaunies ou mauvaises herbes, et il n'y avait aucun parterre de fleurs. C'était comme si le quartier tout entier exhalait une atmosphère de lassitude.

Après être restée assise quelques minutes dans sa voiture sans voir personne jeter un œil par les fenêtres ni sortir pour voir ce qui se passait, Stella démarra et gagna le pâté de maisons suivant. En passant devant chez Kathy, elle ralentit et porta ses jumelles à ses yeux pour tenter de distinguer l'intérieur par la grande fenêtre. Les reflets persistaient.

Dans le pâté de maisons suivant, elle roula lentement jusqu'à apercevoir l'arrière de la maison de Lockwood. Celle-ci était dissimulée derrière une haute clôture, mais Stella pouvait voir le haut des fenêtres et le toit.

Tout semblait calme.

Stella se gara dans une rue perpendiculaire, à l'extrémité la plus proche de chez Kathy, et sortit de voiture. Le poids de son ceinturon lui procurait un sentiment de sécurité tandis qu'elle remontait le trottoir vers la maison. Du coin de l'œil, elle surveillait les maisons alentour.

Elle s'approcha de la porte d'entrée de la maison bleu clair avec appréhension. C'était peu probable, mais elle pouvait tomber dans une embuscade. Une grande pancarte de bienvenue en bois était appuyée contre le mur, près de la porte.

Stella frappa à la porte. Elle attendit quelques secondes, l'oreille tendue. Pas de réponse.

Elle quitta le patio et traversa la pelouse jaunie, puis se pencha par-dessus une haie pour regarder par la fenêtre de façade.

Son cœur fit un bond. Derrière un petit salon meublé d'un canapé et d'une télévision, elle distinguait à peine un coin cuisine. Elle ne voyait pas grand-chose, sinon une chaise renversée près de la table.

Elle retourna à la porte d'entrée et examina la serrure. Celle-ci semblait intacte. Elle utilisa l'ourlet de sa chemise pour tourner la poignée, au cas où. Verrouillée.

Elle longea le côté de la maison et aperçut un portail dans la haute clôture. Elle tenta de l'ouvrir, mais il était verrouillé de l'intérieur. En s'aidant d'un climatiseur fixé au mur, elle grimpa, enjamba la clôture et se laissa tomber de l'autre côté avec un bruit sourd. Un chemin en béton s'étendait devant elle, menant à une autre entrée. Elle essaya la poignée. Verrouillée aussi. Elle se pencha vers une fenêtre près de la porte latérale, qui lui offrait une vue dégagée sur la cuisine. C'est alors qu'elle la vit.

Lockwood pendait au bout d'une corde, les pieds se balançant au-dessus de la chaise renversée.

Ses pieds oscillaient encore. Cela venait de se produire.

Stella ôta sa veste et enveloppa son poing dans le tissu avant de frapper la vitre. Le choc lui fit mal, et le verre vola en éclats. Elle dégagea les débris, passa le bras par l'ouverture et déverrouilla la porte latérale.

Elle se précipita à l'intérieur et monta sur une chaise pour atteindre la corde autour du cou de la femme et la défaire. Quand le corps bascula contre elle, il était encore chaud. Stella ordonna à son téléphone d'appeler les secours tout en essayant de glisser ses doigts entre la corde et le cou pour la desserrer.

Mais elle était trop serrée. Les yeux de la femme, exorbités, se trouvaient à quelques centimètres du visage de Stella. Comprenant que ses efforts étaient vains, Stella saisit la femme par la taille et la souleva pour tenter de relâcher la pression sur son cou, mais c'était trop tard. C'est alors que Stella, jurant et en sueur, vit l'angle anormal de la tête de Kathy et comprit que la corde lui avait brisé le cou. Il n'y avait plus rien à faire.

Épuisée par ses efforts, Stella relâcha le corps, qui se mit à osciller follement dans l'autre sens avant de revenir vers elle. Elle venait de s'écarter quand elle entendit un bruit derrière elle.

— Les mains en l'air !

Une voix familière.

Stella leva les mains, se retourna à moitié et grimaça en voyant ses soupçons confirmés.

L'agente spéciale Carmen Casse-Pieds se tenait là, son arme braquée sur elle.

28

— QU'EST-CE QUE VOUS FAITES ? L'agente du FBI cracha les mots.

— J'essaie de la descendre.

Stella sentit une goutte de sueur glisser le long de sa joue. Elle l'essuya de l'intérieur du bras qu'elle tenait en l'air.

— Votre premier appel aurait dû être au 911.

— C'est ce que j'ai fait.

Même si son téléphone débile avait apparemment ignoré sa commande vocale.

— Et ensuite, vous auriez dû attendre.

— Non, dit Stella. S'il y avait une chance qu'elle respire encore, je voulais la descendre et lui faire un massage cardiaque plus vite qu'une ambulance n'aurait pu arriver.

L'agente du FBI ricana.

— Si vous aviez pris une seconde pour regarder, vous auriez vu que son cou était brisé.

Stella fixa la femme. Ce n'était ni le moment ni l'endroit pour se lancer dans une dispute puérile sur la façon dont Stella aurait dû réagir en trouvant une femme pendue au plafond. En fait, il semblait irrespectueux d'avoir cette conversation alors que le corps se balançait encore en l'air derrière elle.

Pendant ce temps, Stella gardait toujours les mains bien haut. Elle ne faisait pas confiance à l'agente : celle-ci risquait de presser la détente par accident et de lui tirer dessus.

— On l'arrête ? demanda un jeune homme en coupe-vent bleu marine frappé du sigle du FBI, le regard passant de Stella à Carmen.

— Non, dit Carmen en remettant son arme dans son étui.

Stella laissa retomber ses bras.

— Restez dans le coin, dit Carmen. Je vais avoir besoin de votre déposition.

Stella ne répondit pas. Elle ferait une déposition. Elle n'avait rien contre le fait que les forces de l'ordre résolvent des crimes. De plus, elle voulait que le FBI sache que, même si tout laissait penser à un suicide, il y avait un tueur en liberté.

— Vous pouvez attendre dehors pendant que mon équipe examine les lieux.

Stella hésita. Carmen, qui avait fait le tour du corps et l'examinait sous différents angles, regarda Stella.

— Nous allons aussi avoir besoin de vos empreintes. Pour vous éliminer.

Hochant la tête, Stella poussa un soupir de soulagement.

— Je suis contente que vous ne preniez pas ce que vous voyez pour argent comptant.

Carmen fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Je suis contente que vous ne partiez pas du principe que c'est un suicide, dit-elle, puis elle marqua une pause. Parce que ce n'en est pas un.

Carmen la fixa. Leurs regards se croisèrent un instant, puis l'agente du FBI se retourna pour aboyer un ordre à quelqu'un.

Stella ressortit.

Le moment venu, elle partagerait ce qu'elle savait.

Pour l'instant, ce qu'elle savait, c'est que cette femme avait craint pour sa vie. Elle détenait des informations qui allaient bouleverser la vie de personnes puissantes. Elle avait essayé de les transmettre à Stella. Mais c'était trop tard.

Ce qu'elle s'apprêtait à révéler à Stella était si dangereux qu'elle avait risqué sa vie pour le faire.

Stella s'en voulait. Peut-être aurait-elle dû s'y prendre autrement. Peut-être aurait-elle dû partager ses informations avec le FBI tout de suite.

Elle ne l'avait pas fait. Et maintenant, une femme était morte.

À cet instant, Stella se demandait si, une fois de plus, elle avait du sang sur les mains.

Après avoir fait les cent pas devant la maison pendant ce qui lui sembla une éternité, Stella était prête à partir sans parler à Carmen. Elle avait regardé un fourgon du coroner arriver et des enquêteurs médico-légaux entrer dans la maison.

Elle était soulagée de constater que les enquêteurs faisaient preuve de diligence et menaient une enquête en bonne et due forme sur ce décès.

Stella était appuyée contre une voiture de patrouille quand un homme en blazer sortit de la maison et regarda autour de lui. En la voyant, il se dirigea vers elle.

Un inspecteur.

Il portait un costume bleu fatigué, une chemise bleu clair et des mocassins noirs usés. Ses cheveux fins et clairsemés étaient peignés en arrière et semblaient soit gras, soit mouillés. Il avait une petite moustache brune et des lèvres fines.

Elle se redressa à son approche.

— C'est vous qui avez trouvé la victime ?

— Oui, c'est moi.

— Pourriez-vous m'expliquer les circonstances de votre présence à son domicile aujourd'hui ?

Stella marqua une pause. Elle était journaliste. Elle pouvait refuser de parler. Mais elle n'avait aucune raison de ne pas donner à cet inspecteur au moins quelques détails. Carmen aurait toute l'histoire.

— Je travaille sur un article, et nous devons nous retrouver à la bibliothèque de Hawthorne, dit Stella. Comme elle ne s'est pas présentée, je suis venue ici. En regardant par la fenêtre de derrière, j'ai vu... je l'ai vue.

— Vous vous êtes introduite dans l'arrière-cour ?

Stella redressa légèrement les épaules.

— Oui.

— Vous vous introduisez régulièrement dans l'arrière-cour de quelqu'un quand il ne se présente pas à un rendez-vous ?

— Question légitime, dit Stella pour le désarmer. Pas d'habitude. Mais dans ce cas précis, j'étais inquiète.

— À propos de ?

— Que quelqu'un lui fasse du mal.

L'inspecteur fit jouer sa mâchoire pendant quelques secondes, puis demanda :

— Pourquoi ?

— La nature de l'article sur lequel je travaille.

— Et de quel article s'agit-il ?

— J'ai bien peur de ne pas être à l'aise pour partager ces détails avec vous, dit Stella d'un ton léger. Après tout, nous venons à peine de nous rencontrer.

— Je pourrais vous emmener au poste pour un interrogatoire.

— Vous pourriez.

Ils restèrent à se fixer, dans une impasse.

— J'ai le sentiment que ça ne vous obligerait pas à parler, dit-il.

— Vous avez raison, dit Stella en lui adressant un sourire charmeur. Si ça peut vous rassurer, j'ai d'autres informations à communiquer à l'agent Rodriguez.

— Et pourquoi donc ?

— Disons que c'est une question de solidarité entre gens du même coin.

— J'aimerais que vous restiez à Los Angeles jusqu'à ce que le médecin légiste ait déterminé la cause du décès.

— C'est hors de question.

— Ça pourrait bien arriver si je vous arrête.

— Vous avez intérêt à avoir un motif d'arrestation en béton. Ce serait dommage que mon journal publie un article sur ma détention arbitraire. Ça risquerait de vous mettre dans l'embarras. Surtout si nos amis du *LA Times* s'emparaient de l'affaire.

Il serra les dents puis, sans répondre, tourna les talons et regagna la maison.

Son bluff avait fonctionné. Stella secoua la tête. Lockwood lui avait dit de ne faire confiance à personne. Et c'est ce qu'elle faisait.

Enfin, si : elle faisait confiance à deux policiers, Mazzoli et Griffin. Mais sa confiance en Griffin commençait à s'effriter.

Finalement, Carmen sortit. Stella éprouva une petite satisfaction en remarquant que l'autre femme n'avait pas l'air aussi parfaite et posée que d'habitude. Quelques mèches rebelles s'étaient échappées de son chignon impeccable et peut-être qu'une légère auréole d'humidité marquait les aisselles de son chemisier blanc immaculé. Miss Perfection transpirait-elle vraiment ? Stella faillit pouffer à cette idée. Dissimulant son sourire narquois, elle afficha un visage neutre tandis que Carmen s'approchait.

— J'aimerais recueillir votre déposition maintenant.

Stella hocha la tête. Elle ne ferait pas obstacle à l'enquête sur le décès. Elle était prête à dire à cette femme tout ce qu'elle savait — jusqu'à un certain point.

Elle commença par expliquer que le tatoueur lui avait désigné cette femme comme sa source pour les organes volés, et que lorsqu'elle avait appelé Kathy, celle-ci avait semblé effrayée.

— Elle a dit que ça impliquait des gens très importants et puissants, qui la tueraient s'ils apprenaient qu'elle en parlait.

— En parlait ? Qu'est-ce que ça ? demanda Carmen en penchant la tête d'un air interrogateur.

Stella soupira.

— Elle ne l'a pas précisé. Elle voulait m'en parler de vive voix. J'ai supposé qu'elle faisait allusion au réseau de trafic d'organes.

Carmen hocha la tête.

— Quoi d'autre ?

Bon sang, pensa Stella, cette agente était douée. Elle savait que Stella n'avait pas encore lâché sa bombe.

— La personne dont elle avait peur... elle a dit qu'elle pensait qu'ils pourraient s'en prendre à quelqu'un de célèbre.

— Ça ne réduit pas vraiment le champ des possibles, dit Carmen.

— Elle m'a aussi dit de ne faire confiance à personne, que ce soit la police ou qui que ce soit d'autre.

Carmen ne broncha pas.

— Autre chose ?

Stella secoua la tête.

— J'aurais aimé. Ce n'est pas une preuve, mais j'ai senti dans sa voix qu'elle avait vraiment peur pour sa vie. Elle hésitait à me faire confiance, mais pour une raison ou une autre, elle a décidé de le faire. Je ne pense donc pas qu'elle aurait inventé tout ça pour attirer l'attention. Et d'après le peu d'échanges que j'ai eus avec elle, je ne crois pas qu'elle était mentalement instable, si ça peut vous aider.

Carmen hocha la tête.

— Merci. Votre avis sur son état mental a de la valeur, je vous en suis reconnaissante.

Ce changement soudain dans leur échange était bienvenu. Stella n'avait aucune raison de se mettre l'agente du FBI à dos. Même si elle couchait avec Griffin.

Rien de tout cela n'avait d'importance quand il s'agissait de meurtre. Et Stella était convaincue que Lockwood avait été assassinée. Juste avant de pouvoir lui révéler des détails accablants. Accablants pour quelqu'un. Et peut-être à temps pour que Stella sauve une vie.

— Si vous n'avez pas d'autres questions, je vais y aller.

Stella avait hâte de retourner à San Francisco pour interroger à nouveau le tatoueur.

Carmen passa la main sur son front en fronçant les sourcils.

— Oui, nous allons probablement rester encore un moment pour les relevés sur la scène de crime.

— Avant que je parte, dit Stella d'une voix hésitante. Officieusement... Y a-t-il des indices suggérant autre chose qu'un suicide ?

Elle déglutit. Elle voulait savoir à quel point le tueur était doué.

— Non. En fait, tout indique plutôt que c'en était un.

Merde. Mauvais signe.

— Mais vous n'avez pas exclu un acte criminel ?

— Pas encore.

Stella hocha la tête et s'apprêta à partir.

Alors qu'elle s'éloignait, Carmen l'interpella :

— Collins ?

Stella s'arrêta, notant que l'agente l'avait appelée par son faux nom, pas par son vrai.

— Merci pour votre franchise.

D'un léger hochement de tête, Stella se retourna et s'éloigna.

Domage qu'elle couche avec Griffin. Sinon, elles auraient pu devenir amies. Stella avait besoin d'une amie comme elle. Une femme intelligente, compétente, qui ne jouait pas à des jeux stupides.

Avant de quitter Los Angeles, Stella fit un détour par le funérarium où travaillait Lockwood. L'endroit était plongé dans l'obscurité et fermé à clé. Elle essaya les portes de devant et de derrière. À l'arrière se trouvait une grande porte de garage, menant très probablement à un sas où les fourgons mortuaires pouvaient entrer et décharger les corps en toute discrétion.

Stella songea brièvement à entrer par effraction, puis se ravisa. Si l'on déterminait que Lockwood avait été assassinée, elle n'avait pas besoin de donner aux enquêteurs une raison supplémentaire de la soupçonner. En l'état, le détective de Los Angeles ne semblait pas gober son histoire. Heureusement, Carmen, elle, y croyait. L'agente du FBI n'appréciait peut-

être pas Stella, mais pour une raison ou une autre, elle avait décidé de se montrer coopérative. Stella se demanda si Griffin lui avait parlé. L'espace d'une seconde, elle se demanda même s'il avait rassuré Carmen en lui disant que Stella ne représentait pas une menace pour leur relation naissante.

En retraversant le Grapevine, Stella rumina cette idée. Ça faisait mal. Mais c'était parce qu'elle refusait de voir la réalité en face. Si Griffin avait dit ça à l'agente, il avait eu raison. Stella n'était pas une menace. Et Griffin était tout simplement passé à autre chose. Comme Mazzy l'avait dit, Stella avait eu sa chance. Et elle l'avait laissée filer.

29

STELLA DORMIT jusqu'au début d'après-midi. Elle s'était effondrée dans son lit à deux heures du matin, épuisée par son long trajet depuis Los Angeles. Elle devait reprendre le travail dans trois heures. S'étirant dans le rayon de soleil doré qui filtrait à travers ses rideaux entrouverts, elle s'assit et attrapa son téléphone. Aucun message.

Sur le chemin du retour, elle avait laissé des messages à Mazzoli et Griffin pour leur raconter ce qui s'était passé, même si elle savait que Griffin était déjà au courant. Carmen devait le tenir informé, elle en était certaine. Si elle avait appelé pendant le trajet, c'était aussi parce qu'elle espérait qu'il décrocherait, puisque Carmen n'était pas avec lui. Raté. Son appel était tombé directement sur la messagerie. Elle l'avait donc mis au courant dans son message et lui avait demandé de la rappeler, mais il n'en avait rien fait. Tant pis.

Après s'être préparée en vitesse, Stella se rendit chez ses parents.

Elle lança en entrant :

— Maman ?

Tino, le chien qu'elle avait recueilli après la mort de son propriétaire sans-abri, bondit dans le vestibule. Il frétillait et la couvrait de bave, tandis que Stella s'agenouillait pour enfouir son visage dans sa fourrure. C'était un chien adorable. Même si sa mère l'avait pratiquement émasculé en le baptisant *Poplettino*. Petite Boulette n'était pas vraiment un nom de dur.

Elle aperçut les boucles sombres de sa mère dans le jardin. En passant par la cuisine, Stella se versa une tasse de café après l'avoir humé pour s'assurer qu'il était frais. C'était presque toujours le cas. Sa mère, en bonne Italienne, buvait du café toute la journée et refusait d'acheter du café cultivé

en Amérique. Stella prit un biscotti dans un bocal en céramique sur le comptoir, le trempa dans le café chaud, en croqua un morceau et se dirigea vers le jardin.

Sa mère se redressa et s'essuya les mains sur son tablier de jardinage, étalant de la terre humide sur le tissu à fleurs jaunes.

Un sourire illumina son visage.

— Stella !

— Salut Maman, dit Stella en se penchant pour l'embrasser sur les joues.

— J'aimerais pouvoir te serrer dans mes bras. Mes mains sont couvertes de terre à force d'arracher les mauvaises herbes. Elles poussent n'importe comment.

Stella rit. Sa mère prenait grand soin de son petit jardin de fleurs et de légumes. Il était peu probable qu'une mauvaise herbe survive plus d'un jour ou deux.

— Comment va Papa ? demanda Stella.

Elle s'inquiétait pour son père. Il avait subi un triple pontage l'année précédente, et elle craignait toujours qu'il ait d'autres problèmes, car manger sainement et faire de l'exercice figuraient tout en bas de sa liste de priorités. La pétanque était à peu près la seule activité physique qu'il pratiquait, et cela se résumait à lancer des boules d'un kilo et à traverser le terrain étroit quelques fois.

Sa mère haussa les épaules.

— Toujours pareil.

— Têtu ?

— Oh, *mama mia* !

Elles éclatèrent de rire.

— Tu veux que je t'apporte une tasse de café, Maman ?

— Non, merci. Je viens d'en prendre une, mais on peut bavarder quelques minutes. Je dois aller chez Jamie plus tard pour garder le bébé.

— Embrasse-la pour moi.

Sa nièce avait récemment emménagé dans un studio à Berkeley et s'épanouissait maintenant que le père de son bébé, ce bon à rien, était mort. Stella avait d'abord été accusée de son meurtre, mais son oncle, qui était derrière cette mort, avait tiré quelques ficelles pour la faire acquitter.

Les deux femmes s'assirent sur le banc du jardin. La mère de Stella renversa la tête en arrière et ferma les yeux.

— Le soleil fait tellement de bien.

Stella observa sa mère et sentit sa gorge se nouer, envahie par une émotion douce-amère. Elle détestait voir sa mère vieillir. C'était dur de remarquer les nouvelles rides sur son visage et les veines sur ses mains. Elle aurait voulu que sa mère vive éternellement.

Sa mère ouvrit brusquement les yeux.

— Quel genre d'horreurs as-tu couvertes au journal ? Je suis désolée, mais j'évite de les lire ces derniers temps. Il y a tellement de tristesse.

— Maman, ce n'est pas grave. Ça ne me dérange pas que tu ne lises pas mes articles.

Stella savait qu'il valait mieux ne pas donner de détails sur les affaires qu'elle couvrait. *C'était trop bouleversant*. Elle ne le prenait pas mal.

Sa mère se tourna vers elle et la regarda avec une lueur de fierté que seule une mère peut avoir pour sa fille.

— Tu es une fille si gentille.

— Merci, Maman, répondit Stella.

Mais intérieurement, elle se disait que si sa mère savait ce qu'elle était vraiment — qu'elle avait tué des gens, y compris l'homme du Tenderloin — elle ne penserait peut-être pas ça.

Sa mère savait que Stella avait tué Nick. Enfin, le monde entier le savait. L'affaire avait fait la une des journaux internationaux. Et sa mère lui avait caressé le dos et les cheveux quand Stella s'était réfugiée dans son lit d'enfance, avec Tino blotti contre elle, pendant des jours entiers.

Mais c'était différent.

Sa mère n'avait jamais su qu'elle avait fait partie d'une équipe d'assassins clandestins quand elle était correspondante à l'étranger.

Stella serra sa mère longuement et fort avant de partir.

— Tu seras là pour le repas du dimanche ? demanda sa mère en s'écartant.

Stella ne pouvait pas mentir.

— Si Oncle Dominic est là, probablement pas.

La voix de sa mère se fit sèche.

— C'est mon frère, Stella. C'est la famille. Tu sais ce que je pense de la famille. La famille est toujours la bienvenue ici.

Inutile de discuter. La loyauté envers la famille était inscrite dans l'ADN de sa mère, aussi indissociable que la recette des biscotti.

* * *

Stella entra dans la salle de rédaction à la recherche de Garcia. Elle devait le mettre au courant de ce qui s'était passé à Los Angeles et lui exposer ses théories. Mais il était dans la grande salle de conférence, en discussion avec des hommes que Stella ne reconnaissait pas.

Elle se connecta à son ordinateur avec l'intention de se rendre sur le site de la prison pour demander un entretien avec Sebastian Strange quand elle remarqua un nouvel e-mail dans sa boîte de réception.

Un communiqué de presse du bureau du FBI de San Francisco.

Elle cliqua dessus et vit qu'il émanait de Carmen Rodriguez. Le titre était : « Une employée de pompes funèbres avoue avoir vendu des organes avant sa mort. »

Mon Dieu. Avoué ?

Stella parcourut rapidement le reste du communiqué. Il indiquait que Lockwood avait laissé une lettre avant de mourir, et que le bureau du médecin légiste du comté de Los Angeles avait conclu à un suicide.

C'était étrange à bien des égards. Pour commencer, la plupart des services de police n'annonçaient pas les suicides, sauf s'ils se produisaient dans un lieu public.

Et elle avait laissé un mot ? Stella n'en avait vu aucun nulle part. On avait dû le déposer après coup.

Sans parler du fait que c'était le verdict le plus rapide d'un bureau de médecin légiste que Stella ait jamais vu. Ils avaient dû bâcler l'autopsie et la terminer dans la nuit.

Pour le prétendu suicide d'une femme entre deux âges.

Tout ça sentait le poisson pourri à plein nez.

La confession, selon le communiqué de presse du FBI, concernait l'implication de la femme dans la vente d'organes prélevés sur des personnes envoyées dans son salon funéraire pour y être incinérées. Son stratagème consistait à convaincre les familles qu'elle incinérerait une partie des restes à prix réduit si elle pouvait donner le reste du corps à la science.

En réalité, elle avait vendu le reste du corps, affirmait sa confession.

C'était le même stratagème que Stella avait découvert lors de ses premières recherches sur le trafic d'organes. Ça paraissait trop bien ficelé. Elle n'y croyait pas. Non pas que la femme n'ait pas fait tout cela, mais qu'elle l'ait consigné par écrit et signé une lettre d'adieu.

Stella attrapa son téléphone et composa le numéro de Carmen indiqué sur le communiqué de presse.

— Agent spécial Carmen Rodriguez.

— Bonjour, c'est Stella Collins. Je viens de recevoir votre communiqué de presse et j'ai quelques questions.

— Je ne suis pas autorisée à commenter davantage.

— Allez, dit Stella. Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Vous êtes journaliste. Vous n'êtes pas agent du FBI.

— Sans blague, dit Stella. Avez-vous vraiment trouvé un mot ? Le bureau du médecin légiste a-t-il vraiment conclu à un suicide ?

— Oui et oui. Le communiqué de presse est factuel. Je n'invente rien par écrit.

Stella resta bouche bée. Était-ce une pique ?

— Moi non plus, dit-elle. C'est pourquoi j'hésite à publier ça dans le journal. C'est inventé. Vous et moi le savons très bien.

Carmen poussa un long soupir.

— Écoutez, mon travail consiste à laisser les experts, c'est-à-dire les enquêteurs de la criminelle, les photographes de scène de crime et les médecins légistes, tirer leurs conclusions, puis à les transmettre aux médias. C'est tout.

— Croyez-vous vraiment qu'il s'agissait d'un suicide ?

— Je n'ai aucune preuve du contraire.

Une façon intéressante de présenter les choses. Carmen n'avait pas semblé y croire quand elles étaient toutes les deux chez Lockwood.

— Je pense que vous devriez chercher des preuves. Sinon, vous êtes tout aussi coupable de dissimulation que quelqu'un qui publie des mensonges dans le journal.

Stella raccrocha.

30

SA DEMANDE D'ENTRETIEN en prison fut approuvée.

Mais pas avant le lendemain matin.

Alors que Stella se déconnectait de son ordinateur et rassemblait ses affaires, elle n'avait qu'une seule pensée : un verre, ou deux, ou trois, au bar de son quartier. Elle pouvait déjà entendre le soupir déçu de Mazzoli.

Une fois qu'elle aurait ouvert les vannes au bar, pour ainsi dire, Stella continuerait à boire jusqu'à tomber du tabouret et que le barman refuse de la servir. Elle avait déjà vu ce film. L'histoire se répétait. Quand elle était revenue de l'étranger et avait cru à tort que Nick avait été tué en sauvant des enfants, elle avait sombré dans un brouillard alcoolique permanent.

Sur le chemin du retour, elle passa devant l'hôtel Ritz Carlton. Ce fut comme un coup de poing dans le ventre quand elle pensa à la dernière fois qu'elle avait vu Harry. Ils s'étaient retrouvés au restaurant, et il lui avait demandé de monter dans sa chambre. Elle avait dit non. Elle n'éprouvait pas ce genre de sentiments pour lui, malgré ce qui s'était passé entre eux.

Ce soir-là, il était venu la chercher à l'hôpital Walter F. Reed. Elle lui avait confié quelque chose qu'elle n'avait jamais dit à personne d'autre. Ce que les médecins lui avaient annoncé.

C'était parce qu'elle avait aimé cet homme, plus comme un père qu'autre chose. Coucher avec lui ce soir-là avait été une erreur et avait irrémédiablement terni leur amitié. Et puis Nick l'avait tué l'année dernière. Tout ça parce que Stella avait couché avec lui au départ.

Après s'être garée près de chez elle, elle sortit et hissa son sac fourre-tout sur son épaule. La moitié de son corps était tournée vers son immeuble. L'autre moitié vers le bar.

Ce fut un moment critique alors qu'elle luttait contre la tentation de céder au doux oubli que l'alcool offrait toujours – quoique temporairement.

Savoir à quel point Mazzoli serait déçu ne suffisait pas à la retenir.

Mais sauver la vie de quelqu'un était plus important que de s'apitoyer sur son sort et de noyer ses émotions pathétiques dans l'alcool.

Avec un soupir, elle se dirigea vers chez elle.

Le lendemain matin, elle se réveillerait tôt et irait directement à la prison, pour être là à l'ouverture.

Mais assise dans son appartement vide, elle ne pouvait penser qu'à tous les morts. Tant de morts dans sa tête. Les trois hommes qu'elle avait tués à l'étranger. Les enfants en Syrie. Toute l'équipe Headway : Nick, bien sûr. Jordan, Bellamy, Matthew – qui étaient tous morts à cause de Nick et de ce magnat du pétrole, Carter Barclay, ce monstre. Et puis Harry. Ce cher Harry, un homme bien, qui était mort parce qu'il avait aimé Stella et que Nick avait été jaloux. Et puis l'assassin qu'elle avait tué dans la ruelle du Tenderloin.

Tant de visages de morts.

Tant de sang sur ses mains.

Elle se versa un verre et le descendit. Puis un autre. Et encore un autre.

Et avant qu'elle ne s'en rende compte, elle frappait à la porte de Billy.

Cette fois, il était seul, et il ouvrit grand la porte.

* * *

Le tatoueur était visiblement bouleversé quand il entra dans la salle d'entretien le lendemain matin. Ses yeux allaient de gauche à droite, et il pétrissait sa combinaison orange de ses doigts crispés comme des griffes.

— C'est grave, dit-il. Vraiment grave.

— Vous voulez vous asseoir ? dit Stella, sentant l'énergie qui émanait de Sebastian. Frénétique. De la terreur pure. Elle sentit son visage s'empourprer. C'était une réaction étrange – comme si elle pouvait ressentir ses émotions. Cela éclipa la douleur lancinante de sa gueule de bois.

— Je ne peux pas. Je ne peux pas. Ils vont venir me chercher après. Je le sais.

Il savait. Il savait que Lockwood était morte.

— Je ne peux pas vous aider si vous ne me dites pas qui ils sont.

— Je l'ai appelée, vous savez.

— Quoi ?

— Je l'ai appelée pour lui dire que je vous envoyais vers elle. Je lui ai dit qu'elle pouvait vous faire confiance. Mais vous l'aviez déjà appelée.

Stella attendit. Comme il n'ajoutait rien, elle dit :

— Merci. J'apprécie que vous m'ayez ouvert la voie. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de gagner sa confiance.

Il se pencha sur la table, plaqua ses paumes sur la surface et approcha son visage à quelques centimètres du sien. Stella lutta contre l'instinct de reculer. Ses yeux allaient toujours de gauche à droite.

Pour une fois, le gardien ne dit rien. Sebastian aurait pu jouer les Hannibal Lecter et lui arracher la moitié du visage d'un coup de dents.

— Elle m'a tout dit, chuchota-t-il d'une voix forte. Elle savait qu'ils l'auraient avant qu'elle ne puisse vous parler.

Stella inspira. Elle s'efforça de garder une voix calme.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Je vais vous le dire parce qu'après, ils ne pourront pas me tuer si j'ai déjà tout dit, pas vrai ? Pas vrai ?

— C'est vrai, dit Stella, même si elle n'était pas certaine que sa logique tiendrait. Les gens tuaient pour un oui ou pour un non.

— Au début, elle convainquait les familles de donner des corps à la science, puis elle les vendait, dit-il, les yeux rivés sur les siens. Au début.

Stella attendit. Toute journaliste digne de ce nom savait que les gens cherchent à combler le silence. Mais ce n'était même pas nécessaire ici. Son urgence était palpable.

— Mais ensuite, des gens sur le Dark Web ont fait monter les enchères, dit-il. Ces types. Des hommes qui ont plus d'argent que Dieu. Ils s'appellent...

Il s'interrompit et commença à lui donner un code. Stella le déchiffra rapidement.

Les hommes s'appelaient Les Collectionneurs.

— Compris, lui dit-elle.

— Devinez ce qu'ils collectionnaient ?

Il attendit un moment que Stella comprenne.

— Je vous suis, dit Stella avec impatience. Continuez.

— Mais ce qui rendait ça compétitif et amusant pour eux, c'était de collectionner des pièces difficiles à trouver. Et ils étaient prêts à payer très

cher pour les obtenir. Très cher.

Mon Dieu.

— La mère de Kathy était mourante quand tout ça a commencé. Elle n'avait pas les moyens de payer l'établissement de soins palliatifs. Mais c'était sa solution à elle.

Il poursuivit. Lockwood se procurait des organes grâce à un réseau de personnes sur le marché noir pour honorer les commandes des Collectionneurs.

— D'après ce que je sais, ce sont quatre milliardaires qui contrôlent la majeure partie de l'argent du monde, dit Sebastian. Ils ont tout ce que l'argent peut acheter. Mais ça ne leur suffit pas. Alors ils se mettent à collectionner des organes humains, chacun cherchant à surpasser les autres. Plus c'est rare, mieux c'est. Et puis ça dégénère quand ils commencent à s'intéresser aux organes de célébrités. Une infirmière cinglée vend à l'un d'eux l'appendice d'une star de cinéma après une opération.

— Une star de cinéma ?

— Peu importe qui. Personne n'a remarqué la disparition de l'appendice. De toute façon, il allait finir à la poubelle, pas vrai ? Mais ça a fait monter les enchères. Ce groupe d'hommes s'est mis à discuter de l'organe le plus difficile à obtenir. Du trophée ultime.

— Donnez-moi un nom.

— Je ne tiens pas à me faire assassiner dans mon sommeil.

— Comment suis-je censée empêcher un meurtre si je ne sais pas qui est la cible ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Tout ce que je peux faire, c'est vous mettre en contact avec le Prince Creepy.

— Crachez le morceau.

Tandis qu'il égrainait des coordonnées, Stella les nota puis consulta la grille de décodage.

Le Prince Creepy s'appelait en réalité Mercury.

— Compris.

Puis Sebastian énonça de nouvelles coordonnées. Elles formaient Red Ink.

— C'est le nom d'un forum qu'il fréquente, dit-il. Dites-lui que M. Strange vous envoie. Il vous mettra en contact avec les autres.

Il tendit la main. Stella haussa un sourcil.

— Ça pourrait me coûter la vie.

— Quelle partie ?

— Le nom.

Il désigna son carnet du doigt.

— Donnez-moi ce bout de papier, s'il vous plaît. Celui avec le code aussi.

Elle arracha les pages et les fit glisser sur la table.

Il froissa les bouts de papier en boule et les fourra dans sa bouche au moment même où le gardien réagit.

— Pas de contact. Pas d'échange d'objets ou de marchandises, déclara le gardien. C'est terminé pour vous, mon gars.

Le gardien attrapa Sebastian par le col et l'arracha de son siège.

— Recrachez ça.

Mais Stella vit la pomme d'Adam de Sebastian tressauter quand il avala, puis il lui adressa un sourire.

— La visite est terminée, petit malin, dit le gardien en plaquant Sebastian contre le mur.

— Pourquoi ce nom est-il si important ? demanda-t-elle tandis que le gardien écrasait le visage de Sebastian contre le mur, lui tirait les bras dans le dos et lui refermait les menottes aux poignets.

— Les gens paient des milliers de dollars rien que pour avoir son nom. Ses clients sont plus riches que Dieu. Ils peuvent acheter et vendre des petits pays s'ils le veulent.

— Et des organes, apparemment, marmonna-t-elle.

Puis il disparut, et la porte claqua derrière lui.

Il avait bouffé ce foutu bout de papier.

Stella sortait de la prison quand elle vit une berline bleu foncé à quatre portes débarquer en trombe sur le parking. Une petite femme brune était au volant, l'air renfrogné.

Elle s'arrêta le long du trottoir peint en rouge devant la prison. Évidemment, elle n'avait pas à respecter les règles. Elle était agent fédéral.

Stella s'arrêta et regarda Carmen ouvrir sa portière d'un geste brusque et descendre en ajustant son blazer bleu. Elle se penchait pour attraper un sac à l'intérieur, un YSL, nota Stella, quand leurs regards se croisèrent.

Carmen claqua la portière et se dirigea vers Stella.

— Vous me cherchez ? demanda Stella.

L'agent grimaça.

— Il n'est pas en détention fédérale, dit Stella. Vous devez suivre les mêmes règles de visite que la police locale.

— Merci pour la leçon d'instruction civique, dit-elle d'un ton sarcastique.

— Pourquoi vous êtes-vous précipitée ici en apprenant qu'il me parlait ? C'était une intuition, mais Stella savait qu'elle avait visé juste.

— J'allais demander si je pouvais assister à l'interrogatoire. Il refuse de me parler. De nous parler.

— Vous ne pensez pas que vous auriez dû me le demander d'abord ? dit Stella. Sans compter que votre entrée dans cette pièce l'aurait fait se fermer comme une huître.

— Peut-être pas.

Elle s'adossa au capot de sa voiture et croisa les bras.

— Absolument, dit Stella. Il craint pour sa vie. Il a bouffé un foutu bout de papier parce qu'il est convaincu que si quelqu'un voit ce qui est écrit dessus, il est mort.

— Qu'est-ce qu'il y avait dessus ?

Ses yeux se plissèrent.

Stella laissa échapper un petit rire et se détourna.

— Vous savez que je finirai par le découvrir, lança Carmen dans son dos. D'une manière ou d'une autre.

Carmen marmonna ces derniers mots. Mais Stella les entendit quand même. Qu'est-ce que ça voulait dire ?

* * *

De retour chez elle, Stella déterra son ordinateur portable Headway et se connecta au Dark Web grâce au logiciel de cryptage intégré à l'appareil fourni par le gouvernement.

Stella se connecta sous le pseudonyme de Black Rose. Elle avait créé cette identité secrète sur le Dark Web à l'époque où elle faisait partie de l'équipe d'assassins.

Outre l'anonymat, ce pseudonyme présentait un autre avantage : quiconque cherchait des informations sur Black Rose tombait sur des sites qui la présentaient — preuves photographiques de ses victimes à l'appui — comme une tueuse à gages professionnelle, discrète et redoutable.

En d'autres termes, d'autres assassins feraient probablement confiance à son faux profil.

Car ce dont Stella avait besoin à ce moment précis, c'était de gagner suffisamment la confiance de Mercury pour qu'il révèle les personnages puissants qui avaient engagé des assassins pour assouvir leur petit jeu de collectionneurs pervers.

L'espace d'une fraction de seconde, elle se demanda si les anciens responsables du programme avaient accès à ce qu'elle faisait sur l'ordinateur portable. Elle ne le pensait pas. Si c'avait été le cas, l'ancien sénateur qui avait joué un rôle déterminant dans la mise en place de Headway aurait su quand le FBI allait venir l'arrêter. Il était désormais derrière les barreaux à vie.

Seules quelques personnes avaient su qui était vraiment Black Rose. La plupart étaient mortes à présent. Le seul survivant à sa connaissance, Le sénateur Alec Walker, n'aurait pas accès au Dark Web depuis sa cellule.

Mais elle restait sur ses gardes.

Son ancien coéquipier et amant Nick avait utilisé l'ordinateur pour lui envoyer des messages en se faisant passer pour un allié. Il l'avait manipulée pour qu'elle lui livre des informations sur l'un de leurs anciens coéquipiers. Grâce à ces informations, Nick avait retrouvé et tué Matthew.

Elle porterait cette culpabilité jusqu'à la fin de ses jours.

Il lui fallut environ deux heures de recherches et de questions dans divers forums pour ne serait-ce que trouver le forum Red Ink. Une fois qu'elle l'eut trouvé, elle vit un commentaire de Mercury et y répondit en indiquant que M. Strange lui avait suggéré de le contacter. Elle lui demanda de lui envoyer un message privé sur ce forum. Elle espérait que ça marcherait.

Elle chercha sur Google la signification du nom Red Ink.

Il y avait plusieurs définitions, mais elle supposa que Mercury devait être l'un des amis tatoueurs de Sebastian, car elle trouva une page expliquant que l'utilisation d'encre rouge pour les tatouages avait été interdite par le passé : certaines encres contenaient du mercure.

Sur un coup de tête, elle tapa « les Collectionneurs » sur le site Red Ink. Le site afficha d'abord : « aucun résultat correspondant à ce terme ou cette expression ».

Mais elle fit défiler la page.

Il y avait une petite icône dans le coin inférieur droit de l'écran. Une tête de mort avec des os croisés. Elle cliqua dessus et accéda à un forum crypté.

Elle se souvint alors qu'un programme de décryptage spécial avait été installé sur son ordinateur portable Headway précisément pour ce genre de forums. Elle le lança.

Les Collectionneurs.

Le forum était minimaliste : des lettres vertes sur fond noir.

En haut de la page, une annonce : « Nous recherchons des personnes souhaitant participer à notre projet spécial en cours. »

C'était dans une semaine seulement.

Sous l'annonce se trouvait le manifeste du groupe :

« Nous sommes l'élite, les rares élus dotés des moyens de transcender la mortalité. Par notre collection, nous préservons l'essence de l'humanité, un spécimen précieux à la fois. Aucun prix n'est trop élevé, aucune méthode trop extrême. Nous sommes les gardiens de la chair et de l'os, les architectes d'un nouvel ordre mondial. »

Un frisson glacé parcourut Stella.

Sous le manifeste, des fils de discussion portaient sur les méthodes d'acquisition, les techniques de conservation et les implications philosophiques de leur « passe-temps ».

Stella eut la nausée, mais elle ne pouvait s'empêcher de lire.

Ces hommes s'étaient persuadés que leurs actes servaient l'humanité en préservant des spécimens pour la science.

Ils s'étaient convaincus que le meurtre était justifié. En jetant un coup d'œil à sa montre, Stella se rendit compte qu'elle avait perdu la notion du temps et qu'elle devait aller travailler.

Elle ferma l'ordinateur portable, le glissa dans son grand fourre-tout et sortit.

31

TROIS SEMAINES plus tôt

Cinq des hommes les plus puissants du monde s'étaient réunis pour discuter d'intelligence artificielle. Ils avaient organisé un sommet afin d'explorer la possibilité d'unir leurs forces dans un projet d'une ampleur sans précédent.

Ce mois-là, ils s'étaient rassemblés dans le vaste ranch texan du magnat du pétrole. On surnommait la maison le Manoir en Rondins. C'était bel et bien un manoir, et il était bel et bien construit en rondins. La demeure s'articulait autour d'une cheminée en pierre assez grande pour accueillir une équipe de football entière.

Ils se tenaient dans un salon, réplique exacte de celui situé deux étages au-dessus. En fait, toute la maison dans laquelle ils se trouvaient reproduisait fidèlement celle du dessus. C'était un bunker capable de résister à une explosion nucléaire.

L'endroit possédait sa propre serre alimentée par des lampes de culture, un petit poulailler dans un espace extérieur reconstitué, son propre système de plomberie, un puits, un générateur et même un système de filtration d'air.

Ce jour-là, pendant une pause dans leur discussion, on servit des verres, et la conversation dériva vers l'un de leurs passe-temps favoris : collectionner des œuvres d'art volées, d'une valeur quasi inestimable.

Ils se faisaient appeler Les Collectionneurs.

Ces hommes avaient tous plus d'argent qu'ils ne pourraient en dépenser en une vie, et ils s'étaient lassés de collectionner voitures, yachts, maisons, femmes. Ils cherchaient constamment à corser leurs collections.

Pendant la pause, l'un des hommes mentionna sa dernière acquisition.

Constantine Zbyszko était un Russe rondouillard et de petite taille, convaincu que le lin blanc représentait le summum de l'élégance. Il possédait exactement cent chemises identiques en lin blanc avec les pantalons assortis. La seule variété dans sa garde-robe venait de sa collection de chaussures, qui se comptaient par milliers. Ce jour-là, occasion spéciale, il portait ses chaussures préférées : des talons carrés de cinq centimètres en or massif, partiellement fabriquées à partir d'un fragment de météorite d'Argentine, censée avoir atterri sur Terre en 1576.

— C'est grisant, dit Zbyszko. Savoir que le monde entier se demande où se trouve cette pièce célèbre. Et je suis le seul à le savoir.

— Moi, je montre mes pièces à mes amantes, dit un autre homme d'un ton nonchalant. À quoi bon si on est le seul à savoir ?

Le Dr Jack Wu, le troisième du groupe, originaire de Hong Kong, tirait fierté de toujours porter une cravate. On ne l'avait jamais vu en public sans. Même ses amantes jugées dignes de passer la nuit pouvaient témoigner qu'il portait bel et bien une cravate en soie, nouée lâchement, avec son pyjama de soie. Il approchait de la soixantaine, mais ses cheveux noirs lissés, son visage sans rides et ses costumes trois-pièces sur mesure lui donnaient l'allure d'une star de cinéma dans la quarantaine.

L'Allemand chauve, Kraig Hauser, était maigre comme un clou et avait l'air quelque peu maladif.

— Je suis d'accord avec Wu, dit-il. À quoi bon posséder une œuvre si on ne peut pas la montrer ? Je laisse mes associés les plus proches admirer ma collection quand ils visitent mon domaine. Nous en faisons toute une soirée. Cigares, bourbon et visite de ma galerie privée.

Seul l'Américain, Scott Dawson, n'était pas sur son trente et un. Il portait un short orange ample, un polo vert froissé et taché, et des baskets Nike Jordan éraflées.

— Moi, je préférerais m'acheter un autre yacht.

— Je garde les œuvres volées sur mon yacht, dit Zbyszko. Comme ça, elles sont toujours en eaux internationales.

— Très astucieux, mon ami, dit Kraig Hauser. J'aime ça.

— Mais maintenant, nous savons que vous l'avez, donc ce n'est plus si secret que ça, dit Wu. Vous avez quand même droit à votre moment de gloire.

— Mais vous ne savez pas quelle œuvre j'ai, rétorqua Zbyszko.

— On peut réduire les possibilités, dit Dawson. Le Vase aux coquelicots de Van Gogh, par exemple.

— Non, dit Hauser. Ils l'ont récupéré.

— D'accord, répondit Dawson. Et ce Picasso, alors ? Celui avec le pigeon ?

— *Le Pigeon aux petits pois*.

Tout le monde se tut et tourna la tête quand le magnat du pétrole prit la parole. Il était resté de marbre jusqu'alors.

— Et notre ami américain avait raison : le Van Gogh n'a jamais été retrouvé, dit le magnat du pétrole avec un sourire. N'est-ce pas, Zbyszko ?

Le Russe leva les mains.

— Motus et bouche cousue.

— Manquent également à l'appel « Le Concert » de Johannes Vermeer, « La Tempête sur la mer de Galilée » de Rembrandt, « Vue d'Auvers-sur-Oise » de Paul Cézanne, et « Charing Cross Bridge » de Monet. Dois-je continuer ? Ou sommes-nous prêts à parler de nos autres collections ?

Les hommes échangèrent des regards.

— Très bien, dit le magnat du pétrole. Il vaudrait peut-être mieux vous montrer ma collection privée plutôt que de vous en parler.

Le Dr Wu haussa un sourcil parfaitement dessiné.

Zbyszko fronça les sourcils, les faisant se rejoindre.

— On aura droit à des cigares pour cette visite privée ?

— Mais bien sûr, dit le magnat du pétrole en désignant sa cave à cigares de la taille d'un placard. Faites votre choix.

Il appuya sur un livre et toute la bibliothèque coulisssa, révélant un couloir menant à une pièce cachée. Les hommes le suivirent, cigares et verres de bourbon en cristal taillé à la main, tandis qu'il les conduisait dans une salle bordée de vitrines et d'étagères garnies de bocaux de toutes tailles.

Il fallut quelques minutes à Wu, dans son costume à vingt mille dollars, pour comprendre ce qu'il avait sous les yeux.

Il pencha la tête, comprenant enfin.

— Plutôt morbide, mon ami.

Les bocaux contenaient des parties de corps — des visages tranchés en fines ou épaisses lamelles, des fœtus et des cœurs en suspension dans un liquide — le tout baigné d'une étrange lumière bleutée.

— C'est très intéressant, dit Zbyszko. Mais n'est-ce pas le genre de chose que n'importe qui pourrait se procurer en pillant un laboratoire

d'anatomie ou un établissement médical ?

Le magnat du pétrole hocha la tête.

— C'est pourquoi j'ai décidé de me spécialiser.

— Dites-nous tout, dit Hauser, les yeux brillants. Ça promet d'être amusant.

— Justement, c'est ce que j'avais en tête, dit le magnat du pétrole. J'aimerais vous proposer une compétition pour rendre ma collection un peu plus... intéressante.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Dawson en fronçant les sourcils.

Le pétrolier lui jeta un coup d'œil.

— Une compétition.

— Un jeu ? demanda Hauser.

— Qu'est-ce qu'on mise ? demanda Wu.

— On met chacun un million et le gagnant rafle tout. Qui est partant ?

— Comment fonctionne la compétition, exactement ? demanda Dawson.

Le pétrolier se frotta le menton.

— Voilà comment je vois les choses : nous devons tous récupérer un objet spécifique dans un délai imparti, ce qui corsera un peu l'affaire. Nous choisirons à tour de rôle l'objet à trouver, et nous aurons jusqu'à notre réunion en Norvège le mois prochain pour rassembler les quatre pièces.

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ? demanda Dawson avec un rire nerveux.

Il regarda les autres hommes, penchés en avant, captivés.

— Vous êtes fous. Complètement cinglés. C'est malsain.

Le pétrolier leva les mains, paumes ouvertes.

— Pas de pression. Pas de problème. C'est juste pour s'amuser.

— Donc si nous ne sommes que quatre à jouer, dit le pétrolier, nous aurons quatre semaines pour rassembler nos quatre objets. À notre prochaine réunion, nous ferons les comptes.

— Et si nous obtenons tous les quatre objets ? demanda Zbyszko.

— Alors nous récupérerons notre mise initiale, dit le pétrolier. Si vous n'obtenez que trois objets sur quatre, votre million sera partagé entre ceux qui auront réussi à tous les rassembler. Tout le plaisir sera de trouver une pièce rare à collecter.

— J'aime ça, dit Hauser.

— Je commence.

Le pétrolier frappa dans ses mains.

— La première semaine, nous devons chacun récupérer un morceau de peau tatouée.

— De la peau tatouée ? dit Dawson, le visage tordu de dégoût. Ouais, moi je passe. Je ne collectionne que l'art volé, mon pote.

— Très bien, dit l'hôte, imperturbable.

— Quel tatouage ? demanda le Russe.

— Je pensais à un phénix.

— Je suis partant, dit Hauser. Je propose que la prochaine pièce soit un foie. Mais celui d'un buveur. Donc, un foie abîmé.

L'hôte gloussa.

— Voilà qui est bien joué.

— Le mien sera difficile, dit Wu en faisant tournoyer son verre de whisky. Plus difficile que vos deux propositions. Pour ma semaine, j'exige que nous trouvions le cœur d'une femme blonde d'une quarantaine d'années. Avec la preuve qu'elle était blonde et quadragénaire.

— Comment comptez-vous faire ça ? demanda Dawson.

— Ça ne vous regarde pas, dit le pétrolier. Vous vous êtes retiré, vous vous en souvenez ?

L'Américain déglutit péniblement, sa pomme d'Adam sautillant.

Le Russe esquissa un sourire lent.

— Je sais déjà ce que je veux. Je peux prendre la quatrième semaine ?

— Pourquoi pas ? dit le pétrolier.

— Celui-ci vous prendra les quatre semaines. Une célébrité : acteur, musicien, politicien. Peu importe, du moment que la personne est célèbre.

— Bon Dieu, mon vieux, dit l'Allemand en riant.

— Le jeu commence à minuit, dit le pétrolier.

— Vous êtes malades, les gars, dit l'Américain avec un rire nerveux en reculant vers la porte. Mais amusez-vous bien. Je vais aller tenir compagnie à l'une des dames que vous avez amenées pour nous.

— La rousse est à moi ! cria Hauser dans son dos.

— Comment fait-on ne serait-ce que pour commencer à se procurer ces objets ? demanda Wu. Vous semblez avoir un avantage déloyal, puisque vous avez déjà une collection et, très probablement, des contacts.

— Bien vu, dit l'homme.

Il leva la main, paume face à eux.

— Je m'engage à repartir de zéro comme vous. J'ai des contacts, mais je ne ferai pas appel à ceux que j'ai utilisés par le passé. Je vais créer un forum où nous expliquerons notre mission. Il sera dédié aux Collectionneurs.

L'Allemand rit de nouveau.

— Que le meilleur gagne.

32

TRAVERSANT les rues de San Francisco entre son appartement et la salle de rédaction, Stella ressentit une profonde solitude et un manque qui l'envahissaient de l'intérieur. Les San-Franciscains avaient investi les parcs et les trottoirs pour profiter de cette belle journée ensoleillée. Des couples et des familles partout où elle posait les yeux.

Personne n'était seul. Personne sauf elle.

Avoir des enfants n'était probablement pas écrit pour elle. Elle était une sacrée bonne tante, mais une mère ? Elle ne savait pas si elle en avait l'étoffe. Comment pourrait-elle s'occuper d'un être si petit, si fragile et si vulnérable alors qu'elle était responsable de la mort d'une douzaine d'enfants innocents en Syrie ? Comment pourrait-elle regarder le visage d'un tout petit bébé et se sentir digne et capable de prendre soin d'un être aussi précieux ?

Voir des couples main dans la main, riant ensemble, lui serrait le cœur d'un étrange mélange de regret et d'angoisse. Elle avait connu un tel amour autrefois. Mais Nick n'avait jamais vraiment été l'homme qu'il prétendait être. Il l'avait dupée, lui avait fait aimer un fantasme. Et maintenant, elle ne savait pas si elle pourrait un jour refaire confiance à quelqu'un, et encore moins à elle-même.

Ce serait bien d'avoir au moins une amie. Quelqu'un comme Carmen, mais évidemment pas elle. Ses amies lui manquaient. Quand elles étaient à l'étranger, Jordan et elle avaient été proches. Cela semblait remonter à une éternité.

Une voiture de police passa en trombe, gyrophares allumés et sirènes hurlantes. Même si elle savait que Griffin conduisait une berline banalisée

de fonction, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au visage du policier quand le véhicule passa. C'était un flic plus âgé. Elle ne savait pas si elle ressentait du soulagement ou de la déception.

Elle avait rencontré Griffin avant d'apprendre l'horrible trahison de Nick. À l'époque, elle pleurait la mort supposée de Nick. Mais une fois que Nick était revenu et lui avait révélé tout ce qui lui avait échappé, y compris sa mort simulée, il n'y avait plus de retour en arrière.

Peut-être qu'elle avait repoussé Griffin davantage par manque de confiance que par peur qu'il la méprise en découvrant la vérité sur elle.

En se garant sur le parking du journal, Stella tenta de chasser ces réflexions futiles et ridicules. Rien de tout cela n'avait d'importance. Griffin avait une petite amie.

Penser à sa vie personnelle et à ses émotions était une perte de temps. Pour l'instant, tout ce qui comptait, c'était de trouver comment s'attirer les bonnes grâces du contact de Sebastian.

Elle devait gagner la confiance de Mercury pour découvrir qui commanditait tous ces contrats. Surtout si ce que Sebastian avait dit était vrai, et que des victimes potentielles de haut rang figuraient sur la liste. Stella ne savait pas si elle pouvait entièrement croire Sebastian, mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait pas se permettre de négliger cette piste.

Mais elle ne pouvait rien faire de tout cela tant que l'autre homme ne lui aurait pas répondu.

Une fois dans la salle de rédaction, elle passa devant le bureau de Garcia d'un pas vif, contente qu'il soit occupé au téléphone. Elle ne voulait pas devoir parler de son entretien en prison tout de suite. Elle voulait un peu de temps pour approfondir ses recherches, afin d'avoir un sujet solide à lui proposer. Elle avait besoin d'une preuve pour le publier. Faire passer le message était crucial, mais elle ne pouvait pas se contenter de ce que Sebastian avait dit.

Après s'être installée à son bureau, elle sortit son ordinateur portable en titane et le posa dans un coin. Elle l'ouvrit et se connecta via un VPN comme elle le faisait chez elle, pour que personne ne puisse remonter jusqu'aux bureaux du *Tribune* à partir de l'adresse IP.

Dès qu'elle fut connectée, elle vérifia ses messages. Rien.

Mercury avait-il vu son message et l'avait-il ignoré ?

Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas vérifier ses messages toutes les cinq minutes. Elle s'autorisa à ne regarder qu'une fois par heure, à l'heure

pile.

En attendant, elle rédigea plusieurs petits articles sur des sujets que Garcia lui avait confiés : une fillette de neuf ans touchée par balle dans le dos alors qu'elle dormait dans son propre lit. La balle avait traversé le mur depuis un appartement voisin. La fillette était au bloc opératoire, et on ignorait si elle survivrait ou si elle pourrait un jour remarcher. Quand les agents avaient fouillé l'appartement voisin, personne n'y était. Une femme qui vivait dans l'appartement avait un alibi : elle travaillait de nuit comme femme de ménage. Mais elle refusait de dire qui avait accès à son appartement.

Après avoir passé quelques coups de fil aux locataires de l'immeuble — elle avait trouvé leurs numéros dans les registres publics accessibles via la base de données du journal —, d'autres voisins lui confièrent, officieusement, que la femme avait un petit ami dont les amis venaient souvent faire la fête pendant qu'elle travaillait de nuit. La femme avait aussi un enfant, apparemment, un petit garçon de quatre ans qu'elle déposait chez sa mère pendant ses gardes.

De toute évidence, elle ne faisait pas confiance à son petit ami pour surveiller le garçon pendant qu'elle était au travail.

Pfff.

Stella appela Mazzoli pour obtenir une déclaration, et il lui donna exactement ce qu'elle espérait.

— On ne peut plus protéger l'identité de ces lâches, dit-il. Quand est-ce que ces abrutis vont arrêter de tirer accidentellement sur des enfants ? C'est le deuxième enfant cette année à être pris dans un échange de tirs entre membres de gangs. Quand j'étais jeune, on nous apprenait : tu fais une connerie, tu paies. Aujourd'hui, tu fais une connerie, puis une autre, puis encore une autre, et devine quoi ? Tu ne paies jamais. Alors, il faut que ça s'arrête. Maintenant.

Stella pouvait toujours compter sur Mazzy pour une bonne déclaration.

— Autre chose de nouveau ? demanda-t-elle à la fin de l'appel.

— Nous n'avons aucune autre information à communiquer aujourd'hui, répondit-il d'un ton raide, lui faisant comprendre qu'il était entouré d'autres flics.

Après cet article, elle travailla sur un papier concernant une nouvelle arnaque ciblant les personnes âgées.

Ce qu'elle aimait dans son métier de journaliste, c'était de mettre en lumière les injustices. Les deux articles lui faisaient bouillir le sang. Elle espérait qu'en les portant à la connaissance du public, les lecteurs auraient la même réaction. L'article sur l'arnaque empêcherait peut-être quelqu'un de tomber dans le même piège. L'article sur l'enfant blessée par balle ferait peut-être sortir du bois l'infirmière des urgences, ou quelqu'un d'autre qui savait quelque chose.

Après avoir envoyé les articles à Garcia, Stella ouvrit son ordinateur portable en titane sur ses genoux, en prenant soin d'orienter l'écran à l'abri des regards. Elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que personne ne faisait attention à elle.

Le Dark Web s'afficha sur son écran. Un message l'attendait.

Elle cliqua dessus, le cœur battant dans sa gorge.

— *La fameuse Black Rose.*

C'était tout. Mais cela montrait que Mercury était en ligne.

Elle écrivit rapidement.

— *On m'a dit que vous pouviez me mettre en contact avec un groupe de collectionneurs d'élite qui paient très bien.*

Inutile de tourner autour du pot. Elle regarda la bulle apparaître tandis que l'homme tapait.

— *Pourquoi ?*

— *Pouvez-vous me mettre en contact avec eux, oui ou non ?*

Elle savait que son ton direct serait apprécié. Si Mercury avait les contacts et les relations que Sebastian avait mentionnés, cela signifiait que cet homme ne s'embarrassait pas de fioritures.

— *Contre rémunération.*

— *Bien sûr.*

— *Je fonctionne au pourcentage.*

— *C'est-à-dire ?*

— *Si vous êtes engagée pour un travail, je prends dix pour cent.*

— *C'est excessif.*

— *C'est une affaire.*

— *Très bien, écrivit Stella.*

— *Comment puis-je vous faire confiance ?*

Stella se mordilla l'intérieur de la lèvre un instant, puis répondit : — *Ma réputation parle d'elle-même. Je suis certaine que vous avez fait vos recherches avant de me contacter.*

— *En effet. Maintenant, je vais vous mettre à l'épreuve.*

Stella secoua la tête. Merde. Mauvais signe. Un test pour une tueuse à gages ne pouvait signifier qu'une seule chose.

— *Je ne devrais pas avoir à faire ça juste pour que vous transmettiez mon nom,* écrivit-elle.

— *Si vous voulez mes contacts, vous suivez mes règles.*

Stella prit une grande inspiration avant de taper : — *Très bien.*

— *Je vais vous envoyer une mission. Si vous l'accomplissez de façon satisfaisante, je vous mettrai en contact avec les hommes que vous cherchez.*

— *J'attends vos instructions.*

— *Vous les recevrez avant l'aube.*

Ça ne lui laissait pas beaucoup de temps. Elle savait qu'il allait lui demander de tuer quelqu'un, ce qu'elle ne ferait évidemment pas. Elle referma l'ordinateur portable et le glissa dans son cabas.

Elle se déconnecta de son ordinateur de travail et passa devant le bureau de Garcia, le sac pesant sur son épaule.

— J'y vais.

Garcia s'étira et repoussa sa chaise.

— Va dormir un peu. Tes articles sont bons. Rien à redire.

— Super.

Alors qu'elle se retournait pour partir, il l'appela par son prénom.

Stella fit volte-face. Sa voix semblait tendue.

— Je ne sais pas trop ce qui se passe, mais il y a environ une heure, j'ai reçu un appel. La direction n'est pas contente que tu poursuives l'enquête sur les organes...

Stella secoua la tête en grimaçant.

— Non.

Garcia secoua la tête et soupira.

— Je pensais qu'on avait déjà réglé ça, mais quelqu'un, quelque part, a appelé la direction et a dit qu'on devait laisser tomber l'affaire du trafic d'organes.

— Pourquoi diable on devrait faire ça ?

Stella sentit la colère l'envahir. Elle était épuisée et bâillait jusqu'à ce qu'on lui balance cette nouvelle.

— Je croyais qu'on avait déjà réglé le problème de la direction qui se mêle de ce qu'on couvre ici.

— C'est le cas, dit-il. En grande partie.

— Alors c'est quoi, ce bordel ?

— C'est un peu différent. Apparemment, quelqu'un de haut placé au FBI pense qu'on entrave leur enquête. Ils croient que si tu coupes le contact avec le prisonnier, il leur parlera.

Carmen. Elle ne faisait que compliquer encore plus la vie de Stella.

— Non. Non. Non.

Stella ferma les yeux quelques secondes.

— Il ne leur parlera pas. Il pense qu'ils ne le protégeront pas. Il sait que sa seule protection, c'est de me parler. Il est assez malin pour comprendre que s'il me dit ce qui se passe et que je le publie, ils ne le tueront pas parce que ce sera déjà dans le domaine public.

— Il est en détention provisoire.

— Comme si ça avait jamais protégé qui que ce soit.

Les mots avaient claqué. Un éclair de culpabilité la traversa. Elle n'en voulait pas à Garcia. Elle espérait qu'il le comprenait.

— Quand vas-tu avoir l'article qui *va* le protéger ?

Stella réfléchit. Tout ce dont elle avait besoin, c'était la confirmation qu'un groupe d'hommes puissants engageait des tueurs pour assassiner des gens et récupérer des organes sur commande. En fait, il suffisait que l'un d'eux la contacte et lui propose le contrat. Mercury allait lui envoyer la mission « test » le lendemain matin.

— Vendredi au plus tard, dit-elle.

On était mardi.

— Je le publierai, dit Garcia en redressant les épaules. Je peux gagner quelques jours en faisant semblant de ne pas avoir vu le mail. On est en pleine couverture électorale, donc je peux plaider l'ignorance, dire que j'étais débordé par les interviews des candidats et tout ça. Mais il faut que ça paraisse dans l'édition de samedi, dimanche au plus tard. La directrice de publication arrive en ville lundi matin pour une grosse réunion. Je peux esquiver ses mails et ses appels jusque-là, mais après, on est foutus.

— Garcia, t'es un chef, dit Stella avec un sourire.

Ignorant le compliment, il reprit d'un ton bourru :

— Tu vas devoir te débrouiller avec ce que tu as. Ne retourne pas à la prison. Dès que tu iras le voir, il y aura un coup de fil à Quantico ou au Pentagone, et ça finira par être plus qu'un simple mail qu'on m'envoie. Alors fais-toi discrète.

— Moi, discrète ? Quand ils sortent l'artillerie lourde ?

— Très drôle.

— Désolée, le manque de sommeil me rend un peu dingue, admit Stella.

Mais la vérité, c'est qu'elle devait dormir autant que possible avant de se réveiller le lendemain matin, avec un peu de chance à quatre heures, pour vérifier ses mails. Une fois qu'elle aurait la mission, ce serait le sprint final jusqu'à ce qu'elle l'accomplisse. Comment elle allait s'y prendre, elle n'en savait rien, mais elle trouverait un plan. Il le fallait.

33

STELLA SE RÉVEILLA À QUATRE HEURES DU MATIN, quelques secondes avant que l'alarme de son téléphone ne retentisse.

Elle était encore fatiguée et se sentait coupable d'avoir dormi. Elle aurait dû rester éveillée à attendre le message. Le temps comptait plus que le sommeil. Mais elle avait craint d'être dans le brouillard sans repos et de commettre une erreur. La moindre erreur lui serait fatale.

Sans sortir du lit, elle attrapa son ordinateur portable sur sa table de nuit et se connecta.

Il y avait un message. Dieu merci. Elle retint son souffle et l'ouvrit.

Cible : Joanne Baker, 68 ans, Pacific Heights.

Délai : Preuve du décès avant minuit.

Et c'était tout.

Un meurtre. Il voulait qu'elle fasse ses preuves en tuant quelqu'un, comme elle s'y attendait.

Rapidement, Stella se connecta à un moteur de recherche gouvernemental. L'espace d'une seconde, elle hésita. Elle devait supposer que son activité sur cet ordinateur était toujours cryptée. Personne ne pouvait voir ce qu'elle faisait ni ce qu'elle cherchait. C'était là-dessus qu'elle misait.

Elle trouva quelques articles sur Joanne Baker. Une mondaine et philanthrope. Elle était issue d'une vieille famille fortunée de San Francisco, implantée dans la ville depuis des générations. Tous de grands mécènes des arts, en particulier de l'opéra.

La mort de Baker ne passerait pas inaperçue.

Non pas que Stella ait eu l'intention de la tuer. Mais cela rendait les choses infiniment plus difficiles.

Il savait que sa mort ferait les gros titres nationaux.

Bon sang. Tenter de simuler sa mort serait — littéralement — la mort de Stella.

Stella sortit du lit, son ordinateur portable dans une main. Elle gagna la cuisine, posa l'ordinateur sur le comptoir et se prépara un double expresso.

Elle le sirota d'une main tout en reprenant son ordinateur de l'autre, s'installa sur le canapé, puis attrapa son téléphone pour appeler Mazzoli.

— J'ai un énorme service à te demander. Ça va être extrêmement compliqué et ça pourrait t'attirer de gros ennuis.

— Dans quoi tu m'embarques encore, LaRosa ? demanda-t-il avec un grognement.

Elle lui exposa son plan sans hésiter.

Il resta silencieux un moment.

— Pas question.

— C'est important.

— Tu ne m'as même pas dit pourquoi je devrais faire un truc pareil.

Stella soupira.

— Si je te dis tout ce que je sais, tu seras complice de tout ce que je ferai à partir de maintenant.

— Si ça implique un meurtre, tu sais que je ne suis pas partant.

— Oh, allez, dit Stella. Tu me connais. Tu sais ce que je pense du fait de tuer.

Tu m'as vue tuer Nick.

— Si tu es une tueuse impitoyable, alors moi je suis l'un des frères Mario.

— Ta moustache fait partie de la panoplie, après tout.

— Là, tu cherches la bagarre.

Son sourire s'effaça et elle soupira.

— Je ne sais pas vers qui d'autre me tourner.

— Moi, si.

— Je ne vais pas demander de service à mon oncle, dit Stella en secouant la tête comme si Mazzoli pouvait la voir. Tu sais où ça mène.

— Ça n'a même pas d'importance, répondit-il. Si elle n'est pas d'accord, c'est mort de toute façon. C'est ta première étape, non ? Obtenir son accord.

— Oui.

— Rappelle-moi quand elle aura accepté.

Stella grogna. Puis il raccrocha.

Une heure plus tard, Stella se trouvait devant le manoir de la femme à Pacific Heights, vêtue d'une casquette noire, d'un sweat à capuche et d'un leggings avec des baskets.

Elle tenait deux grands sacs en papier qu'elle jonglait pour sonner à la porte.

Une lumière s'alluma, éclairant Stella dans l'alcôve, et prenant sans doute une photo au passage. Stella se félicita d'avoir enfoncé sa casquette sur son visage.

Une voix de femme, distinguée et précise, sortit de l'interphone.

— Ce n'est pas jeudi.

— Pardon, dit Stella. Je croyais que votre commande était pour aujourd'hui ?

Elle avait fait des recherches approfondies sur le Dark Web et l'adresse de la femme était apparue sur un site de livraison de courses. Stella avait passé la commande hebdomadaire habituelle et était venue la livrer.

— Ce n'est pas le cas.

— Je suis vraiment désolée, dit Stella. Cette commande sera offerte par la maison, alors.

Il y eut un silence.

Une chose que Stella savait sur les ultra-riches : ils aimaient toujours qu'on leur offre des choses, peu importe les millions qu'ils avaient en banque.

— Très bien, dit la femme.

Un bourdonnement retentit, suivi d'un clic. Stella tourna la poignée.

— Rejoignez-moi à la cuisine du deuxième étage.

— Entendu.

Stella ouvrit la porte, les sacs froissant entre ses bras, et la referma rapidement derrière elle. L'intérieur du hall était sombre, mais au-delà, de grandes fenêtres laissaient entrer la lumière du soleil. Elle se dirigea vers un escalier. En s'approchant, elle remarqua que la maison semblait s'organiser autour d'une immense piscine intérieure au plafond rétractable. À sa surprise, elle aperçut Joanne Baker, sa cible, au bord du bassin, en train de sécher ses cheveux argentés coupés court et hérissés. Elle portait un maillot de bain une pièce blanc et avait la peau bronzée. Elle faisait cinquante ans, pas soixante-huit.

Joanne aperçut Stella et lui indiqua une direction du doigt. Stella regarda et vit un ascenseur. Elle sourit avec gratitude. Les deux lourds sacs dans les bras, elle entra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton du deuxième étage. Elle venait de poser les sacs sur le comptoir de la cuisine quand Joanne apparut, enveloppée dans un épais peignoir gris.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? demanda-t-elle en plongeant la main dans un sac pour aider Stella à déballer.

Stella fut surprise. La culpabilité l'envahit aussitôt.

— J'ai une question, si vous permettez, dit-elle, ignorant la tentative de la femme de vérifier la livraison.

La femme haussa un sourcil manucuré, sortant chaque article des sacs et les tendant à Stella pour qu'elle les range.

— Très bien. Voulez-vous une tasse de café ? demanda la femme en tendant la main vers une carafe.

— Non merci.

Elle désigna un petit guéridon.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Stella s'assit, prit une profonde inspiration, puis retira sa casquette.

— Pardonnez-moi pour cette supercherie.

La femme eut un sourire narquois.

— Je suis peut-être une vieille dame riche, mais je sais que vous ne venez pas du service de livraison. Vous aviez l'air inoffensive, de toute manière.

— Vous avez raison, je ne suis pas là pour vous faire du mal.

La femme plongeait la main dans la poche de son peignoir et en sortit un petit pistolet.

— Si c'était le cas, je saurais me défendre. Je n'ai pas vécu aussi longtemps seule sans apprendre à me protéger.

Stella sourit. Elle aimait bien cette femme.

Expirant longuement, elle regarda la femme dans les yeux.

— L'histoire que je vais vous raconter est incroyable.

— Oh, tant mieux, dit Joanne en se calant dans son siège, sa tasse fumante entre les mains. Parfois, ma vie est tellement ennuyeuse.

Stella reprit depuis le début, expliquant qu'elle était journaliste et que tout avait commencé quand on avait découvert le corps d'une femme dont le foie avait été prélevé. Elle marqua plusieurs pauses dans son récit pour

laisser à Joanne l'occasion d'intervenir ou de poser des questions, mais celle-ci se contentait de hocher la tête, l'encourageant à poursuivre.

Elle expliqua que la source du Dark Web avait mis un contrat sur Baker, puis exposa son plan pour la suite. Stella se cala ensuite dans son siège et attendit.

Joanne prit une gorgée de café, sans quitter Stella des yeux.

— C'est ce qui m'est arrivé de plus palpitant depuis longtemps. Mais je vais devoir décliner.

— Je pense pouvoir obtenir la coopération de la police...

La femme balaya ses inquiétudes d'un geste de la main.

— Je suis amie de longue date avec le chef de la police. C'est juste, eh bien... inconvenant. Et très compliqué.

— Ça n'a pas à l'être, dit Stella. Et vous pourriez sauver des vies en participant.

— Je ne crois pas, mais merci d'avoir pris le temps.

Stella se leva et fit une dernière tentative.

— Vous avez dit que vous vous ennuyiez...

La femme rit en raccompagnant Stella vers l'entrée.

— Pas à ce point-là.

— Voulez-vous au moins y réfléchir ?

— Je le ferai.

— Si ça doit marcher, il me faut une réponse rapidement. D'ici deux heures.

Stella lui tendit sa carte, déjà de retour sur le perron.

— Mon numéro de portable est dessus.

Joanne prit la carte et ferma la porte.

Un brouillard s'était installé sur la ville pendant le court moment qu'elle avait passé dans la demeure majestueuse. Stella frissonna en marchant vers sa voiture. Un sentiment de désespoir l'envahit insidieusement. Elle monta dans sa voiture et démarra, tapotant nerveusement le volant du bout des pouces.

Elle devait trouver un moyen de mettre en scène la mort de cette femme. Mais sans sa coopération, c'était impossible.

Elle s'arrêta dans un quartier voisin hérissé de tours d'habitation sur Russian Hill pour prendre un expresso. Humant l'arôme du café, elle s'installa à une table le plus loin possible des fenêtres, puis sortit son carnet pour noter quelques idées. Rien n'allait marcher. Elle avait besoin d'un

cadavre, sinon l'affaire tombait à l'eau. Elle était fichue. Mais elle le savait depuis le moment où l'homme lui avait dit ce dont il avait besoin. Elle n'avait rendu visite à cette femme qu'en dernier recours.

Son regard se posa sur le bar à l'intérieur du café. Stella se leva pour aller commander un verre. Pourquoi pas, après tout ? À quoi bon essayer de faire ce qui était juste ? Ça n'allait jamais marcher. Elle avait besoin de quelque chose pour étouffer la culpabilité et le dégoût d'elle-même qui remontaient à la surface dès qu'elle restait immobile quelques secondes.

Elle venait de se glisser jusqu'au bar quand son téléphone sonna.

La voix claire d'une vieille femme retentit à l'autre bout du fil. Joanne Baker voulait lui reparler.

* * *

Assise dans le patio couvert près de la piscine, Stella aurait aimé que Joanne en vienne au fait. Au lieu de cela, Baker leur servait des Arnold Palmer versés d'une carafe en cristal qui valait probablement plus que la voiture de Stella.

Finalement, après une longue gorgée, Joanne Baker sourit à Stella.

— Je suis partante.

C'était ce que Stella espérait, mais elle n'osait pas y croire.

— Vous allez m'aider à mettre en scène votre meurtre ? demanda Stella.

— Oui, dit Baker. J'y ai réfléchi et ça pourrait être bénéfique pour nous deux. Voyez-vous, j'ai un fils qui n'attend que ma mort pour hériter de tout mon argent, prendre le contrôle de mes entreprises et expulser sa sœur de la maison de Marin où je la laisse vivre. Si je simule ma mort, que je mets mon avocat dans la confidence et que j'organise même une fausse lecture du testament, je pourrai découvrir ses véritables intentions.

Le regard perdu au loin, elle semblait presque se parler à elle-même.

— Je devrais disparaître quelque part pendant quelques mois, le temps de l'homologation, mais je pense que ça marcherait. J'avais l'intention de rendre visite à une amie à Bali. Je pourrais y vivre incognito et personne ne me reconnaîtrait...

— Il faut que ça se fasse avant minuit.

Baker esquissa un demi-sourire.

— Je vais assister à un gala ce soir. Nous mettrons en scène ma mort là-bas. On fera croire à une agression qui a mal tourné. Je mettrai le chef de la police dans la confidence. Ils pourront même me glisser dans une housse mortuaire.

Stella la dévisagea, les yeux écarquillés.

Baker prit une gorgée de son Arnold Palmer.

— Comme je vous l'ai dit, ma vie est tellement ennuyeuse. Ça a l'air amusant.

— Votre coopération pourrait sauver des vies.

— La cerise sur le gâteau ! dit Baker. Maintenant, laissez-moi m'occuper des détails. J'ai vécu dans cette ville toute ma vie. Je connais tout le monde, du maire à la femme qui tient la laverie automatique dans le Tenderloin. Je ferai mettre une invitation au gala à votre nom. Je vous enverrai un texto quand je serai tuée – pour de faux, bien sûr – et vous pourrez accourir prendre une photo avant que qui que ce soit arrive. D'accord ?

Stella hocha la tête.

— Vous feriez mieux d'emporter votre boisson, dit Baker en se levant. Je serai trop occupée pour m'occuper de vous plus longtemps.

* * *

Stella faisait les cent pas dans son salon. La femme lui avait envoyé les détails du gala. Y assister impliquait de se faire porter malade au journal. Elle jugea que prétendre ne pas se sentir bien valait mieux qu'inventer une excuse douteuse pour justifier son absence. Garcia soupçonnerait déjà qu'elle travaillait sur l'affaire des membres humains, mais elle ne voulait éveiller les soupçons de personne d'autre.

Elle lui envoya un texto disant qu'elle s'était réveillée avec des symptômes de grippe et qu'elle vomissait.

« *Rétablis-toi vite* », fut tout ce qu'il répondit.

Bien. Puis elle se mit à fouiller dans son placard pour trouver quelque chose de « digne d'un gala ».

Bien sûr, il n'y avait rien. Elle enfonça sa casquette de baseball noire sur son visage et ressortit. Direction Union Square, cette fois.

La robe et les talons aiguilles qu'elle trouva chez Saks Fifth Avenue lui coûtèrent un mois de salaire, mais elle devait se fondre dans la masse. C'était déjà assez compliqué de devoir se maquiller et se coiffer elle-même. Il fallait que sa tenue convainque les gens qu'elle était une mondaine habituée des galas.

Remontant dans sa voiture, elle posa ses sacs sur le siège passager et prit la direction de Danville. Elle comptait surprendre ses parents, sachant qu'ils étaient généralement chez eux le vendredi après-midi : son père organisait une partie de poker vers l'heure du dîner et sa mère insistait toujours pour qu'ils passent l'après-midi ensemble avant.

Quand elle se gara dans leur allée, Stella sentit son cœur se serrer. Le SUV Cadillac tape-à-l'œil de son oncle était là. Un véhicule à l'image de l'homme : parfaitement odieux.

Stella gara sa voiture et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle prit une profonde inspiration avant de l'ouvrir. Des rires l'accueillirent depuis le fond de la maison. Ses parents pensaient que le soleil se levait et se couchait pour son oncle, le frère de sa mère. Quand sa mère avait dix ans, son père était mort et son frère aîné avait assumé le rôle paternel à dix-sept ans. Stella avait entendu les histoires : comment il avait élevé les enfants pendant que leur mère restait au lit, plongée dans une profonde dépression. Et alors s'il était devenu un membre plus actif d'une famille du crime organisé, avait dit sa mère.

— Il devait faire ce qu'il fallait pour subvenir aux besoins d'une famille de six personnes. Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Nous laisser mourir de faim ?

C'était la seule fois où sa mère avait admis que leur famille faisait partie d'une organisation criminelle. Stella avait dix-huit ans et s'était plainte que son oncle lui avait offert une arme pour son diplôme et avait essayé de l'amadouer pour qu'elle rejoigne « l'entreprise familiale ».

Sa mère n'avait plus jamais admis ce qu'était « l'entreprise familiale ». Elle insistait seulement pour que Stella traite son oncle avec le plus grand respect. Ce que Stella avait cessé de faire à son retour de l'étranger. Cet homme ne méritait pas son respect.

Même si elle aimait son père, il s'en remettait toujours à sa femme. Il ne s'était jamais opposé à son oncle et ne le ferait jamais.

Quand elle traversa la maison pour rejoindre l'arrière-cour, elle les trouva tous les trois assis à la grande table de la terrasse, sous une pergola

croulant sous les vignes.

— Stella !

Sa mère bondit sur ses pieds.

— Mon bébé est là. À quoi devons-nous ce plaisir ?

— Salut Maman, dit Stella en se laissant enlacer dans les bras réconfortants de sa mère.

Une fois que sa mère rayonnante l'eut relâchée, Stella se tourna vers les hommes.

— Salut, Papa. Oncle Dominic.

Elle pouvait se montrer civile, après tout.

Stella se servit une tasse de café de la carafe isotherme et s'assit à table avec eux.

Sa mère lui passa une assiette de biscotti.

— Tout frais sortis du four, ma chérie.

Stella en prit un et le trempa dans son café, le laissant ramollir avant d'en croquer un morceau.

— Qu'est-ce que tu fais là, ma chérie ? demanda son père. Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Je travaillerai plus tard, dit-elle avec un sourire. Ce n'était pas un mensonge. Elle ne travaillerait tout simplement pas pour le journal.

— Comment va le journal ? demanda son oncle.

Stella savait que la question était piégée.

— Ça va.

— Tu sais que tous les journalistes sont corrompus, dit-il. C'est méprisable.

Elle ne put s'en empêcher : elle éclata de rire. Son oncle parut surpris.

— Quoi ? demanda-t-il, la voix teintée de suspicion.

Il jeta un coup d'œil au père de Stella, qui détournait le regard.

— L'ironie de la chose, c'est tout, répondit Stella.

Son visage se crispa.

— S'il y a quelqu'un de corrompu à cette table, c'est toi. S'il y a un criminel qui fait des choses méprisables au quotidien, c'est toi.

— Stella !

La voix de sa mère était chargée d'indignation.

— C'est complètement inacceptable. Aie du respect pour tes aînés.

— Désolée, Maman, mais j'ai passé toute ma vie à supporter ses conneries. J'en ai marre.

Le visage de son oncle vira au rouge. Il bondit sur ses pieds et jeta sa serviette.

— Je n'ai pas à supporter ça. Je m'en vais.

— Assieds-toi, Dom, dit sa mère. S'il te plaît.

Son oncle se laissa retomber sur sa chaise, fusillant Stella du regard.

Puis sa mère se tourna vers Stella.

— Tu dois des excuses à ton oncle.

Stella fit la grimace.

— Je suis sérieuse, Stella. Ton oncle a subvenu aux besoins de notre famille toute ta vie. Il m'a élevée. Sans lui, je serais à la rue. Il ne mérite pas ton manque de respect.

— Quoi ? dit Stella en secouant la tête, incrédule. On t'a lavé le cerveau. On te manipule. C'est un monstre, et tu le sais au fond de toi.

Son oncle bégayait, mais les mots finirent par sortir. Il se tourna vers le père de Stella.

— Tu vas rester assis là et laisser ta fille me parler comme ça ?

C'était un appel à l'action. Un appel que Stella n'avait jamais vu auparavant. Son père restait normalement silencieux dès qu'il s'agissait de son oncle.

Elle attendit, retenant presque son souffle.

Son père resta assis là quelques secondes, les yeux rivés sur l'oncle de Stella, puis il hocha la tête. Il se tourna vers elle.

— Excuse-toi tout de suite, ou je vais te demander de partir.

— Tu n'auras pas à me le demander.

Stella se leva et traversa la maison en courant, les joues brûlées de larmes cuisantes.

— Stella !

Sa mère cria derrière elle.

Elle fit la sourde oreille, attrapa son sac sur le comptoir de la cuisine et, en quelques secondes, se retrouva dehors, dans sa voiture.

Personne ne la poursuivit.

34

STELLA AVAIT TROUVÉ une robe en velours vert foncé qui épousait ses courbes et effleurait le sol. Elle portait des escarpins en satin noir et un petit sac assorti dans lequel elle avait glissé son téléphone, un tube de rouge à lèvres rose et une bombe lacrymogène. Au cas où.

Ne voulant pas s'encombrer de la voiture, elle prit un taxi jusqu'au Four Seasons.

En sortant de l'ascenseur au douzième étage, Stella fut transportée dans un univers féérique. L'espace avait été transformé en forêt enchantée avec des sentiers sinueux, des lanternes et un ciel étoilé. Les serveurs étaient déguisés en faunes sexy : les hommes torse nu, musclés et bronzés, et les femmes en hauts minuscules et couvertes de colliers dorés.

Elle suivit les sentiers sinueux jusqu'au bar. En chemin, passant devant plusieurs petites tables qui bordaient l'allée, elle aperçut sa cible. Joanne Baker. Après avoir échangé le plus bref des regards, elle prit un verre puis s'installa à une table dans un coin, face au reste de la salle. Peu après, elle était plongée dans une conversation animée avec un couple âgé assis à sa table. Ils venaient de Croatie, et elle était fascinée par les histoires qu'ils avaient à raconter sur leur vie là-bas. Pendant ce temps, elle suivait les mouvements de Baker du coin de l'œil tandis que la femme se faufilait dans la foule, manifestement la reine du bal.

Au bout d'une heure, Baker se glissa par une porte latérale. Stella se leva et s'excusa, prétextant un passage aux toilettes.

Alors qu'elle se frayait un chemin à travers la foule, frôlant velours, taffetas et soie, Stella jeta un coup d'œil à son téléphone, attendant les instructions.

Elle avait traversé le grand espace lorsque son téléphone émit un bip.

« Toit. Carte d'accès près du pot de fleurs au sol, près du troisième ascenseur. »

En entrant dans le couloir, elle repéra immédiatement le pot de fleurs et l'ascenseur. La carte d'accès dépassait de sous le pot. Elle posa le pied sur la carte et déplaça légèrement le pot pour la saisir entre le pouce et l'index. Puis elle la passa pour accéder au toit, au vingt-huitième étage.

Lorsque les portes s'ouvrirent, elle se retrouva sur une terrasse avec une grande piscine. Un grand panneau indiquait que la piscine fermait au crépuscule, mais elle brillait encore d'un bleu éclatant et quelques petites lumières le long du périmètre éclairaient un sentier.

Stella s'arrêta et regarda autour d'elle, cherchant Baker.

Puis elle la vit. Elle gisait au sol non loin d'un grand projecteur. Sa robe blanche fluide était étalée autour d'elle, teintée de quelque chose de sombre. En accourant, Stella vit une grande mare de sang qui s'étalait sous le corps. Son corsage était rouge vif.

Stella prit rapidement quelques photos avec son téléphone. Joanne ne cligna pas des yeux. Le regard fixé sur sa poitrine, Stella chercha des signes de respiration. Cela semblait bien trop réel. Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Et si on l'avait manipulée ? Et si un assassin avait tué Joanne et qu'on était en train de piéger Stella ?

À cet instant, Stella entendit des sirènes de police approcher d'en bas. Elle se précipita au bord du toit, regarda en contrebas et vit une ambulance, un camion de pompiers et plusieurs voitures de patrouille, tous gyrophares allumés, illuminant la ville de couleurs vives et étourdissantes. Elle se précipita vers l'ascenseur, puis se ravisa et ouvrit la porte de la cage d'escalier en arrachant ses talons. Une main tenant l'ourlet de sa longue robe, elle dévala les marches deux à deux jusqu'au vingtième étage, puis entra dans le couloir et appuya frénétiquement sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Elle s'engouffra dans la cabine dès que les portes s'ouvrirent et appuya sur le bouton pour les refermer. Quelques secondes plus tard, elle sortit au cinquième étage et choisit de continuer par les escaliers jusqu'au gala. Elle se glissa dans le couloir puis entra dans les toilettes. Après quelques secondes, elle ressortit juste à temps pour entendre une vague de voix excitées. Les gens se déversaient dans le couloir près de l'ascenseur, leur brouhaha emplissant l'espace résonnant. Elle retourna dans la salle de bal et vit des gens regroupés près des immenses fenêtres.

Elle s'approcha d'une femme en robe rouge.

— Que se passe-t-il ?

— Il y a eu un meurtre ! répondit-elle, haletante.

Stella étouffa un cri et porta la main à ses perles invisibles.

— Ils pensent que c'est peut-être Joanne Baker. Elle est partie il y a un moment et on ne l'a pas revue depuis. C'est la rumeur que j'ai entendue. J'espère que non.

Elle secoua la tête et porta un poing à sa bouche tremblante.

— Pas Joanne, je vous en prie.

À cet instant, plusieurs policiers en uniforme bleu foncé entrèrent dans la salle de bal.

Le cœur battant — pour la seule raison qu'elle venait de se trouver sur ce toit à contempler le corps prétendument sans vie de Joanne Baker —, Stella s'efforça d'avoir l'air nonchalante.

Une fois que tout le monde se fut calmé et eut fait face aux trois policiers, l'un d'eux, le plus âgé, avec des cheveux gris plaqués en arrière, une moustache en guidon et un ventre de buveur de bière, s'avança.

— Malheureusement, nous enquêtons sur un crime commis dans l'hôtel et nous devons vous demander de rester sur place. Nous vous laisserons partir dès que possible.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. 22 h 30. Elle avait jusqu'à minuit pour fournir la preuve du décès.

Pourquoi n'avait-elle pas anticipé un tel retard en apportant son ordinateur portable Headway et en le cachant quelque part dans l'hôtel ? Trop dangereux. Mais cela lui aurait donné le temps de télécharger les photos. Maintenant, ce serait une course contre la montre. Il lui faudrait vingt minutes pour rentrer chez elle et entrer dans son appartement. Encore dix pour télécharger. Elle ne pouvait pas partir d'ici plus tard que 23 h 20.

Cinquante minutes.

Un homme chauve en smoking noir lança :

— On est coincés ici ? On va avoir besoin de plus d'alcool !

Plusieurs personnes rirent, mais d'autres semblaient nerveuses.

Les gens se mirent à parler tous en même temps. Certains criaient des questions aux policiers.

— Quel crime ?

— C'était quelqu'un du gala ?

— Où ça s'est passé ?

Les questions fusaient de toutes parts, puis le policier leva la main jusqu'à ce que tout le monde se calme.

— L'enquête est en cours, donc très peu de détails sont disponibles pour le moment, mais je peux vous dire qu'elle se concentre sur le toit.

La femme en rouge éclata en sanglots.

— C'était Joanne Baker. Elle est partie il y a un moment et elle ne répond pas au téléphone.

Stella jeta à nouveau un coup d'œil à sa montre. Elle devait sortir d'ici et rentrer chez elle rejoindre son ordinateur portable.

Ils n'essaieraient pas d'interroger toute la foule de plus d'une centaine de personnes. Les invités pourraient être contactés plus tard, mais Stella ne s'en inquiétait pas. Elle n'avait jamais figuré sur la liste officielle, de toute façon.

Mais ils pourraient garder les gens là pendant un bon moment. Stella se rassit avec le couple avec qui elle avait parlé plus tôt. Tout en essayant de rester discrète, elle jetait un coup d'œil à sa montre toutes les deux ou trois minutes, calculant le temps qu'il lui faudrait pour rentrer chez elle et se connecter à son ordinateur.

Le désespoir lui griffait les entrailles lorsqu'elle vit qu'il était 23 h 20. Elle savait que si elle essayait de partir maintenant, cela paraîtrait suspect, quelle que soit l'excuse qu'elle inventerait.

Enfin, à 23 h 25, l'officier annonça qu'ils étaient libres de partir. Au lieu d'essayer de s'entasser dans l'ascenseur, Stella retira ses talons et, tenant l'ourlet de sa robe d'une main, se mit à dévaler les escaliers. Une fois au niveau de la rue, elle resta à l'extrémité de l'allée, aussi loin que possible du service de voiturier, pour que personne ne puisse la placer là plus tard. Non que quiconque le ferait. Elle avait une couverture parfaite.

Elle monta dans l'un des nombreux taxis qui attendaient à l'extrémité de l'allée et donna au chauffeur l'adresse de son appartement.

Lorsqu'elle fut de retour chez elle, il était 23 h 45.

Ses mains tremblaient tandis qu'elle se connectait à l'ordinateur portable Headway. Elle transféra rapidement les photos du toit via AirDrop, puis les fit passer par une application qui supprimait toutes les métadonnées.

Elle se connecta au Dark Web et envoya les photos à Mercury avec le message :

— *À toi de jouer.*

Après avoir appuyé sur Envoyer, elle se débarrassa de sa robe de gala, les yeux rivés sur son ordinateur portable, dans l'attente d'un nouveau

message. L'espace d'une seconde, elle se demanda si elle s'était fait avoir. L'avait-il simplement utilisée pour réaliser l'un de ses propres contrats ?

Elle s'arracha à l'ordinateur le temps d'aller dans sa chambre enfiler un pantalon de survêtement ample et un T-shirt délavé, puis reprit sa place sur le canapé, l'ordinateur portable posé sur le pouf en cuir.

À 0 h 30, un message apparut.

Une photo du corps de Joanne Baker se chargea. Prise de loin, elle montrait des policiers et des inspecteurs autour du cadavre. Il avait une taupe dans la police. C'était mauvais signe.

Mais ensuite son message apparut.

— *Si tu acceptes mes conditions, je te présenterai à mes amis.*

— *Conditions ?* répondit Stella.

Elle n'avait pas de temps à perdre.

— *20 pour cent.*

— *10.*

Il ne répondit pas. Elle attendit. Elle aurait voulu accepter pour en finir — après tout, elle ne tuait personne — mais elle ne pouvait pas. Cela faisait partie du jeu. S'il la prenait pour une mauviette, il ne croirait jamais qu'elle était celle qu'elle prétendait être.

— *17.*

— *15, répondit-elle.*

— *18, c'est mon offre finale.*

Il avait remonté après sa contre-offre. Elle avait intérêt à accepter et à passer à autre chose.

— *Marché conclu.*

Puis un long texte apparut. Il donnait des instructions alambiquées pour contacter Les Collectionneurs. Stella copia les instructions dans l'application Notes de son téléphone. Dix secondes plus tard, le message disparut. Et Mercury avec. Elle chercha son profil, mais il avait disparu. Le commentaire sur le forum Red Ink avait également disparu.

Les instructions indiquaient de se rendre sur un compte Instagram pour amateurs de fitness. Il semblait contenir principalement des publications montrant une femme d'un certain âge s'entraînant avec des haltères. De là, elle devait chercher une publication sur « comment se débarrasser de l'effet chauve-souris chez les femmes ».

Stella fit défiler tous les commentaires de cette publication, suivant les instructions pour trouver le mot-clé. C'était un commentaire enfoui sous les

795 autres. Il disait simplement : « Red Ink. »

Puis elle chercha « Red Ink » sur le Dark Web. Cette fois, ce n'était pas un forum. En fait, le forum avait complètement disparu. À la place, un avertissement pop-up apparut, indiquant que la page Red Ink était compromise et dangereuse. Il la mettait en garde de ne pas poursuivre. Elle passa outre. Une page rouge vif se chargea.

Elle fit défiler jusqu'en bas. Il n'y avait que deux mots : « À propos de nous. »

En cliquant, elle accéda à une autre page. Celle-ci était noire et ne contenait qu'un forum de discussion. Elle ressemblait à un vieux programme en mode texte, avec du code vert sur fond noir.

Les instructions indiquaient de trouver le forum de discussion et, une fois là, de se présenter en proposant ses services.

— Je suis la Black Rose. J'ai entendu dire que vous recrutiez. Mon travail parle de lui-même.

Elle appuya sur Envoyer.

Une réponse automatique apparut immédiatement : « Merci de votre intérêt. Nous vous contacterons. »

« Nous vous contacterons » ? C'est quoi ce bordel ?

Ce n'était pas bon signe. Le temps lui manquait.

35

LA ROSE NOIRE avait pris contact.

L'homme fixa l'écran pendant ce qui lui parut des heures.

Non seulement elle avait découvert ce que lui et ses amis manigançaient, mais en plus, quelqu'un lui fournissait un accès privilégié.

C'était grisant. Elle était douée. Très douée.

La Rose Noire se révélait une adversaire digne de ce nom. Pourtant, il avait affronté certains des meilleurs au monde. Avant, il avait cru qu'elle avait simplement eu de la chance.

Mais peu importe. Cet accès, cette chance, tout cela serait de courte durée.

Au début, il avait voulu la tuer sur-le-champ, mais quand elle avait réussi à éliminer l'un des meilleurs assassins au monde, il avait décidé de la garder pour la fin.

Comme un dessert.

36

TOUT EN VÉRIFIANT compulsivement les messages sur le site, Stella avait de plus en plus de mal à garder les yeux ouverts à mesure que la nuit avançait. Finalement, ses yeux se fermèrent et restèrent clos tandis qu'elle somnait dans un sommeil profond, peuplé d'étranges cauchemars où des assassins aux cheveux noirs et sans visage surgissaient devant elle dans des ruelles sombres. Dans l'un d'eux, elle avait trébuché, et son assassin lui avait enfoncé un morceau de métal rouillé dans le ventre. Elle avait baissé les yeux et, au lieu de sang, avait vu un gel verdâtre suinter de ses entrailles.

Stella hurla. Elle se réveilla en sursaut, le cœur battant.

La pièce était inondée de lumière. Elle paniqua et attrapa son téléphone pour vérifier l'heure. Elle avait peur d'avoir trop dormi et de rater le rendez-vous chez le médecin de sa mère.

Stella avait promis de l'accompagner pendant que son père était en déplacement. Quand sa mère lui avait parlé du rendez-vous, Stella avait compris qu'elle lui cachait son état de santé.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu avais des problèmes cardiaques, maman ?

Stella était furieuse mais aussi morte d'inquiétude. Une boule d'angoisse lui noua le ventre. Elle ne pouvait même pas se permettre de penser qu'il puisse arriver quoi que ce soit à sa mère. C'était son pire cauchemar.

— Je ne voulais pas t'inquiéter.

— Maman !

— C'est juste un petit test d'effort, avait dit sa mère. Tu peux m'emmener ? Sinon, je peux demander à Jamie. Mais elle a une grosse présentation au travail cet après-midi-là.

— D'accord, je m'en occupe, dit Stella.

Elle se retourna dans son lit, attrapa son ordinateur portable et se connecta pour chercher un message. Toujours rien.

Le téléphone sonna.

La voix enregistrée à l'autre bout du fil parla avant qu'elle n'ait le temps de dire quoi que ce soit.

— Ici la prison du comté de San Francisco. Acceptez-vous un appel de Sebastian Strange ?

— Oui, dit-elle avec impatience.

— Je peux te parler de leur prochaine cible, dit Sebastian. Mais tu dois venir à la prison.

— Dis-le-moi maintenant, répondit-elle en cherchant un carnet du regard. Utilise ton petit tableau d'agent secret.

— Je dois te le dire en personne. C'est vraiment énorme.

Stella se redressa.

— Intéressant.

— Ça veut dire qu'ils m'éliminent, dit-il. Ça veut dire que je suis le prochain sur la liste.

— Ce n'est pas ce que ça veut dire, dit Stella d'une voix exaspérée. Ils essaient juste de contrôler mon accès à toi. Ils ont aussi essayé de me museler du côté du journal.

— Ça prouve quand même que je sais quelque chose qu'ils veulent garder secret. Tu dois venir.

— Je ne vois pas comment je pourrais.

— Viens pendant les heures de visite normales. Ils n'ont pas encore supprimé ça. Ce serait trop suspect. Viens à 15 heures.

— Je ne peux pas y aller à ce moment-là.

Elle ne pouvait pas laisser tomber sa mère. Hors de question. Et puis, sa mère lui manquait terriblement. C'était ça le plus dur, la seule chose difficile quand elle ratait les dîners du dimanche.

— Écoute, aujourd'hui ça ne va pas être possible, dit-elle. Donne-moi un indice sur ce qui se passe. Qui est la cible. J'ai fait ce que tu m'as dit et oh là là, quel bazar c'était. Rappelle-moi de te raconter en code un jour ce qu'ils m'ont fait faire pour prouver ma loyauté. Bref, je suis enfin en contact avec les personnes importantes. Du moins je crois. Mais personne ne me répond. J'essaie de confirmer la cible.

— J'ai vraiment besoin de te voir en personne.

— Demain alors, mais en attendant donne-moi un indice.
— Il va y avoir une récolte. C'est le grand final. Le coup le plus énorme, le plus dingue jamais monté. Personne ne pourrait y croire.

Les Collectionneurs.

— J'ai besoin de plus, dit-elle en secouant la tête.

— Ça va être énorme.

— Ouais, tu l'as déjà dit. J'ai besoin de plus que le mot *énorme*, Strange.

— Je signerais mon arrêt de mort.

— Allez.

— L'événement principal est dans deux jours. Ça fera la une au niveau national. Non. Au niveau international. Réfléchis !

Il avait haussé le ton.

— Rha. Utilise la grille.

Il débita un code. Stella attrapa à la hâte un stylo sur sa table de nuit et un bout de papier. Elle ne réussit à en noter qu'une partie avant qu'il ne raccroche. Elle fixa le papier. Elle n'avait capté que quatre chiffres. Quatre lettres. Bon sang. Il en avait débité au moins autant, sinon plus, qu'elle n'avait pas réussi à saisir.

Stella savait que la prison enregistrerait tous les appels sortants. Restait à savoir si eux — ou le FBI — écouterait leur conversation rapidement. Elle ne pouvait pas compter là-dessus. Et de toute façon, ils n'avaient pas accès à la grille. Stella fouilla dans son sac. Où diable était le carnet dans lequel elle avait noté le code ?

Quand elle ne le trouva pas, elle vida tout le sac par terre. Il avait disparu. Son carnet de reporter avait disparu.

Le cœur battant, elle se précipita dehors pieds nus et fouilla rapidement sa voiture. Elle feuilleta les carnets usagés, les jetant de côté. Ce carnet-là n'y était pas. Pendant une seconde, elle paniqua. Et si quelqu'un l'avait pris ? Non. Impossible. Ou peut-être que si ?

Elle l'avait peut-être laissé sur son bureau à la rédaction. Quelle idiote.

Le cœur battant à tout rompre, elle rentra dans son appartement et essaya de reconstituer la grille.

Si elle se trompait d'une seule lettre, elle ne déchiffrerait jamais le code.

C'était faux. Et quelles que soient les informations qu'il lui avait données, elle n'avait réussi à noter que quelques lettres. Bon sang !

En regardant l'heure, elle se rendit compte qu'elle devrait bientôt partir chez sa mère, à quarante-cinq minutes de route si la circulation était fluide.

Stella n'avait pas le choix. Elle devait appeler l'agent spécial Carmen Rodriguez.

Elle reprit son téléphone, parcourut son historique d'appels et trouva le numéro de Carmen, celui qui figurait sur le communiqué de presse.

Stella composa le numéro. Elle devait mettre ses sentiments personnels de côté. La vie de quelqu'un était en jeu. Quelqu'un d'important.

La ligne bascula directement sur la messagerie vocale.

L'espace d'une seconde, Stella songea à laisser l'information sur le message vocal, l'indice compris, mais au dernier moment, elle se contenta d'un message vague.

— C'est Stella Collins. Rappelez-moi. J'ai des informations qui vont vous intéresser.

Un bref instant, elle se demanda si elle devait dire à Carmen d'écouter l'enregistrement de l'appel. Mais même ainsi, Carmen n'aurait pas le code. Il lui faudrait rencontrer Stella. Même si aucune des deux ne le souhaitait.

La balle était maintenant dans le camp du FBI. Stella avait fait ce qu'il fallait. Ou du moins, c'est ce qu'elle se disait. Si Carmen était trop puérile pour rappeler, ce serait de sa faute à elle. Malgré tout, Stella réprima un sentiment de malaise. Laissait-elle ses sentiments personnels envers l'agent prendre le dessus ? Elle n'en était pas sûre. Mais elle ne lui faisait toujours pas confiance. Elle voulait lui parler en personne. Surtout avec des informations aussi sensibles. Si Carmen était corrompue, partager ces informations pourrait mettre Sebastian en danger.

L'alarme du téléphone se déclencha.

Il était temps de partir chercher sa mère dans l'East Bay. Elle avait prévenu Garcia qu'elle serait un peu en retard au travail, et il n'y avait vu aucun problème. C'était l'une des choses que Stella appréciait chez lui. Il lui laissait une autonomie totale tant qu'elle faisait son travail.

Concrètement, cela signifiait couvrir les histoires ennuyeuses qui constituaient l'essentiel de leur rubrique faits divers. Ça lui convenait. Mais à cause de l'interdiction d'écrire sur le tatoueur, elle devait caser ce sujet entre ses autres missions. Sauf que maintenant, c'était différent. Quelque chose d'énorme.

* * *

Stella entra dans la salle de rédaction un peu plus tard que prévu. Sa mère avait tenu à l'inviter à déjeuner pour la remercier de l'avoir conduite, et Stella avait voulu passer le plus de temps possible avec elle.

Elles n'avaient pas du tout parlé de son père ni de son oncle.

Quand elle entra dans la salle de rédaction, Garcia lui fit signe d'approcher.

Elle essaya de cacher son agacement. Elle avait des choses plus importantes à faire. Comme découvrir qui les Collectionneurs menaçaient.

Elle se dirigea quand même vers le bureau de Garcia.

— Quoi de neuf, patron ?

— J'ai une affaire non résolue sur laquelle j'aimerais que tu te penches. La sœur d'une femme a disparu il y a trente ans dans des circonstances suspectes. La famille offre une récompense pour marquer le trentième anniversaire, et des bénévoles ratissent une zone près de l'endroit où sa voiture a été retrouvée.

— Je m'en occupe, dit Stella. Ont-ils fouillé cette zone quand elle a disparu ?

— Apparemment, selon la sœur, ils n'ont pas pris sa disparition très au sérieux à l'époque.

— C'est nul.

— Tu peux faire une journée coupée samedi et rejoindre les bénévoles à 8 heures du matin ?

— Bien sûr.

Après s'être installée à son bureau, Stella tria l'énorme pile de papiers et de carnets, puis vida ses tiroirs. Le carnet n'était pas là.

En fixant la feuille où elle avait tenté de reconstituer le code, elle savait qu'elle s'était trompée, mais ne savait pas comment rectifier.

Pour l'instant, le mot que ça donnait était du charabia.

Elle essaya une autre version du code, puis une autre. Rien.

Après avoir réarrangé son aide-mémoire d'une douzaine de façons, elle décida de laisser son inconscient travailler. Elle avait entendu Stephen King dire un jour qu'il fallait laisser son subconscient prendre le relais quand on bloquait sur quelque chose.

Avec un soupir, elle se tourna vers l'affaire de la femme disparue.

Trois heures plus tard, elle avait parlé à un inspecteur qui avait rouvert l'affaire non résolue et interviewé la sœur. Tout indiquait que la femme avait été assassinée. Par son ex-mari. La sœur avait dit qu'il n'avait pas d'alibi

pour la nuit de sa disparition. Les enquêteurs de l'époque avaient balayé ses inquiétudes quant à son implication. Ils avaient estimé que ça suffisait qu'il prétende avoir été au lit, endormi.

Après avoir bouclé son article et l'avoir envoyé à Garcia, Stella commença à rassembler ses affaires pour rentrer chez elle.

Elle venait d'entrer dans l'ascenseur quand son téléphone sonna. L'écran affichait APPELANT INCONNU.

Craignant que ce soit Carmen, elle répondit d'une voix sèche.

— Stella Collins.

— LaRosa.

Elle sourit. C'était Mazzoli, sur l'un de ses téléphones jetables.

— Salut.

— Le tatoueur est mort.

Sa gorge se noua.

— Non, parvint-elle finalement à articuler. Comment ?

— Pendu avec son pantalon.

Stella ferma les yeux un instant. Une vague de tristesse et de regret la submergea.

— Non.

— C'est ce qu'ils disent.

— Ils ont tort.

— Toi et moi, on le sait, dit Mazzoli, mais qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais le prouver.

— Il devait être prêt à parler.

— Il l'était, dit Stella, le cœur serré. Il voulait que je vienne aujourd'hui aux heures de visite, vu qu'ils m'avaient supprimé mes accréditations de journaliste. Mais je devais emmener ma mère chez le médecin.

Elle porta une main à sa bouche pour l'empêcher de trembler.

— Oh mon Dieu. J'aurais dû y aller.

La voix de Mazzoli s'adoucit.

— Hé, gamine, ne te torture pas. Les mamans passent en premier. Il a eu plein d'occasions de tout déballer avec toi et il ne l'a jamais fait. Ce n'est pas ta faute.

— Bon sang, Mazzoli, il savait qui serait la prochaine cible ! Il allait me le dire !

Stella lutta pour ne pas élever la voix, se rappelant qu'elle était encore au travail. Elle ravala son envie de crier avant de poursuivre.

— Maintenant il est mort, et la prochaine cible pourrait mourir parce que je ne suis pas allée lui parler.

— Comme je l'ai dit, il avait la possibilité de te le dire. Il t'a appelée ? Il aurait pu te le dire à ce moment-là, non ?

Stella se sentit mal.

— Je suppose. Il a essayé de me les transmettre avec son code. Mais je n'ai pas eu toutes les coordonnées. Je n'ai pas pu tout noter avant qu'on soit coupés.

— Non, pas « je suppose ». Il aurait pu te le dire. Il ne l'a pas fait.

D'autres voix se firent entendre en arrière-plan.

— Je dois y aller.

La ligne se coupa.

IL FUT UN TEMPS où le petit appartement de Stella avait été son sanctuaire. Durant sa période de sobriété, Stella en avait fait une oasis de paix où il faisait bon rentrer.

À une époque, elle rentrait du travail, se dirigeait vers la cuisine et préparait une assiette avec des abricots secs, un morceau de gouda fumé, des crackers aux figues et de fines tranches de prosciutto.

Son salon était meublé dans des tons de pierres précieuses : émeraude, rubis, saphir et améthyste. Elle continuait à collectionner des œuvres d'art pour les murs, mais avait accroché une immense toile représentant un café parisien des années 20 sur le plus grand mur. Ce tableau la faisait sourire. Elle allumait des bougies et mettait de la musique douce. Elle repliait ses jambes sur son canapé moelleux et confortable, lisait un livre, regardait un film, ou fermait simplement les yeux en se laissant envahir par la musique.

Mais elle ne ferait pas ça ce soir.

Ce soir, elle laissa les néons du plafond allumés tandis qu'elle attrapait une bouteille de bourbon et un verre en cristal taillé. La cuisine était dans un état lamentable. De la vaisselle sale et des emballages de plats à emporter jonchaient le plan de travail. Des vêtements étaient éparpillés dans toute sa chambre et son salon. Le chaos reflétait son état intérieur. Elle se sentait à la fois fébrile et impuissante.

Sebastian s'était suicidé avant de lui donner l'information. Mais pas vraiment. Bien sûr, il avait été assassiné, ce qui prouvait que ce qu'il était sur le point de lui révéler était suffisamment important pour que quelqu'un s'infilte dans la prison de San Francisco et le tue.

Il avait eu raison depuis le début.

Sortant un carnet de reporter, elle passa en revue ce qu'il lui avait dit, le comparant au code. Elle sirota son bourbon et ignora les gargouillis de son estomac.

À un moment, alors qu'elle était plongée dans ses réflexions, le téléphone de Stella sonna. Elle leva les yeux de son carnet, où elle griffonnait des réponses possibles au code. Elle secoua la tête en voyant le nom affiché sur l'écran.

Carmen Rodriguez.

Ironique que le FBI laisse passer l'identification de l'appelant. Peu importe.

— Collins, dit-elle, trop fatiguée pour être sarcastique.

— J'ai écouté votre appel à la prison aujourd'hui, dit Carmen.

— C'est quoi, ce code dont il parlait ?

— J'essaie de le déchiffrer, répondit Stella, le regard revenant à la page posée sur ses genoux.

Carmen soupira.

— Il a envoyé une lettre avant de se suicider. Elle vous était adressée.

Le regard de Stella se figea.

— Quoi ?

— Vous devez me prévenir dès que vous la recevez.

— Vous ne l'avez pas photocopiée ?

Carmen eut un ricanement.

— Ils auraient dû. Tout ce qu'ils font, c'est la lire pour vérifier qu'elle ne mentionne pas de contrebande ou d'infractions au règlement. Apparemment, ils n'ont rien trouvé. Ils l'ont postée cet après-midi. Elle devrait arriver demain.

— Je la guetterai.

— Maintenant, parlons de ce code.

Stella hésita. L'une des raisons pour lesquelles elle avait été réticente à partager des informations avec le FBI, c'était qu'elle ne leur faisait pas confiance. Maintenant, ça n'avait plus d'importance.

— Parlons-en demain, quand j'aurai reçu la lettre.

Pendant une seconde, Carmen ne répondit pas.

— On pourrait envoyer des agents du FBI à la rédaction pour l'intercepter.

— Vous pourriez.

Stella retint son souffle, attendant la réponse. Pourquoi l'agente se montrait-elle si dure et la menaçait-elle ?

— Vous pouvez m'appeler quand vous l'aurez ?

Ce ton soudain conciliant — demander au lieu d'exiger — rendit Stella méfiante. Pourquoi Carmen faisait-elle soudain dans l'amabilité, surtout juste après la menace ? Hmm, le « méchant flic » n'avait pas marché, alors elle essayait le « gentil flic » ? Quoi qu'il en soit, Stella décida qu'elle pouvait partager la lettre et son contenu avec l'agente du FBI. Pour cette fois.

— Je peux faire ça.

38

STELLA SE RÉVEILLA au milieu de la nuit et attrapa son téléphone. Elle avait le code. Il lui était apparu en rêve. Elle se trouvait dans un long couloir sombre aux lumières vacillantes. Au bout se dressait un immense tableau blanc couvert de lettres noires.

Le cœur battant, elle avait couru jusqu'au bout du couloir.

Arrivée là, elle s'était arrêtée et avait fixé le tableau.

Il y avait une rangée de lettres, et elle avait compris ce qu'elle regardait.

Les premières lettres de chaque ligne du code. A, G, K, N, T, X.

Puis Strange était soudain apparu à côté d'elle.

— C'est comme ça que tu t'en souviens. Et ensuite, tu n'as qu'à te rappeler mon adresse pour connaître la longueur de chaque ligne : 643. 643. 643. 643.

Elle s'était réveillée, le cœur battant, et avait attrapé son téléphone pour recréer le code dans son application de notes. Ça avait été si simple. Les premières lettres du code : A, G, K, N, T, X. Et la longueur des six lignes d'après son adresse : 6,4,3,6,4,3. Bingo.

A B C D E F

G H I J

K L M

N O P Q R S

T U V W

X Y Z

Quelques heures plus tard, elle se réveilla et décida d'aller au bureau plus tôt pour voir si la lettre était arrivée. Elle se rendit d'abord au sous-sol. Le petit espace sans fenêtre abritait le service du courrier.

En jetant un coup d'œil par la porte ouverte, elle vit un petit bureau et au moins trois caisses postales blanches sur un banc contre un mur. Une affiche de Mötley Crüe était accrochée au-dessus du bureau, lui-même couvert d'emballages alimentaires et de gobelets de café vides. Une vieille radio diffusait du Green Day.

L'employé du courrier, un type maigre d'une vingtaine d'années en jean baggy et aux cheveux courts en pétard, lui tournait le dos, face au banc. Il triait et empilait le courrier en le sortant des caisses blanches.

— J'adore cette chanson, lança Stella en élevant la voix.

L'employé sursauta et fit volte-face.

— Merde ! Vous m'avez fait peur.

— Je vois ça, dit-elle en souriant.

Le jeune homme continua de la fixer.

— Je suis Stella Collins, de la rédaction. Quelque chose pour moi ?

— Moi, c'est Chris. Laissez-moi vérifier.

Il se retourna et commença à trier une pile dans un bac en plastique blanc. Au bout de quelques secondes, il lui fit face avec un sourire.

— Rien pour l'instant.

— Vous pourriez me rendre un service ? dit Stella en se penchant par-dessus son bureau pour attraper un stylo.

— Euh, bien sûr.

Elle griffonna son numéro de portable sur un post-it jaune.

— Vous pourriez m'envoyer un texto si une lettre arrive aujourd'hui ?

— Bien sûr, dit-il. Mais on a déjà reçu la livraison du jour.

— Merde, fit-elle en fronçant les sourcils.

Il haussa les épaules.

— Ouais, plus de courrier avant demain.

— Vous pouvez vérifier cette pile encore une fois ? Sa voix était ferme.

— Bien sûr.

Elle le regarda trier à nouveau les lettres et les colis. Puis il se retourna.

— Désolé, rien pour Stella, et rien non plus pour « Breaking News », « Rédacteur en chef » ou « Rédaction ». Pratiquement tout ici est nominatif.

Stella fut impressionnée par son sérieux.

— Merci, Chris.

— Je vous appelle dès qu'elle arrive, lui lança-t-il alors qu'elle sortait.

À la rédaction, Stella était fébrile. Elle avait besoin de cette lettre.

Pour se distraire, elle travailla sur l'article concernant l'affaire classée de la femme disparue. Une histoire triste. L'ex-mari de la victime l'avait très probablement tuée. Mais le prouver sans corps ni autres preuves serait difficile. Le plus triste, c'était le fils de la femme. Adulte désormais, il refusait tout contact avec sa tante qui avait relancé l'enquête. Celle-ci avait confié à Stella que son ex-beau-frère avait monté le garçon contre elle parce qu'il savait qu'elle savait ce qu'il avait fait.

Malgré l'intérêt de l'article, Stella ne tenait pas en place, impatiente de recevoir la lettre. Elle aurait presque voulu fumer pour évacuer le stress. Le bourbon était le meilleur substitut, mais mieux valait ne pas en garder au bureau. Des dizaines de fois, elle vérifia son portable au cas où Chris aurait trouvé une lettre pour elle. À vingt et une heures, elle descendit même au service du courrier pour trouver la porte verrouillée. Par la fenêtre, elle ne voyait que l'obscurité.

Elle n'allait pas réussir à dormir cette nuit.

Quelque chose dans cette lettre répondrait à toutes ses questions. Elle en était certaine.

Finalement, il fut temps de rentrer. Elle était distraite en disant au revoir à Garcia. Elle aurait aimé pouvoir se confier à lui, mais puisqu'il l'avait écartée de l'affaire, elle devait tout faire en secret. C'était nul. Garcia était quelqu'un de bien à qui soumettre ses idées. Et elle lui faisait confiance.

Chez elle, elle enfila un legging doux et usé et un sweat oversize des San Francisco Giants.

Lumières tamisées, musique en fond et petit bol de noix de cajou enrobées de chocolat, Stella se versa son premier verre. Il descendit tout seul et apaisa son anxiété.

Boire tous les soirs était devenu son nouveau rituel. Ce n'était pas sain, mais c'était ainsi. Elle s'était limitée à trois verres au lieu de boire jusqu'au black-out. C'était déjà un progrès.

Carmen avait bombardé son téléphone toute la soirée. Au début, à la rédaction, Stella avait sursauté à chaque notification, espérant un texto de l'employé du courrier. Vers vingt-trois heures, elle était allée dans ses messages et avait mis Carmen en sourdine. Les messages arrivaient toujours, mais sans notification.

Assise dans son appartement douillet, les premières gorgées d'alcool lui réchauffant le corps, elle prit son téléphone et répondit enfin à Carmen. « *Pas de lettre. Je vérifierai demain.* »

« C'est bizarre. Elle aurait dû arriver. »

Stella ignore la réponse.

Incapable de rester en place, Stella attrapa son ordinateur portable Headway et vérifia ses messages. Son contact n'avait toujours pas répondu.

Elle prit une autre gorgée de son bourbon. Quelqu'un d'important allait mourir, et elle allait simplement l'apprendre dans les journaux. Ou l'écrire elle-même.

Tout en naviguant sur le Dark Web, elle continuait à boire. Et à réfléchir. Qui était la prochaine cible ? Et pourquoi n'avait-elle pas reçu la lettre de Sebastian aujourd'hui ? Il n'y avait pas de temps à perdre. Sebastian avait dit que l'« événement principal » aurait lieu dans deux jours.

Trois verres plus tard — son maximum pour la soirée — elle bondit sur ses pieds.

Personne n'avait dit que la lettre serait envoyée à la rédaction. Carmen l'avait supposé et l'avait mentionné à Stella. Sans s'en rendre compte, Stella avait fait la même hypothèse.

Et si Sebastian avait réussi à obtenir son adresse personnelle ? C'était flippant, mais il avait des relations.

Dévalant les escaliers jusqu'à sa boîte aux lettres, Stella sentit son cœur battre la chamade. S'il avait pu envoyer la lettre à son appartement plutôt qu'à la rédaction, il l'aurait fait. Il était assez intelligent pour comprendre que l'envoyer à la rédaction aurait été risqué.

La main tremblante, elle inséra la clé dans sa boîte aux lettres. Une seule enveloppe blanche l'attendait.

L'adresse de l'expéditeur indiquait qu'elle venait de Sebastian Strange.

Arrachant la lettre de sa boîte, elle claqua la porte métallique et remonta les escaliers en courant.

À mi-chemin, elle sentit les effets des trois verres de bourbon bus à jeun. Elle s'agrippa à la rampe pour garder l'équilibre tandis que sa tête tournait. Prenant quelques respirations profondes, elle ferma les yeux, suppliant son corps de dégriser, ne serait-ce qu'un peu. De retour dans son appartement, agacée d'être essoufflée, elle déchira l'enveloppe.

L'écriture désordonnée de Sebastian remplissait la page.

« Le remplaçant de votre assassin séjourne au Palace Hotel. Arrivée prévue demain soir. Il vient pour vous. Il fait partie de tout ça. Il va vous éliminer puis s'en prendre à la grande cible. Le plus grand nom du pays. »

Le reste était codé. Elle le déchiffra rapidement puis fixa les mots devant elle : « *POTUS CHIRURGIE DANGER.* »

Stella eut l'impression de manquer d'air. Sebastian avait eu raison. C'était plus gros que tout ce qu'elle avait imaginé.

Pendant une seconde, elle resta assise là, sous le choc, puis elle vit qu'il y avait autre chose.

Au bas de la lettre, il avait écrit un P.S.

« *P.S. Ce que tu m'as dit ce soir-là à New York ? Ce n'est pas vrai. Ces enfants qui sont morts ? Ce n'était pas ta faute.* »

Stella fixa les mots pendant un long moment. Ses yeux se brouillèrent et des larmes tombèrent sur la page, faisant baver l'encre. Elle se rendit compte qu'elle pleurait. C'était le secret qu'elle lui avait confié cette nuit-là, ivre, pendant qu'il la tatouait.

S'essuyant les yeux, elle sourit.

Elle venait d'être absoute par un mort.

Mais elle n'avait pas le temps de s'y attarder. Le président allait se faire opérer dans deux jours, et l'assassin était en ville. Pour elle. Ensuite, il s'en prendrait au président.

À moins qu'elle ne l'arrête avant.

Si le président était la cible, Stella devait faire intervenir Carmen. Sans aucun doute.

Sa loyauté allait d'abord à sa famille, puis à son pays.

Une rivalité mesquine à propos d'un homme n'avait rien à voir là-dedans.

Prenant une profonde inspiration, elle appela Carmen.

— Le président est la cible. *Après moi.*

— C'était dans la lettre ?

— Oui.

— Tu le crois ?

— Je ne pense pas qu'on puisse se permettre d'en douter. On doit agir comme si c'était du renseignement fiable.

— Dis-m'en plus, exigea Carmen.

— Ils vont s'en prendre à lui pendant son opération.

— On va interrompre l'opération du président des États-Unis sur la base d'un tuyau qu'un tatoueur camé t'a filé ?

— Ce n'était pas un camé.

— J'ai besoin que tu confirmes ça autrement avant que je fasse remonter l'info.

— Il y a autre chose.

— Je t'écoute.

— L'assassin a reçu l'ordre de m'éliminer d'abord. Il est au Palace Hotel, arrivée prévue aujourd'hui. J'y vais. Si toutes les infos de Sebastian sont bonnes, je peux neutraliser la menace. Tu pourras l'arrêter et le retenir sous des accusations bidons jusqu'à ce que l'opération du président soit terminée.

— Sous quelles accusations ? dit Carmen. On doit respecter les règles ici, LaRosa. Contrairement à ce à quoi tu es peut-être habituée.

— Tu fais référence à quoi, exactement ?

Stella savait que c'était soit les liens de sa famille avec la mafia, soit son passé avec Headway. Dans les deux cas, Carmen n'aurait pas dû être au courant.

Carmen poussa un long soupir.

— Allons parler à ce type au Palace Hotel.

Stella ricana.

— Parler ? Ce type est peut-être le meilleur assassin du monde. Celui qui l'a engagé pour éliminer le président a plus d'argent que Dieu. On serait stupides de débarquer là-bas en espérant lui *parler*. Ce qu'il me faut, c'est que tu alertes tes supérieurs pour prévenir le président.

— J'ai besoin de plus de preuves.

— Je n'en ai pas.

— D'accord, dit Carmen. Son accord surprit Stella.

— Laisse-moi une seconde pour réfléchir à ce qu'on fait.

— Rappelle-moi quand tu auras décidé.

Stella raccrocha.

Elle n'allait pas attendre que le FBI concocte un plan qui n'inclurait pas l'arrestation de l'assassin.

Le seul avantage de Stella était l'effet de surprise. Elle devrait le tuer avant qu'il ne la tue. Elle s'exposait peut-être à une accusation de meurtre puisqu'elle venait de tout révéler à Carmen, mais c'était un risque qu'elle n'hésitait pas à prendre. Si ça permettait de sauver la vie du président, elle était prête à tout risquer.

Elle attrapa son téléphone et ses clés, enfonça une casquette de baseball sur sa tête et enfila ses bottes à embout d'acier avant de se diriger vers la porte d'entrée.

Elle jeta un dernier regard à l'intérieur de son appartement avant de fermer la porte. Quand elle vit le verre vide sur la table d'appoint, elle grimaça. Pourquoi avait-il fallu qu'elle boive autant justement ce soir ?

Un sentiment soudain de mélancolie l'envahit. Des images de ses funérailles surgirent malgré elle. Y aurait-il quelqu'un d'autre que sa famille ? Et que se passerait-il quand sa mère viendrait vider son appartement ?

Si elle était tuée ou arrêtée, sa vie serait exposée aux yeux de tous — la vie d'une femme seule. Une grande bouteille d'alcool presque vide. Un éclairage tamisé. De la musique douce. Une assiette solitaire avec des miettes.

Soit. Elle était en paix avec sa vie, et elle était en paix avec l'idée de la quitter.

39

LE PALACE HOTEL se trouvait à Russian Hill, près de chez Joanne Baker. Jusque-là, Stella n'avait eu aucune nouvelle d'elle et ignorait quelle avait été l'issue de leur plan.

L'hôtel arborait un auvent à rayures vertes et blanches et ce qui ressemblait à des répliques de lampes à gaz de part et d'autre de l'entrée, baignant celle-ci d'une lueur chaleureuse. Autrefois, un portier devait attendre sous l'auvent jour et nuit pour accueillir les clients.

Elle se gara à un pâté de maisons de l'entrée après être passée devant. Moteur coupé, elle resta assise quelques minutes à observer les alentours. La rue et les maisons étaient calmes. La plupart des gens étaient couchés.

Mais une voiture tourna dans la rue et se gara. On aurait dit un véhicule fédéral.

Puis elle vit une silhouette menue et familière sortir de la voiture. Bon sang. Le FBI n'enseignait-il pas les bases de la surveillance à ses agents ? Certes, Carmen se trouvait à l'autre bout de la rue, mais quand même.

Stella lui envoya aussitôt un texto.

« Je ne pense pas que tu devrais être là. »

Elle vit la silhouette baisser la tête vers la faible lueur d'un téléphone portable.

« Pourquoi ? »

« Ça va être dangereux. Tu devrais peut-être appeler Griffin pour qu'il nous envoie des renforts », envoya Stella, les yeux brillants à la mention de son nom.

« Il est en déplacement. »

« Je ne veux pas que tu sois là. »

« *Tant pis.* »

« *Je pars. C'est trop dangereux.* » Stella devait renoncer maintenant. Si Carmen entrait, elle était morte. La seule façon de l'empêcher de se faire tuer était d'abandonner la mission.

« *Très bien* », répondit Carmen. « *J'y vais toute seule alors.* »

Stella fixa le texto. Ça sentait mauvais.

« *Il te tuera sans ciller* », répondit Stella par texto.

« *Je suis agent du FBI. Je suis forcément mieux formée que toi.* »

« *Je partirai si tu pars.* » C'était la dernière tentative de Stella pour éviter un massacre.

Depuis le bout de la rue, Stella vit la silhouette menue traverser en courant puis disparaître dans l'ombre d'un bâtiment.

Bon sang. L'agent du FBI allait les faire tuer toutes les deux. Stella mit son téléphone en mode silencieux et le glissa dans une poche. Elle attrapa son plus petit sac de survie sur la banquette arrière. C'était un petit sac à dos contenant un kit de crochetage, des jumelles, un couteau et quelques médicaments.

Après avoir scruté toutes les fenêtres du bâtiment sans déceler de mouvement, Stella décida de faire de même. L'agent du FBI était peut-être coriace, mais elle fonçait vers une situation mortelle, qu'elle s'en rende compte ou non. Stella veillerait à ce que l'agent ne se fasse pas tuer. Elle traversa la rue en courant, se plaqua contre le mur et attendit. Aucun bruit. Elle commença à se rapprocher de l'hôtel. En approchant, elle remarqua un mouvement de l'autre côté de l'entrée. Carmen.

D'une seconde à l'autre, les deux femmes devraient émerger de l'obscurité. Stella aurait aimé qu'il y ait une ruelle. Elle détestait devoir s'exposer à la lumière pour entrer.

Carmen y entra la première.

— Allez, viens, dit-elle. On va travailler ensemble. Tu es ma partenaire maintenant.

Stella faillit ricaner en rejoignant l'agent. Partenaire ? Bien sûr, pourquoi pas ?

Carmen poussa la lourde porte en chêne. Un grand lustre pendait du haut plafond. Un bureau de réception occupait une petite pièce sur la droite. Sur la gauche, une pièce ouverte abritait un bar art déco. Fermé pour la nuit. Une femme à lunettes était assise à la réception et lisait un livre. Elle leva les yeux, surprise.

— Puis-je vous aider ?

— FBI, dit Carmen en montrant son badge. Nous cherchons un client qui s'est enregistré ce soir.

La femme cligna rapidement des yeux.

— Pouvez-vous être plus précise ?

— Un homme seul s'est-il enregistré ce soir ?

— Quelques-uns, oui.

— Il nous faut les numéros de chambre.

— Attendez, dit la femme. Laissez-moi revoir ce badge.

Carmen fit glisser sur le bureau le badge fixé à une petite pochette en cuir noir.

— Si nécessaire, vous pouvez appeler le sergent Terry Acosta au commissariat pour confirmer mon identité.

La femme repoussa le badge.

— C'est bon.

Puis elle se tourna vers son ordinateur portable.

— Nous avons Joel Carter en chambre 203, Samuel Smith en 325, et Hollis Jamison en 310, dit la femme. Ce sont les seuls hommes seuls enregistrés aujourd'hui.

— Ça ira, dit Stella en se dirigeant vers l'ascenseur. Carmen lui emboîta le pas et se retrouva à ses côtés quand elle appuya sur le bouton.

— C'est dangereux ? lança la femme dans leur dos.

Elles entrèrent dans l'ascenseur sans répondre.

— Je pense que c'est Smith, dit Carmen tandis qu'elles attendaient.

— Moi aussi.

— On commence par lui ?

— Oui.

Un silence gêné s'installa quelques secondes.

Carmen s'éclaircit la gorge.

— Pourquoi tu fais ça ? demanda Carmen d'une voix douce.

Stella croisa son regard.

— Parce que quelqu'un doit le faire. Ces hommes se croient intouchables. Je ne peux pas les laisser gagner.

Carmen hocha la tête.

— Je comprends. C'est pareil pour moi.

Stella allait répondre quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Elle se félicita que l'appareil soit si vieux qu'il n'émette aucun signal sonore.

Elles sortirent avec précaution sur la moquette, balayant le couloir du regard. Deux lampes art déco pendaient du plafond, diffusant une lumière tamisée. À chaque extrémité, des miroirs en pied. Les doubles reflets et l'éclairage avaient quelque chose de désorientant.

Carmen se tenait dos au mur, son arme à deux mains devant la poitrine. D'un signe de tête, elle indiqua sa droite à Stella.

Stella acquiesça et les deux femmes se dirigèrent vers la chambre 325.

Une fois devant la porte, Stella passa rapidement de l'autre côté. Elle ignorait ce que Carmen comptait faire. Elle sortit son kit de crochetage et le montra. Carmen fronça les sourcils et secoua la tête.

Si l'agente du FBI frappait et s'annonçait, elles étaient mortes.

Carmen regarda Stella et articula quelque chose en silence. On aurait dit : « À trois. »

Stella secoua violemment la tête. Ça tournait mal. Très mal. L'agente sortit son badge de sa poche. Bon sang. Elle allait montrer son insigne à l'un des meilleurs assassins du monde en espérant le faire coopérer.

— Non !

Stella articula le mot en silence, secouant la tête, les yeux écarquillés.

Avant que Carmen ne puisse frapper, une rafale de balles traversa le bois, projetant des éclats dans tous les sens. Stella se jeta au sol, roula pour s'éloigner de la porte et se redressa en position accroupie, arme braquée sur la porte.

Carmen s'était plaquée quelques portes plus loin, bras tendus, arme braquée sur la porte.

— FBI !

Comme si ça allait les aider maintenant.

Un fracas assourdissant retentit à l'intérieur de la chambre.

— Il sort par la fenêtre ! cria Stella.

D'un coup de botte, elle défonça la porte près de la poignée, passa la main dans le trou et déverrouilla.

Puis elle traversa la pièce en courant.

Carmen était quelques pas derrière elle. Les rideaux ondulaient devant la fenêtre ouverte.

Stella leva la main derrière elle pour faire signe à Carmen de rester en retrait.

Se penchant à la fenêtre, Stella vit une silhouette sombre atterrir sur une benne à ordures dans la cour fermée en contrebas. L'homme portait une

casquette de baseball enfoncée bas qui dissimulait ses traits. Ses épaules et son torse étaient larges. Même à cette distance, Stella distinguait un corps dur et musclé sous le t-shirt moulant à manches longues. Une certitude s'imposa : ce corps était une arme mortelle.

Il sortit de la benne et sauta au sol. En atterrissant, une jambe se déroba sous lui et il s'effondra. Visiblement blessé, il s'appuya au mur pour se relever et s'éloigna en boitant.

Il leva les yeux et, l'espace d'une seconde, elle crut qu'elles le tenaient — jusqu'à ce qu'elle le voie lever le bras. Elle s'écarta brusquement de la fenêtre tandis qu'une rafale de balles criblait le cadre.

Carmen se jeta au sol derrière elle en jurant.

— Il est dans la cour ! Il est blessé ! cria Stella.

Carmen bondit sur ses pieds. Les deux femmes se précipitèrent vers l'ascenseur.

— Il n'y a pas d'escalier ? demanda Carmen tandis qu'elles entraient dans le couloir et attendaient que l'ascenseur descende du quatrième étage.

Stella se dirigea vers une fenêtre au bout du couloir. Un escalier de secours. Elle poussa le cadre. Pendant une seconde, il résista, puis de la peinture s'écailla et la fenêtre céda. À cet instant, l'ascenseur arriva.

— Séparons-nous, dit Carmen. Je prends l'ascenseur.

— Et s'il t'attend en bas ? demanda Stella en se glissant par la fenêtre, mais la porte de l'ascenseur s'était déjà refermée.

L'escalier de secours s'arrêtait à environ trois mètres du sol. Stella dut se suspendre aux barreaux et se laisser tomber. Elle atterrit mal et se tordit la cheville, mais l'adrénaline lui permit de partir en courant vers le côté du bâtiment où devait se trouver la cour.

Le mur de la cour faisait au moins trois mètres de haut. En le longeant au pas de course, elle repéra un portail. Elle ralentit, dégaina son arme et plaqua son dos contre le mur pour avancer furtivement. En s'approchant, elle vit que le portail oscillait légèrement sur ses gonds. Si le tueur était passé par là, elle ignorait où il avait pu aller. La rue était déserte. Cette section était en stationnement interdit. Les seules voitures étaient garées à une cinquantaine de mètres. Mais là-bas aussi, tout semblait calme. Aucun mouvement.

Il l'attendait probablement à l'intérieur.

Bras tendus, arme au poing, elle s'approcha du portail et l'ouvrit d'un coup de botte, puis s'écarta vivement au cas où il tirerait.

Seul le grincement du portail sur ses gonds rouillés troublait le silence. Il était à l'intérieur. Il l'attendait. Elle le savait.

Accroupie, elle pénétra dans la cour, le regard balayant frénétiquement l'espace à la recherche du moindre mouvement.

La cour était encombrée de meubles de jardin rouillés, de grandes bennes, de plantes mortes, de vieux climatiseurs et de morceaux de ce qui avait dû être une clôture en fer forgé ouvragée. Dos au mur, Stella commença à progresser, scrutant la pénombre à la recherche du moindre signe de vie. Elle sursauta et faillit tirer en entendant un bruit de cavalcade — un écureuil effrayé par sa présence, comprit-elle. Dans son mouvement, son bras heurta un morceau pointu de la clôture et s'entailla.

Ce morceau rouillé avait autrefois tenu les intrus à distance. Maintenant, il venait probablement de lui refiler le tétanos. Une goutte de sang perlait à son avant-bras. Elle avait eu de la chance.

Le reste de la cour était silencieux. L'oreille aux aguets, la tête immobile, l'arme devant elle, le regard en alerte, elle progressa.

Dans un coin, un tas de vieux meubles recouverts d'une bâche. Elle se dirigea vers lui, longeant une pile de chaises de jardin qui lui arrivait presque à la poitrine.

Une forme sombre jaillit de la pile de chaises, les envoyant valdinguer dans toutes les directions, et se jeta sur Stella. L'homme émit un grognement guttural en balançant un énorme morceau de clôture métallique vers elle, l'extrémité pointue fendant l'air en direction de sa tête.

L'assassin avait dû sous-estimer le poids de son arme improvisée, ce qui laissa à Stella amplement le temps d'esquiver le coup — un coup qui lui aurait tranché ou fracassé le crâne s'il l'avait atteinte. Au même instant, la jambe de l'homme fusa et percuta l'avant-bras de Stella.

La douleur irradiait dans son bras et ses doigts lâchèrent involontairement l'arme, qui tomba au sol avec un bruit métallique. D'un coup de pied, l'homme l'envoya valser au loin. Il avait lâché le morceau de clôture, qui retomba quelques mètres plus loin dans un fracas de ferraille. Il bondit sur elle, le poing visant son visage. Stella plongea sous l'arc de son coup et, dans le même mouvement, dégaina un couteau à cran d'arrêt de son holster de cheville.

En se redressant, elle bondit et lança un coup de couteau à cran d'arrêt vers son coude, visant les tendons, mais elle le manqua et ne fit qu'entailler le t-shirt moulant, laissant une fine ligne de sang sur la pointe de sa lame.

Elle feinta à droite puis à gauche, mais l'assassin chargea. Sa tête s'enfonça dans l'abdomen de Stella, la déséquilibrant, mais cette proximité lui offrit l'occasion qu'elle cherchait.

Avant qu'elle ne puisse réagir, il la percuta de plein fouet. Ses jambes se dérochèrent et elle s'effondra, une douleur fulgurante irradiant à l'arrière de son crâne qui avait heurté le mur de briques.

Levant les yeux, elle vit l'assassin qui se tenait le flanc. Il respirait bruyamment. Ses yeux sombres, réduits à deux fentes, la toisaient. Il marmonna quelque chose en italien.

Puis les mots qu'il venait de prononcer prirent tout leur sens.

— *Muori adesso.*

Tu vas mourir.

Avant même de comprendre ces mots, elle le vit plonger la main dans son holster d'épaule et en sortir son arme. Équipée d'un silencieux.

Elle tenta de s'échapper, de se relever, mais elle n'eut pas le temps.

Il leva son arme et la pointa sur son front.

Un cri résonna dans la cour. L'assassin pivota et tira. Une rafale de balles s'abattit sur son corps. Il fut secoué de spasmes avant de s'effondrer. Ses yeux vitreux et sans vie fixaient le ciel nocturne. Stella tendit la main vers son arme et comprit qu'il ne l'utiliserait plus jamais. Elle se redressa péniblement et sortit de la petite alcôve, balayant les alentours du regard.

C'est alors qu'elle la vit.

Carmen était assise contre un mur de la cour. Son arme gisait au sol à côté d'elle. Confusément, Stella trouva étrange que l'autre femme soit assise à cet instant. Ce n'est qu'en s'approchant en boitant qu'elle vit le trou de balle dans son front.

Non. Non. Non.

Elle entendit des sirènes, des cris, le crissement de pneus sur le bitume de l'autre côté du bâtiment. Mais tout ce qu'elle pouvait faire, c'était fixer Carmen. Elle avait sauvé la vie de Stella. Elle s'était sacrifiée en criant pour attirer l'attention du tireur, la détourner de Stella.

Elle s'effondra au sol, les larmes ruisselant sur son visage. Elle se laissa tomber à quelques mètres du corps de Carmen et secoua la tête. Elles avaient arrêté un tueur et sauvé la vie du président, mais à quel prix ? Stella avait été prête à donner sa vie, mais Carmen n'avait fait que suivre le mouvement.

— Police ! cria une voix derrière elle. Levez les mains !

40

STELLA ÉTAIT ASSISE sur le banc de l'arrêt de bus, frissonnant de tout son corps, serrant contre elle une couverture de survie argentée qu'un ambulancier lui avait enroulée autour des épaules. L'ambulancière se tenait à deux pas, parlant à quelqu'un près de l'arrière de l'ambulance, les yeux rivés sur Stella.

Stella cligna des yeux face aux gyrophares rouges et bleus des voitures de police et des ambulances. Physiquement, elle allait bien. Émotionnellement et mentalement ? Difficile à dire. Ce qu'elle savait, c'est que jamais, de toute sa vie, elle n'oublierait le son qui avait jailli de la bouche de Griffin quand il avait vu le corps de Carmen.

Et à sa grande honte, la pensée qui lui avait traversé l'esprit avait été : comment avait-il pu tomber amoureux d'une autre femme aussi vite ?

La réaction de Griffin après qu'il s'était précipité dans cette cour et avait trouvé l'agente du FBI resterait à jamais gravée dans sa mémoire. Stella était encore effondrée dans un coin, tremblante et en état de choc, tandis que les secours se ruaient dans la cour.

Griffin avait été l'un des premiers. Il était entré en courant, puis s'était arrêté net, l'horreur envahissant ses traits à la vue du corps de Carmen. Il s'était effondré à genoux juste devant elle. Puis sa tête s'était penchée en avant, et sa main avait cherché son cou pour trouver un pouls qui n'était plus là.

Un son avait jailli de sa bouche. Une plainte déchirante qui avait frappé Stella en plein cœur.

Un autre inspecteur sur les talons de Griffin s'était soudain retrouvé à ses côtés. Cet homme avait crié quelque chose que Stella n'avait pas

compris, mais deux ambulanciers étaient arrivés immédiatement. Ils l'avaient hissé par les aisselles et emmené, la tête baissée tandis qu'il étouffait des sanglots.

Stella s'était recroquevillée dans l'ombre de son petit coin, espérant qu'il ne la remarquerait pas. Elle pensait être tirée d'affaire quand il avait tourné la tête d'un côté puis de l'autre. Ses yeux s'étaient posés sur elle, s'étaient écarquillés, puis il avait été entraîné vers la sortie.

Stella ferma les yeux un instant, sentant la haine dans son regard. Ou l'avait-elle imaginée ? Quoi qu'il en soit, Griffin ne lui adresserait plus jamais la parole après ça. Elle avait conduit Carmen à cet hôtel. Conduit Carmen à sa mort.

Repoussant cette pensée, elle regarda avec horreur une foule d'inspecteurs, de policiers, de secouristes et de techniciens de scène de crime envahir la cour. Ils installaient des projecteurs autour des deux corps, déroulaient du ruban de scène de crime et prenaient des photos.

Peu après que les deux ambulanciers avaient emmené Griffin, deux autres étaient apparus. Ils s'étaient agenouillés pour examiner Stella. Elle était dans un état second mais avait pris soin de ne pas mentionner le coup qu'elle avait reçu et avait dissimulé sa douleur quand l'ambulancier avait palpé l'arrière de sa tête. Ils avaient fini par croire qu'elle n'avait que quelques égratignures et l'avaient installée dans la rue, à l'extérieur de la cour, avec une couverture.

Maintenant, voyant l'ambulancière discuter tout en gardant un œil sur elle, Stella ne voulait qu'une chose : ficher le camp. Le dernier endroit où elle voulait se retrouver, c'était un hôpital. Elle faisait encore des cauchemars où elle tirait sur Nick dans cette chambre d'hôpital, avec Griffin inconscient dans le lit.

Finalement, l'ambulancière revint vers elle.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je vais bien, dit Stella.

— Je viens de parler à mon collègue, et nous pensons que vous devriez vous faire examiner. Par précaution.

— Ce n'est vraiment pas nécessaire, dit Stella en s'efforçant de garder une voix stable.

La femme fixa Stella un long moment puis hocha la tête.

— Vous me promettez de trouver quelqu'un pour vous conduire aux urgences ? Si vous avez quelqu'un ici sur place qui peut vous y emmener,

vous pouvez éviter le trajet en ambulance.

Stella hocha la tête. Elle allait devoir appeler Mazzy.

— Oui.

Stella fouilla dans la poche de sa veste et en sortit son téléphone.

Ses doigts tremblaient tandis qu'elle composait le numéro de Mazzoli.

— Tu vas bien ? furent ses premiers mots. L'inquiétude dans sa voix déclencha un flot de larmes qui ruisselèrent sur son visage. Elle les essuya, embarrassée et agacée par cet élan d'émotion.

— Je vais bien, dit-elle en reniflant malgré elle. Mais l'agente du FBI est morte.

Pour une raison qu'elle ne s'expliquait pas, elle ne pouvait pas prononcer le nom de Carmen Rodriguez. Cela semblait trop personnel. Et trop horrible de l'appeler par son prénom.

— Qui ?

— L'agente spéciale Rodriguez.

— Bon Dieu.

— Ils veulent me faire prendre une ambulance pour aller aux urgences, à moins que quelqu'un d'autre puisse m'y emmener.

— J'arrive. Je te conduis.

Stella expira et sentit une partie de la tension la quitter.

— Merci, dit-elle, sentant un nouveau flot de larmes monter.

L'ambulancière, qui avait attendu pour s'assurer qu'un transport était organisé, lui tendit un mouchoir.

Dix minutes plus tard, Mazzoli était là. Il se précipita vers Stella et l'attrapa par les épaules, plongeant son regard dans le sien.

— Tu vas bien ?

Sa voix se brisa, ce qui attendrit Stella. D'habitude, c'était un vieil ours bourru.

— Je vais bien, dit-elle. Je veux juste rentrer chez moi.

— Ça ne va pas être possible.

Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Carmen est morte.

— Je sais.

— Je veux juste rentrer chez moi.

— Allez, gamine.

Il lui prit les mains et l'aida à se lever.

— Allons te faire examiner et tu me raconteras ce qui s'est passé en chemin.

— Ils ne veulent pas m'interroger ?

— Bien sûr que si, mais je pense qu'il est plus important que tu te fasses d'abord examiner.

— Je vais bien.

— Arrête de discuter.

— D'accord.

Stella savait quand capituler avec Mazzy.

— Tu vas devoir être officiellement interrogée au commissariat, mais je ne vais pas t'y emmener, dit-il. Je dirai juste que je t'ai conduite aux urgences et que je suis parti. Ce que tu fais après, c'est ton affaire. Ils savent où te trouver de toute façon. Ils seront probablement furieux contre moi, mais quoi de neuf ?

Il lui lança un regard.

Pauvre Mazzoli, qui avait un parcours impressionnant au sein de la police, était désormais constamment soupçonné, puisque tout le monde savait qu'il était ami avec Stella, une journaliste spécialisée dans les affaires policières. Le pire dans tout ça, c'étaient certaines rumeurs ignobles et complètement infondées que Stella avait entendues, alors que Mazzy était bien plus âgé qu'elle et ne l'avait jamais traitée autrement que comme sa propre fille depuis le premier jour.

Les gens étaient vraiment des connards pervers.

Une fois dans la voiture, Stella lui raconta tout.

Mazzoli conduisait lentement dans les rues de San Francisco, le regard fixé droit devant lui, tapotant de ses gros doigts sur le volant pendant qu'elle parlait.

Stella commença par expliquer comment Sebastian l'avait mise en relation avec son informateur sur le Dark Web, comment celui-ci lui avait parlé des Collectionneurs, et comment ce groupe d'hommes avait fait monter les enchères. D'après la lettre de Sebastian, elle était convaincue que le président serait la prochaine cible.

— Ce type de la cour ? Celui qui a tué Carmen ? Il avait été envoyé pour m'éliminer d'abord, puis se rendre à Washington.

Mazzoli se gara sur le bas-côté, devant un immeuble de bureaux.

Il se tourna vers elle.

— Sans vouloir te vexer, gamine, mais pourquoi serais-tu la cible d'un assassin qui allait s'en prendre au président ? Pourquoi toi ? Ça n'a aucun sens.

Stella resta silencieuse un moment, réfléchissant à ses paroles. Finalement, elle dit :

— Je ne sais pas.

— Tu vois où je veux en venir ?

— Oui. Ça n'a aucun sens, dit Stella.

Elle n'avait pas eu le temps de se demander pourquoi elle était une cible, car son objectif principal était d'arrêter le tueur avant qu'il ne s'en prenne au président.

Carmen n'avait apparemment pas jugé les renseignements suffisamment fiables pour les faire remonter la chaîne hiérarchique et alerter le président. C'était un angle mort de sa part. Peut-être que si elle avait pris la chose plus au sérieux, elle aurait appelé des renforts pour affronter l'assassin avec Stella.

Mais c'était vain, pensa Stella, de remettre en question chaque décision en se disant que quelqu'un serait peut-être encore en vie si A, B ou C s'était passé autrement.

— La seule explication qui me vient, c'est qu'ils savent peut-être que je suis au courant, et qu'ils veulent m'empêcher de publier quelque chose dans le journal qui alerterait la sécurité présidentielle à temps.

— Mais tu l'as tué.

— Oui.

— Mais ?

— Mais et s'ils ont un autre assassin en réserve pour le plan B ? demanda-t-elle. Il faut prévenir le président. Mais je n'ai aucune idée de comment faire. Ce n'est pas comme si je pouvais appeler la Maison-Blanche. Tu peux faire quelque chose ?

— Tu sais bien que j'essaierais de faire remonter l'info, mais... le chef rejettera tout ce que tu dis, surtout si ça vient de moi.

C'était vrai. Tout le monde savait que Mazzoli avait pris une balle pour elle. On avait dit des choses terribles à ce sujet. La réputation de Mazzoli en avait pâti. Lui s'en fichait. Mais il savait aussi que personne ne prendrait au sérieux ce qu'il disait, surtout si Stella en était la source.

— Et si tu ne leur dis pas que ça vient de moi ? dit-elle.

— Je peux essayer, mais ils exigent des preuves en béton avant de bouger le petit doigt.

— Et Griffin ?

— Lui, ils le croiraient. Peut-être. Mais je ne pense pas qu'il te croirait, toi.

Une sensation de brûlure lui revint aux yeux. Elle cligna des paupières pour refouler ses larmes. Elle détestait pleurer.

— Et quelqu'un d'autre au FBI ? Tu connais quelqu'un là-bas ? À la CIA ? N'importe qui ?

Mazzoli fronça les sourcils.

— Je vais passer un coup de fil, dit-il. Mais n'y compte pas trop.

41

SOIGNER SA MIGRAINE à l'alcool était exactement ce que l'infirmière des urgences lui avait dit de ne pas faire. Mais tant pis. Carmen était morte. Griffin avait le cœur brisé. Et Stella aussi.

L'appartement de Billy avait été sa première étape. Il lui avait donné la bouteille d'alcool, et elle avait bu au goulot avant de prendre une douche et de passer dans la chambre. Il était déjà ivre quand elle était arrivée et, à son grand désarroi, il s'était endormi en ronflant en pleine action. Elle s'était dégagée et avait remis ses vêtements à la hâte avant de tituber jusqu'à son appartement, complètement ivre.

Se coulant dans son lit, elle essaya de chasser l'image du petit corps de Carmen, assise sans vie dans cette cour. L'agente du FBI avait été courageuse. Mais aussi imprudente.

Stella avait essayé de la prévenir.

À présent, Stella tentait de se convaincre que Carmen avait sacrifié sa vie pour sauver le président et qu'elle était morte en le sachant. Et si c'était un mensonge ?

Stella essaya d'ignorer l'ordinateur portable Headway posé sur sa table de nuit, mais au bout de vingt minutes, elle alluma la lumière et le tira sur ses genoux. Elle se connecta au Dark Web. Il fallait qu'elle découvre par elle-même si le sacrifice de Carmen en avait valu la peine.

La notification de message clignotait. Le cœur battant, elle cliqua dessus.

Ce n'était pas un message des Collectionneurs. C'était Mercury.

Il avait écrit : « *Quelqu'un sait que je te parle. Je suis en danger. Les Collectionneurs ont disparu des radars. Soit ils m'ont bloqué, soit ils se*

sont volatilisés. »

— Est-ce que ça veut dire que le président est en sécurité ?

C'était un test. Elle attendit quelques secondes.

— Non. Ces hommes ne plaisantent pas.

Confirmation.

Stella fixa l'écran pendant quelques secondes.

— J'ai besoin d'une preuve pour alerter le président. Une agente du FBI est morte, et c'était la seule personne de ma connaissance que la sécurité présidentielle aurait prise au sérieux.

« Je me retire », écrivit-il en retour. « Je ne joue pas avec ce genre de types. Maintenant qu'ils m'ont prévenu, je me suis connecté uniquement pour te prévenir parce que Strange te faisait confiance et t'appréciait. RIP. Bonne chance. »

Son nom et son message disparurent de l'écran. Présents une seconde, volatilisés la suivante. Elle tenta de rechercher son nom. Il l'avait bloquée ou avait supprimé son compte.

Au moins, il avait confirmé ses dires. Non seulement il avait confirmé que le président était la cible, mais il avait aussi validé ses soupçons. Il y avait probablement un autre assassin quelque part, prêt à intervenir et à tuer le président.

Consciente que le temps pressait, elle quitta le Dark Web et réserva un vol de nuit pour le Maryland.

Puis elle envoya un texto à Mazzy.

— La vie du président est toujours en danger. Quelqu'un doit empêcher cette opération.

« Ne compte pas sur moi », répondit-il. « Au fait : ils envoient un policier chez toi pour t'interroger puisque tu as quitté l'hôpital avant l'arrivée d'un inspecteur. »

« Peu importe », répondit Stella. « Ça a donné quelque chose, ton appel ? »

— Non. Désolé, gamine.

Stella n'eut pas le temps de répondre. Elle appela Garcia.

Sa voix était ensommeillée quand il décrocha.

— J'ai besoin de votre aide, lui dit-elle. J'ai besoin qu'un article paraisse dans le journal du matin.

— Le journal est déjà bouclé, Collins.

— Ça pourrait sauver la vie du président.

— Quel président ?

— *Le* président.

Elle l'entendit grogner, les couvertures remuer à l'autre bout du fil, puis il dit :

— Accouche.

Stella lui raconta tout ce qu'elle savait.

— Tu es sûre de toi ? dit Garcia. Tu n'as vraiment aucune source crédible là-dessus.

— Je pense qu'un tueur prêt à abattre une agente du FBI qui s'est identifiée comme telle, c'est une preuve suffisante.

— Pas vraiment. N'importe quel cinglé ferait pareil.

— Je suis sur le point de partir pour l'aéroport. Vol de nuit pour la côte Est. Je vais écrire l'article dans l'avion et je vous l'envoie.

— Tu as oublié que le journal est déjà bouclé ? C'est plié.

— On pourrait publier une édition de l'après-midi demain. Si on rend ça public, le personnel présidentiel n'aura pas d'autre choix que de réagir et, avec un peu de chance, de renforcer la sécurité. On n'est pas un canard de province dans un trou perdu. On est le *San Francisco Tribune*. Notre article pourrait passer sur les fils de presse ce soir. Dites-moi que vous allez le faire.

— Collins, tu me demandes de mettre en jeu non seulement mon emploi, mais celui de *tout le monde*, dit Garcia. Si je publie ça et que c'est faux, ou qu'aucune tentative n'a lieu, tout le journal coule.

— Si vous ne le faites pas, le président pourrait y passer.

— Donne-moi quelque chose, dit-il. Une preuve.

— Tout ce que j'ai, c'est ce que je vous ai dit.

— C'est du délire.

— Est-ce que je me suis déjà trompée ?

— Je ne sais pas, dit-il. Je suis trop crevé pour m'en souvenir.

— Laissez-moi vous envoyer l'article et vous déciderez après, d'accord ?

— Tu vas me faire mourir avant l'heure.

— Nous allons précipiter le président dans la tombe si nous gardons ces informations pour nous.

Avant de partir pour l'aéroport, elle décida d'appeler Griffin. Peut-être pourrait-il la mettre en contact avec quelqu'un de haut placé au FBI.

Sortant l'un de ses téléphones jetables, elle composa son numéro. Elle savait que les appels passés depuis son portable habituel – affichant son numéro – iraient directement sur la messagerie.

— Ne raccrochez pas ! dit-elle dès qu'il décrocha. C'est une question de sécurité nationale.

— Vous avez soixante secondes.

Sa voix était lasse plutôt que furieuse, ce que Stella considéra comme une victoire.

— C'est le président.

— Quoi ?

— Des États-Unis. C'est pour ça que Carmen était là. Elle le savait. Il doit bientôt se faire opérer, non ? Une intervention de routine. Ça va mal se passer. Soit ils vont lui retirer quelque chose qu'ils ne devraient pas, soit il va mourir sur la table.

— Comment savez-vous ça ?

Stella grimâça, même s'il ne pouvait pas la voir.

— J'ai été en contact avec une source sur le Dark Web, et Sebastian l'a pratiquement avoué.

— Pratiquement ?

— C'est la seule explication logique. La seule qui colle avec le calendrier. Ça ne peut être que ça.

— Ça ne suffira pas.

— J'ai besoin que vous me mettiez en contact avec quelqu'un au FBI qui puisse arrêter ça ou prévenir la Maison-Blanche.

— Ils ne voudront pas vous écouter. Ils pensent que c'est votre faute si elle était là-bas.

Stella tressaillit.

Ils pensent ? Ou Griffin pense ?

Le silence sur la ligne parut s'éterniser pendant quelques secondes, puis Griffin soupira.

— Je sais que ce n'était pas votre faute, dit-il. C'est juste difficile d'accepter qu'elle était là pour vous sauver parce que vous aviez été imprudente. Elle m'a dit en partant qu'elle devait aller vous aider parce qu'on aurait dit que vous aviez bu.

Voilà.

C'était le coup de poing dans le ventre qu'elle attendait.

Il y eut un autre moment de silence. Stella accepta son mépris, sa dérision, son dégoût.

Elle avait bu, c'était vrai. Mais elle n'avait pas forcé Carmen à y aller. En fait, elle n'avait pas voulu qu'elle y aille et avait essayé de l'en dissuader à plusieurs reprises. Mais rien de tout cela ne valait la peine d'être expliqué.

— Je n'étais pas imprudente, Rob, dit Stella en utilisant son prénom pour la première fois. J'essayais d'empêcher un meurtre. Celui du président.

Elle laissa ses mots résonner dans le silence.

— Vous aviez quand même bu.

Il y avait tant de choses qu'elle aurait pu lui dire. Comme le fait qu'elle avait essayé de dissuader Carmen d'entrer. Que si elle était là, c'était uniquement parce qu'elle craignait que Carmen se fasse tuer en fonçant seule à l'intérieur. Que c'était Griffin, sa présence auprès de Carmen, qui l'avait poussée à boire ce soir-là. Mais c'étaient des excuses boiteuses. *C'était* de sa faute. Si elle avait été parfaitement sobre, elle aurait peut-être pu arrêter le tueur elle-même. Carmen n'aurait peut-être pas eu à la sauver.

Peut-être. Beaucoup de peut-être.

Le silence était assourdissant. Elle n'allait pas se défendre. Plus maintenant.

Griffin s'éclaircit la gorge.

— J'essaierai d'appeler quelqu'un demain matin.

— Ça ne peut pas attendre aussi longtemps.

Il raccrocha.

Stella ferma les yeux de toutes ses forces. Ça ne suffirait pas.

C'était un pari, mais elle était quasiment certaine que l'opération aurait lieu au centre médical Walter Reed. Toutes les opérations présidentielles récentes s'y étaient déroulées.

Le vol de nuit l'y amènerait au matin. L'opération était dans deux jours. Ils le transféreraient un jour à l'avance. Ce serait serré, sans compter qu'il lui serait quasiment impossible d'empêcher quoi que ce soit dans la salle d'opération, mais elle se sentait impuissante à rester sur la côte Ouest pendant que quelqu'un avait le président dans sa ligne de mire.

C'était un coup de poker, mais peut-être que quelqu'un surveillait encore le compte e-mail général de Headway. Décidant de tenter sa chance, elle ouvrit son ordinateur portable.

Elle ouvrit son compte Black Rose et commença à rédiger un e-mail destiné au Programme Headway. C'était une adresse générique, mais c'était

tout ce qu'elle avait. Elle tapa l'objet : « L'opération du président doit être arrêtée ! »

Puis dans le corps de l'e-mail, elle écrivit : « *J'ai des renseignements indiquant que son opération va être compromise. Les pions sont déjà en place. Sa vie est en danger.* »

Après avoir cliqué sur Envoyer, Stella attrapa son sac d'urgence. Garder ce sac en cuir noir toujours prêt était un vestige d'une vie antérieure. Il contenait des vêtements de rechange, une petite trousse de toilette, une paire de jumelles et une trousse de premiers secours. Dans un compartiment secret de l'étui à bijoux se trouvaient un passeport et une pièce d'identité portant sa photo, mais au nom de Kate Wolf.

Si les choses tournaient mal, elle avait un plan d'évasion, avec un compte bancaire suisse. Tout avait été mis en place quand elle était membre de Headway, et tout était resté en l'état même après son retour à la vie civile.

Après s'être réveillée dans ce lit d'hôpital au centre médical Walter Reed, elle n'avait jamais pensé devoir s'inquiéter de nouveau de ce genre de choses. De l'uranium dans sa jambe, peut-être, mais pas d'avoir à se créer une nouvelle vie sous une nouvelle identité où elle ne reverrait plus jamais sa famille.

Mais maintenant, elle n'en était plus si sûre.

Son passé la hantait.

Même avec les principaux protagonistes morts, quelqu'un quelque part savait encore qui elle était et ce qu'elle avait fait. Et cette personne n'en avait pas fini avec elle. Sans Carmen Rodriguez, elle serait morte ce soir.

Mais pour l'instant, elle ne pouvait pas se permettre d'y penser. Quelque chose d'une importance capitale était en jeu : la vie du président des États-Unis.

Stella savait qu'il y avait de fortes chances que personne ne la croie. Elle n'avait aucune preuve. Rien qu'une intuition. Mais elle savait qu'elle avait raison.

Une fois installée à sa place dans l'avion, elle sortit son ordinateur portable et commença à rédiger son article. Juste avant l'atterrissage, elle le relut une dernière fois, puis l'envoya à Garcia. Advienne que pourra, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir.

Peut-être Garcia publierait-il l'article et quelqu'un préviendrait-il le président. Peut-être Griffin alerterait-il le FBI, qui à son tour avertirait le

président. Peut-être la source de Mazzy le préviendrait-elle. Peut-être Stella repérerait-elle l'assassin à l'hôpital et l'arrêterait-elle à temps.

Que des peut-être.

* * *

Stella traversa l'aéroport d'un pas vif, impatiente de gagner la zone des taxis et de trouver un moyen de se rendre dans un café près de Walter Reed. Le président y serait transféré ce soir-là. Il passerait la nuit dans une aile de l'hôpital sous haute surveillance. Les médecins chargés de son opération auraient déjà été acheminés sur place et seraient en quelque sorte consignés.

Toutes ces précautions secrètes auraient été parfaites si la menace venait de l'extérieur. Mais il s'agissait forcément d'un coup monté de l'intérieur. C'était la seule explication à l'aplomb de sa source.

Un assassin allait tuer le président des États-Unis et lui prélever le cerveau pour que quelqu'un d'autre le conserve dans un bocal de sérum physiologique.

Le seul espoir de Stella était d'arriver à l'hôpital avant le soir et de tenter de parler aux chirurgiens. Elle y avait été hospitalisée à son retour de l'étranger.

Ce que le médecin lui avait annoncé, elle le gardait enfoui au plus profond d'elle-même. La seule personne à qui elle s'était confiée était Harry. Et il était mort. Quand Harry avait disparu, son secret avait disparu avec lui. Personne d'autre ne savait ce que le médecin lui avait dit.

— Il y a des chances que l'éclat d'obus ait contenu de l'uranium.

Comme elle n'avait eu aucun symptôme – vomissements, diarrhée, nausées – elle avait préféré ignorer l'avertissement et éviter tout examen. Elle n'en avait jamais parlé à ses parents ; il ne manquerait plus qu'ils la traitent comme une invalide.

Mais de temps en temps, elle se demandait si ses jours étaient comptés. Si c'était le cas, elle devait se racheter pour ce qu'elle avait fait – tout ce sang versé – sans plus attendre.

42

DANS LE TAXI qui l'emmenait de l'aéroport à l'hôpital, Stella sortit son portable Headway et se connecta au Dark Web. Aucun message. Ni sur l'ancien compte Headway, ni de Mercury, ni des Collectionneurs.

Mercury ne plaisantait pas quand il avait dit qu'il laissait tomber.

Il avait peur.

Le chauffeur la déposa devant les lourdes grilles de l'hôpital, près du poste de garde.

Stella avait ses accréditations prêtes. Les mêmes qui lui avaient permis d'accéder sans problème à n'importe quelle installation gouvernementale américaine dans le monde quand elle faisait partie du programme Headway. Elles lui donnaient le plus haut niveau d'habilitation. Son travail l'exigeait.

Elle retint son souffle quelques secondes lorsque le garde y jeta un coup d'œil. Mais il se contenta de dire :

— Bienvenue, madame Collins. Vous avez besoin qu'on vous conduise à l'intérieur ?

— Non merci, dit Stella en récupérant sa carte. Je vais profiter de l'air frais avant mon opération.

Il hocha la tête et ouvrit le portillon latéral pour la laisser passer.

La marche le long de la longue allée menant à l'hôpital lui parut interminable. Stella imaginait les caméras de surveillance en train d'analyser ses traits et de déclencher une alerte. Elle savait que c'était possible. Elle ignorait sur quelle liste noire elle avait atterri depuis le démantèlement de Headway.

Au moins, le sénateur qui avait dirigé le programme ne voulait plus sa mort. Enfin, elle l'espérait.

Quoi qu'il en soit, il était en prison, et elle était toujours vivante et libre.

Dix minutes plus tard, elle évita l'entrée principale de l'hôpital et suivit une allée qui contournait le bâtiment par l'arrière, remontant sa capuche pour dissimuler son visage aux caméras qui balayaient la zone.

À l'arrière de l'hôpital, elle vit la camionnette de la blanchisserie s'arrêter devant un quai de chargement, face à une grande double porte aveugle. C'était sa porte d'entrée.

Elle courut vers la camionnette et se plaqua contre le côté passager. Elle regarda l'employé décharger un grand bac blanc et le pousser à l'intérieur. La porte allait se refermer derrière lui quand Stella la rattrapa. Elle attendit un instant, puis l'entrouvrit juste assez pour se faufiler à l'intérieur.

L'homme au bac à linge était déjà à l'autre bout du couloir et franchissait des portes battantes.

Stella entendit des voix fortes, puis quelqu'un lancer :

— À mardi !

D'autres portes bordaient le couloir. Stella n'avait que quelques secondes pour se décider.

Aucune n'était identifiée.

La porte au bout du couloir s'ouvrit. Elle aperçut l'homme de dos. Sans une seconde à perdre, et sans autre choix, elle essaya la poignée de la première porte. Verrouillée. De l'autre côté du couloir, une autre double porte, également aveugle. Elle se précipita et en poussa un battant. Il céda. Elle se faufila à l'intérieur et se plaqua contre la porte, agrippant le bord pour stopper le balancement. Elle retint son souffle, priant pour ne pas avoir été repérée. Elle écouta l'homme passer, sa respiration lourde, ses pas qui résonnaient, le grincement des roues du bac à linge sur le linoléum défraîchi.

Ce ne fut que lorsqu'elle entendit la porte extérieure se refermer qu'elle se retourna et prit le temps d'examiner les lieux.

Elle se trouvait dans un couloir qui tournait au bout d'une dizaine de mètres. Mais ce n'était pas le plus frappant.

Le long d'un mur s'alignaient des civières portant des formes informes sous des draps blancs, chacune munie d'une grande étiquette. Bon sang.

Cette partie du sous-sol abritait la morgue de l'hôpital.

La morgue devait être pleine à craquer pour qu'on entrepose des corps dans le couloir en attendant les pompes funèbres.

Elle longea le mur opposé, passant devant cinq civières, et s'engagea sur une moquette marron à l'aspect administratif qui semblait au mieux peu hygiénique, au pire maculée de fluides corporels — du moins à en juger par la mosaïque de taches rougeâtres et blanchâtres délavées.

La poitrine de Stella se serra quand elle prit conscience des plafonds oppressants, de l'absence de fenêtres et de l'éclairage blafard des néons. L'espace confiné réveillait sa claustrophobie. Elle repoussa l'angoisse qui montait. Ce n'était qu'un couloir. Pas un trou noir sans fond. L'espace était vaste et il y avait des portes pour sortir. Elle n'était pas piégée, se rassura-t-elle.

Stella leva le bras et frôla du bout des doigts le plafond en dalles, détachant un peu de plâtre qu'elle regarda retomber en une pluie de confettis.

Tandis qu'elle avançait dans le couloir, cherchant une indication vers une cage d'escalier, elle passa devant une porte marquée « Morgue ». Ça semblait redondant, vu les cadavres dans le couloir.

Stella se félicita doublement que son propre séjour à l'hôpital, après son retour de l'étranger, ne se soit pas terminé par un aller simple pour les pompes funèbres. Elle était pragmatique, mais parquer les corps dans le couloir lui semblait tout de même déplacé.

Puis elle tourna à l'angle. Cette partie du couloir était encore plus sinistre que la précédente. Au moins, l'autre avait des lumières qui fonctionnaient. Ici, une seule ampoule fluorescente diffusait une lueur jaunâtre et vacillante, digne d'un film d'horreur. Toutes les portes étaient aveugles.

Sauf l'une des deux énormes portes battantes au bout du couloir, là où il se terminait en cul-de-sac.

La grande vitre était si sombre que Stella se demanda d'abord si elle n'était pas peinte en noir. Mais en s'approchant, quelque chose attira son regard au fond du couloir. Un scintillement.

Elle se figea.

Encore. Un bref scintillement de lumière fluorescente à travers la vitre sombre de la grande porte.

Tandis qu'elle observait, une silhouette gigantesque passa devant la vitre, vêtue de ce qui ressemblait à une combinaison spatiale avec casque. Une lumière étrange semblait monter du cou et éclairer un visage vide à l'intérieur du casque.

Elle était trop loin pour distinguer s'il s'agissait d'un visage humain, d'un mannequin ou d'un robot.

En l'observant, elle comprit que la silhouette décrivait des cercles concentriques précis et serrés : elle apparaissait dans son champ de vision puis disparaissait à intervalles réguliers.

Sans qu'elle sache pourquoi, cette vision la terrifia bien plus que les civières chargées de cadavres. Que diable se passait-il dans ce recoin sombre du sous-sol, et comment avait-elle pu y accéder aussi facilement ?

Des voix commencèrent à briser le silence.

Elles venaient de la morgue.

Elle se mit à courir, essayant les poignées au passage. Finalement, tout au bout du couloir, non loin de la pièce où évoluait l'étrange silhouette robotique, l'une d'elles céda.

Un vestiaire. Minuscule, sans doute réservé au personnel de la morgue voisine. Elle s'y faufila et referma la porte derrière elle.

Une rangée de casiers se dressait face à un petit banc. Quatre d'entre eux étaient cadénassés. Elle sortit son kit de crochetage de son petit sac à dos et en força un. À l'intérieur, une tenue de bloc, mais trop grande. Elle essaya un autre casier. Cette fois, elle trouva une tenue gris clair à sa taille. Elle retira son sweat à capuche noir et le fourra sur le dessus des casiers. Plutôt que d'enlever son legging et son haut à manches longues noirs, elle enfila la tenue par-dessus ses vêtements. Ainsi, elle pourrait se changer rapidement si nécessaire.

Elle aurait aimé avoir son arme. Mais impossible de franchir les contrôles de sécurité à l'aéroport avec.

Avant de retourner dans le couloir, elle marqua une pause. Où se trouverait le tueur ? Où se cachait-il ? Il avait été facile de pénétrer dans l'hôpital où un président se faisait opérer.

Il ne devait pas encore être là. Sinon, tout l'établissement serait bouclé et les services secrets grouilleraient partout. Elle avait eu raison de venir directement depuis l'aéroport.

Dans le couloir, le silence n'était rompu que par le frottement feutré des pas des infirmières et le bourdonnement lointain des machines. L'odeur âcre du désinfectant se mêlait à un relent de chair en décomposition.

Stella traversa le corridor comme une ombre, silencieuse et déterminée. Le vacillement de la lumière jaunâtre était désorientant, mais elle restait en alerte, guettant le moindre signe de danger.

L'assassin était quelque part ici, et elle le trouverait. Elle se sentait comme une panthère traquant sa proie. Elle se rendit compte avec surprise qu'elle n'éprouvait pas la moindre trace de peur.

C'était pour cela qu'elle avait été mise sur terre.

Sa vie pour un bien supérieur.

Le monde sombrerait dans le chaos si ces monstres parvenaient à leurs fins.

L'assassinat d'un président ébranlerait le monde jusque dans ses fondements.

Au détour d'un couloir, elle se figea. Elle avait perçu quelque chose. Sa main se porta vers le petit couteau qu'elle avait scotché à sa cuisse dans les toilettes de l'aéroport.

Mais ce qu'elle vit l'arrêta net.

Devant elle, baigné dans la lumière vacillante d'une sortie de secours, se tenait un homme qu'elle reconnut aussitôt : son adversaire.

Comme elle, il portait une blouse grise. Sauf qu'il avait un stéthoscope autour du cou. Pour n'importe qui d'autre, il aurait ressemblé à un simple membre du personnel médical. Mais Stella le reconnut pour ce qu'il était : un tueur de sang-froid. C'étaient ses yeux. Ils croisèrent les siens, froids et calculateurs, la jaugeant comme une proie.

Aucun des deux ne parla ; ils se contentèrent de se fixer en silence. Puis il se jeta sur elle, avec des mouvements fluides et mortels.

Stella esqua son attaque et riposta d'un coup de pied rapide à l'abdomen. Il le dévia avec aisance, ce qui lui glaça le sang. Ses mouvements trahissaient une expertise forgée par des années d'entraînement et de meurtres.

Ils se mirent à tourner l'un autour de l'autre. Stella cherchait une ouverture dans sa garde. De nouveau, sans préambule, il frappa le premier, son poing fendant l'air vers son visage. Elle eut à peine le temps de se baisser ; ses jointures lui effleurèrent l'oreille.

Il était implacable, frappant encore et encore. Malgré tous ses efforts, plusieurs coups portèrent, et la douleur de chacun la poussait un peu plus vers ses limites.

Stella pouvait à peine se défendre contre ce déluge de coups. Le martèlement ne cessait pas. Elle n'eut pas l'occasion de placer le moindre coup de pied ou de poing et haletait sous l'effort d'éviter simplement le coup fatal.

Malgré cela, un puissant coup de pied circulaire l'atteignit au flanc avec une force à lui broyer les os. La douleur explosa dans tout son corps et elle haleta pour reprendre son souffle. Pendant une seconde, sa vision se troubla, le vertige la saisit, et elle tendit la main derrière elle vers le mur pour se stabiliser. Sa paume rencontra une poignée de porte. Elle l'ouvrit et se précipita à l'intérieur.

Il la suivit. Ils se retrouvèrent dans des toilettes.

Il l'avait coincée contre le lavabo et tendait la main vers sa gorge. Elle plongea, lui saisit la tête dans une prise d'étranglement, pivota sur le côté et utilisa son propre élan pour lui fracasser le crâne contre le miroir. Le verre vola en éclats. Elle s'accroupit et tenta d'en saisir un pour s'en servir comme arme.

D'un coup du tranchant de la main sur son avant-bras, il lui fit lâcher le verre. Quand il se releva, il avait réussi à arracher un morceau de tuyau de sous le lavabo et l'abattit vers sa tête. L'eau se mit à gicler partout et le sol devint glissant.

Stella parvint à bondir et à lui faire lâcher le tuyau d'un coup de pied circulaire. Il enchaîna avec un crochet gauche qu'elle esquiva de justesse en plongeant et en roulant au sol.

Le bruit de leur respiration brisa le silence et résonna contre les murs carrelés.

Le cœur de Stella battait la chamade. La douleur du coup au flanc irradiait encore dans sa poitrine et elle avait du mal à reprendre son souffle.

Mais elle s'accroupit en posture défensive, muscles bandés comme des ressorts, prête à affronter ce que l'assassin lui réservait.

Chacun de ses mouvements était un calcul vital pour rester en vie.

Mourir ne lui faisait pas peur, mais il devait tomber avec elle, sinon tout cela n'aurait servi à rien.

Il se tenait entre elle et la porte. L'un d'eux, ou les deux, ne sortirait pas de cette petite pièce.

À sa surprise, il avait lui aussi profité de ce répit pour reprendre son souffle. Il la fixait, la poitrine haletante.

Une petite lueur d'espoir surgit quand elle comprit qu'il s'épuisait. Il l'avait sous-estimée.

C'était son super-pouvoir.

Comprenant cela, ses pensées s'emballèrent. Comment exploiter cette faiblesse ?

Puis elle le vit — un scintillement, le reflet d'un gros éclat de miroir tombé dans le lavabo, une fraction de seconde où sa garde faiblissait. Elle pivota, saisit le morceau de miroir brisé et, avec un hurlement de banshee et une explosion de vitesse, se jeta sur lui, enfonçant le verre dentelé dans son abdomen. La lame de verre pénétra facilement sa chair puis trancha vers le bas. Stella bondit en arrière, abandonnant l'éclat massif dans la plaie.

Il tituba en arrière, le souffle réduit à des halètements saccadés, ses entrailles se déversant dans un technicolor grotesque.

Il tenta de retrouver son équilibre. Mais il s'effondra à genoux, agrippant ses entrailles, essayant de les maintenir en place, rassemblant les anneaux de chair qui se déversaient hors de lui.

Stella, implacable, se dressa au-dessus de lui, le couteau à la main. Il faudrait de la précision. Mais elle savait quoi faire.

Elle savait qu'elle devait en finir, sinon il reviendrait, la retrouverait et la tuerait, elle et tous ceux qu'elle aimait.

De cela, elle n'avait aucun doute.

— Fais-le.

Sa voix était basse et menaçante, sa nuque tournée vers elle.

C'était la première fois que l'un d'eux prononçait un mot.

Stella hocha la tête.

Elle savait que le moment était venu. Elle leva la main et porta le coup final. La pointe du couteau s'enfonça dans sa nuque, atteignant le tronc cérébral, perforant et détruisant le bulbe rachidien.

Stella se retourna et, l'espace d'une seconde, s'immobilisa, figée, regardant la vie quitter ses yeux.

Puis elle courut.

43

STELLA RETIRA la tenue d'aide-soignant et la fourra dans un bac à linge juste avant de tourner à l'angle d'un couloir du rez-de-chaussée. Elle ralentit sa respiration et se mit à marcher d'un pas lent en entrant dans un couloir principal rempli de personnel hospitalier.

Des sirènes retentirent au loin, et son cœur battait à tout rompre. Les sirènes s'arrêtèrent à proximité, et elle sut qu'elle ne pourrait jamais sortir de là sans être vue.

S'arrêtant au poste des infirmières, elle demanda où se trouvaient les toilettes.

Mais c'était trop tard.

Une petite armée d'agents armés, du FBI, du SWAT, de la police, envahit les couloirs, armes au poing. Stella recula contre le comptoir du poste des infirmières pour s'écarter de leur chemin.

Plusieurs agents des forces de l'ordre armés passèrent en trombe jusqu'à ce qu'un homme, portant un badge du FBI, croise son regard. Il s'arrêta net devant elle.

— Stella LaRosa ? demanda un homme en costume noir alors qu'il s'apprêtait à passer devant elle.

Stella leva les mains.

— Stella Collins.

— Attendez au poste des infirmières avec l'agent Ryan jusqu'à mon retour.

Il fit signe à un agent qui avait la main posée sur la crosse de son arme.

— D'accord, dit Stella, haussant intérieurement les épaules.

Stella se demanda si elle allait être inculpée de meurtre cette fois.

Combien de fois pouvait-elle tuer quelqu'un et s'en tirer ?

Peut-être était-il temps pour elle de payer pour ses péchés.

Elle se dirigea vers le poste des infirmières avec l'agent. Elle ne s'enfuirait pas. Elle ne retournerait pas en courant à son hôtel pour quitter le pays avec sa fausse identité, Kate Wolf. C'était l'une des nombreuses identités qu'elle s'était fabriquées en tant que membre de l'équipe Headway. En Allemagne, elle avait reçu un e-mail lui demandant d'aller voir un homme dans un immeuble de bureaux au cœur du quartier d'affaires. À son arrivée, il lui avait dit qu'il avait reçu l'ordre de créer cinq nouvelles identités pour elle, avec actes de naissance, numéros de sécurité sociale, permis de conduire et autres documents. Elle avait conservé celle-ci, puisqu'elle ne l'avait jamais utilisée. Il y avait une légère chance que le faussaire allemand ait envoyé des copies de ses diverses identités à Headway, mais rien de tout cela n'importait maintenant.

Elle jouerait le jeu, pour une fois.

44

L'AGENT DU FBI qui connaissait son nom la retrouva au poste des infirmières une vingtaine de minutes plus tard et se présenta sous le nom de George Jackson. Il l'accompagna jusqu'à une chambre vide équipée d'un lit d'hôpital et ferma la porte derrière eux.

Stella attendit. Bien sûr qu'ils avaient trouvé le corps. Impossible qu'ils l'aient manqué.

— Merci d'avoir partagé vos renseignements sur cette affaire, dit-il. Notre bureau a reçu une copie de votre article.

Stella poussa un soupir de soulagement. Bon sang. Garcia avait assuré.

L'agent poursuivit.

— Je ne vais pas vous interroger sur vos sources, mais à votre place, je les garderais. Les informations étaient bonnes.

Elle esquissa un faible sourire.

— Malheureusement, toutes mes sources sont mortes. Quelqu'un ne voulait pas qu'elles parlent et a tenté de les faire taire.

— Mes condoléances, dit Jackson. J'aurais aimé qu'elles sachent qu'elles ont sauvé la vie du président. Trois infirmières de l'équipe chirurgicale étaient des agentes infiltrées russes, prêtes à détruire notre pays en tuant le président.

Les yeux de Stella s'écarquillèrent. Elle n'avait pas su tout cela.

— Nous allons transférer le président dans un autre hôpital en toute discrétion. Nous pensons que ces agents fonctionnent comme l'Hydre : coupez une tête et une autre repousse aussitôt. Nous menons une opération coup de filet en ce moment même. Nos agents traquent les hommes que vous avez mentionnés dans votre article : les Collectionneurs.

— Mais comment connaissez-vous leurs identités ?

— L'un de nos experts du Dark Web a trouvé des informations sur ce site Red Ink que vous avez mentionné. Il a réussi à contacter l'un des membres en se faisant passer pour un autre. Nous pensons les tenir.

Stella hocha la tête mais resta sur ses gardes, attendant la suite.

— Nous avons retrouvé l'homme qui, selon nous, avait été envoyé pour assassiner le président.

Voilà. C'était donc ça. Elle garda un visage neutre.

— Il était mort.

Stella hocha la tête, s'efforçant de ne montrer aucune émotion.

— Vraiment ?

— Assassiné.

Stella hocha de nouveau la tête.

L'agent Jackson poursuivit, expliquant qu'ils avaient trouvé un casier où l'homme avait planqué un véritable arsenal. Il était armé jusqu'aux dents : un fusil de précision, deux pistolets équipés de silencieux, et même une grenade.

— Il ne plaisantait pas. Je pense qu'il était là pour s'assurer que l'opération se déroule comme prévu. L'un des agents a dit qu'il avait reçu l'ordre d'éliminer tous les membres de l'équipe chirurgicale, sauf ses collègues. Ils comptaient aussi tuer les chirurgiens. Tout avait été soigneusement orchestré. Je ne suis même pas certain que le président lui-même savait qu'il allait subir une opération avant la semaine dernière. Quelqu'un de très puissant et influent est derrière tout ça. Nous craignons qu'il s'agisse d'un coup monté de l'intérieur.

— Pourquoi me racontez-vous tout ça ?

Stella secoua la tête.

— Partager tout ça avec une journaliste ?

— Je veux que vous écriviez l'article, dit-il. Ce sera votre exclusivité. Tous les autres, y compris l'Associated Press, l'obtiendront de vous. Je ne fais confiance à personne. Mais à vous, si.

— Je devrais probablement prendre des notes, alors, dit-elle.

— Je vous envoie tout ça par e-mail ce soir. Avant dix heures, pour que vous puissiez boucler à temps.

— D'accord, dit Stella en s'efforçant de cacher sa stupéfaction.

— Une dernière chose.

Jackson regarda Stella un long moment.

— Oui ?

— Le type mort. Vous savez quelque chose là-dessus ?

Stella soutint son regard. Elle ne voulait pas lui mentir. Il lui faisait confiance.

Elle déglutit.

Il la regarda et hocha la tête.

— D'accord. C'est bien ce que je pensais.

Puis il se leva.

— Je vais demander à quelqu'un de vous raccompagner et de vous déposer où vous le souhaitez.

À présent, de retour dans sa chambre d'hôtel, Stella pouvait voir par la fenêtre un hélicoptère décoller. Assise dans l'obscurité, elle le regarda s'élever du toit de Walter Reed. Le président était transporté par hélicoptère médical vers un lieu tenu secret pour l'opération. Ce n'était pas un hélicoptère présidentiel, mais un appareil ordinaire utilisé par l'hôpital pour le transport des patients.

Personne ne saurait que le président était à bord.

Seule une poignée de personnes était au courant du changement de plan.

Elle appela Garcia dès son arrivée à l'hôtel.

— Garcia, vous êtes un prince, dit Stella. Le FBI a déjoué l'assassinat. Et maintenant, ils mènent une opération coup de filet secrète pour traquer les hommes derrière tout ça.

— On a l'exclusivité ?

— C'est sûr. Je vous l'envoie à temps pour l'édition du matin.

— C'est parti ! lança-t-il avant de raccrocher.

Entre-temps, l'agent George Jackson l'avait appelée pour lui annoncer qu'une opération coup de filet élaborée était en place. Un faux agent allait contacter l'un des Collectionneurs. Ils comptaient faire irruption dans leur réunion en Norvège. Ils avaient trouvé des noms sur le téléphone jetable dans le casier. L'opération impliquerait un agent infiltré se faisant passer pour l'assassin mort, ce qui permettrait au FBI de tendre un piège et d'amener les Collectionneurs à s'incriminer eux-mêmes, enregistrement à l'appui. Ensuite, ils délivreraient des mandats de perquisition tandis que des équipes du SWAT attendraient à l'extérieur. Ils retrouveraient les autres parties du corps et, avec un peu de chance, la preuve que les quatre milliardaires payaient un tueur pour enrichir leur collection.

* * *

Deux jours plus tard, Stella était à son bureau dans la salle de rédaction et travaillait sur un article quand Jackson appela.

Le FBI avait arrêté trois hommes en lien avec la tentative d'assassinat du président : le Dr Jack Wu III, Constantine Zbyszko et Kraig Hauser.

Tous des milliardaires venus des quatre coins du monde : Hong Kong, Russie et Allemagne.

— Je croyais qu'il y avait quatre hommes ? demanda Stella.

— Il y en a.

— Ces abrutis refusent de négocier. Ils disent que la vengeance du quatrième homme, s'ils révèlent son nom, serait pire que la prison.

Stella se cala dans son siège.

— Fascinant.

— Ils ont mentionné un quatrième homme, dit Jackson. Un Américain. Au début, j'ai cru qu'ils balançaient leur complice, mais non. Ils expliquaient ce qui leur arriverait s'ils parlaient. Ils ont cité un milliardaire, Scott Dawson, de l'Alabama, qui a disparu il y a quelques semaines. Son corps a été retrouvé en début de semaine. Il avait été découpé en filets.

— Découpé en quoi ?

— En filets. Dépecé puis découpé en filets. Comme un cerf. Ou plutôt, dans son cas, comme un poisson.

— Mon Dieu.

— Il avait été attaché et était encore vivant pendant la majeure partie du supplice. On pense que c'était un avertissement pour les trois autres. Pour leur montrer ce qui pourrait leur arriver s'ils trahissent le membre non identifié.

— C'est horrible.

— Oui, donc ces trois-là ne parlent pas.

— Je comprends qu'ils n'aient pas envie de le faire.

— On continue à creuser, quand même. Si on trouve qui a tué Dawson, on tient probablement notre quatrième homme, non ? Je viens de vous envoyer un communiqué de presse avec tous les détails. Vous l'avez trois heures avant le reste du monde si vous voulez un scoop.

— Merci, dit Stella. C'est gentil.

— Vous l'avez bien mérité.

Stella raccrocha et cria à travers la salle de rédaction.

— Libérez la une au-dessus du pli, Garcia ! On a trois heures d'avance sur le scoop — ils ont arrêté trois hommes pour la tentative d'assassinat !

Garcia se leva d'un bond.

— Envoyez-moi leurs noms ! On va demander à la doc de déterrer tout ce qu'on peut sur eux pour un encadré.

Stella écrivit à toute vitesse. Ils avaient un article en ligne en moins d'une heure. Elle peaufinait la version papier quand son téléphone sonna. Elle ne reconnut pas le numéro et l'ignora.

Une fois son article écrit et envoyé à Garcia, elle écouta enfin le message vocal.

C'était le serrurier.

Il avait ouvert la mallette.

Il serait là le lendemain de 9 heures à 17 heures.

Stella avait complètement oublié l'étui à arme. Elle passerait le lendemain après-midi en allant au travail.

Quand Garcia eut fini de lire son article, il lui dit qu'elle pouvait rentrer.

— Bon travail, dit-il. Tout le monde veut reprendre notre article et nous citer, de la BBC à l'Associated Press en passant par Al Jazeera.

— Super, dit Stella.

Quand elle rentra chez elle, elle venait à peine de fermer la porte de son appartement qu'on frappa.

L'espace d'une seconde, elle esquissa un geste vers une arme, mais décida de regarder d'abord par le judas.

Avec un soupir, elle ouvrit la porte en grand.

C'était Billy.

— Hé, je viens de voir ta photo à la télé. CNN. Tu es plutôt célèbre, non ?

— Non, dit-elle d'un ton neutre.

— Tu veux monter ?

Elle secoua la tête.

— Je peux entrer, alors ? demanda-t-il en brandissant une bouteille toute neuve de Bulleit.

C'était tentant. Une excellente façon de fêter ça. Mais Billy la faisait se sentir mal dans sa peau. Et il n'était vraiment pas si doué au lit. Comme l'alcool, c'était une distraction. Continuer avec lui n'était équitable pour aucun des deux.

Puis elle secoua la tête.

— Je ne crois pas.

Elle fit mine de fermer la porte.

— Une autre fois, alors ? demanda-t-il.

— Non.

Elle ferma la porte et la verrouilla. Puis elle attrapa son téléphone, afficha le numéro de Billy et le bloqua. Elle était épuisée, mais elle avait quelque chose à faire d'abord.

L'appartement sentait mauvais. Il y avait des vêtements et des déchets partout. Elle mit de la musique, enfila des gants en caoutchouc et se mit à nettoyer chaque centimètre carré. Elle rangea ses vêtements, ramassa les ordures, passa l'aspirateur, nettoya chaque plan de travail et chaque surface jusqu'à ce que tout brille.

Deux heures plus tard, son appartement était impeccable.

Puis elle prit une longue douche et alla se coucher dans des draps propres, un grand sourire aux lèvres. Et sans bourbon dans les veines.

Le lendemain matin, elle alla au marché et fit le plein de produits sains. Elle avait jeté la plupart de la malbouffe dont elle s'était nourrie pendant sa dépression. Elle avait rempli quatre énormes sacs-poubelle avant d'aller se coucher.

À présent, elle rangeait des œufs, des épinards, des patates douces, du brocoli, des pommes, des abricots et du poulet, ainsi qu'un bouquet de fleurs fraîches.

En allant au travail, elle s'arrêta chez le serrurier.

Quand elle entra, il lui lança un regard qui la fit s'arrêter net.

— Je ne vais pas vous demander où vous avez trouvé ça.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle.

— Je vais la chercher. Je l'ai mise dans mon coffre.

— D'accord, dit Stella.

Quand il revint, il la posa sur le comptoir.

— Vous ne pourrez plus la verrouiller ni la refermer.

— D'accord, dit Stella d'une voix hésitante.

Le serrurier la regarda. Elle fut tentée de l'emporter à sa voiture pour l'ouvrir en privé, mais c'était ridicule. Il avait déjà vu ce qu'il y avait à l'intérieur.

Elle ouvrit le couvercle et faillit perdre l'équilibre en voyant ce qu'il contenait.

— Oh mon Dieu.

La première chose qu'elle vit fut un cylindre de verre avec des globes oculaires qui flottaient dedans. Au moins six.

Stella déglutit.

— C'est... c'est...

Les mots lui manquaient.

Le serrurier hocha la tête.

— Encore une fois, je ne vous demanderai pas où vous avez trouvé ça. Je connais les LaRosa depuis longtemps.

Il posa ses paumes sur le comptoir et se pencha vers elle.

— Mais sinon, j'aurais prévenu la police.

— Je vous en suis reconnaissante, dit Stella en réprimant un frisson. Mais sachez que je l'ai récupéré sur un sale type qui est mort. Je n'avais aucune idée de ce qu'il y avait dedans.

— Bien. Je suis content qu'il soit mort.

La mallette contenait quelques autres objets : un petit carnet, des munitions, un pistolet et un silencieux. Stella passa le tout en revue. Elle enverrait ça à l'agent George Jackson. Il pourrait peut-être effectuer une analyse balistique de l'arme et résoudre quelques meurtres. Ou une analyse ADN des globes oculaires.

— Vous en avez une autre paire ? demanda Stella en désignant les gants en latex du serrurier.

Il lui tendit la boîte. Elle en enfila une paire neuve, puis sortit tous les objets et les posa sur le comptoir.

Stella ouvrit le carnet. Il contenait des dates, des heures, des noms et des lieux.

Incroyable. C'était la liste des victimes du tueur à gages.

Le serrurier se signa, les yeux levés au ciel. Stella rangea la mallette et partit, le cœur battant à tout rompre.

Elle voulait l'examiner en privé.

De retour chez elle, elle s'installa au comptoir sur un tabouret, la bouteille de bourbon à portée de main au cas où. Et elle pressentait qu'elle allait en avoir besoin.

Elle sortit le carnet et commença à lire.

Chaque ligne du carnet commençait par deux initiales, une date, un nom complet, une date de naissance et un lieu. À la fin de la ligne, une coche. Mission accomplie. Un système très concis.

Stella parcourut les informations. La plupart des entrées ne portaient que quelques initiales récurrentes : J.P., S.Q. et C.B. Elle tourna la page, puis une autre, et encore une autre. Les entrées s'arrêtaient à la cinquième page. C'était là. Son nom.

Elle avala la boule qui lui montait dans la gorge.

Son nom était le seul sans coche.

Stella expira. C'était comme si un ange était passé tout près d'elle, lui avait dérobé son souffle pour le lui rendre plus doux que jamais.

Puis ses yeux se posèrent sur les initiales devant son nom.

C.B.

C'est à ce moment-là qu'elle comprit. Les initiales désignaient la personne qui avait engagé l'assassin.

Et Stella savait exactement qui était C.B.

Carter Barclay, le magnat du pétrole.

Voilà pourquoi elle avait été ciblée.

C'était une affaire non réglée de son passé sordide.

Le sénateur Alec Walker, qui avait lancé le programme Headway, avait présenté Barclay à un intermédiaire en Syrie – Basheer el-Mirza. Ils avaient grassement payé cet intermédiaire pour négocier avec le gouvernement syrien et faciliter la vente de champs pétrolifères à Barclay pour plusieurs millions de dollars.

Un membre de l'équipe Headway avait découvert l'affaire et comptait révéler toute la corruption. Mais le magnat du pétrole avait fait assassiner Mark Bellamy. Puis tous les autres membres de l'équipe Headway – sauf Stella LaRosa – avaient été assassinés. Barclay avait engagé l'un des leurs, Nick, l'amant de longue date de Stella, pour éliminer ses anciens coéquipiers au cas où Bellamy leur aurait confié ce qu'il savait.

Nick s'était servi d'elle depuis le premier jour.

Il avait été un agent double, travaillant pour le sénateur. C'était lui le responsable de la mort d'une douzaine de personnes en Syrie, dont des enfants, parce que leurs parents possédaient les champs pétrolifères et refusaient de les vendre.

Le magnat du pétrole avait financé et orchestré toute l'opération.

Quand Stella avait tout révélé, l'argent de Barclay lui avait quand même acheté la liberté et l'immunité. Mais maintenant, elle comprenait qu'il la pourchassait toujours.

Il était toujours en liberté, et continuait à tuer des innocents.

Il n'y avait qu'une chose à faire. L'affronter en personne.

Cette pensée lui donnait envie de vomir. Elle baissa les yeux et vit que sa main tremblait. Du coin de l'œil, la bouteille de bourbon se dressait sur le comptoir, la narguant.

Un verre pour se calmer les nerfs avant d'affronter Barclay. Elle tendit la main vers la bouteille. Sa paume se referma sur le goulot et elle se leva. Puis elle la regarda.

Elle était plus forte que ça maintenant.

Elle se dirigea vers l'évier de la cuisine et vida la bouteille.

Puis elle attrapa son carnet. Barclay était intelligent, mais elle l'était davantage. Elle le battait à son propre jeu, parfaitement sobre.

45

QUAND STELLA ARRIVA à l'aéroport du Texas, elle avait une vague idée de la façon dont elle entrerait dans le complexe. Elle comptait se présenter au portail et s'annoncer.

Mais elle n'eut pas du tout besoin de le faire.

Après avoir franchi la sécurité, elle vit l'homme brandissant une immense pancarte blanche où était inscrit : « Stella LaRosa ».

Pas même Stella Collins. Ils avaient écrit son nom de naissance.

Fronçant les sourcils, Stella se dirigea vers lui puis le dépassa sans s'arrêter.

Il se retourna et se dépêcha de la rattraper.

— Je peux prendre votre sac, mademoiselle LaRosa.

— Non.

Elle traversa tout l'aéroport à grandes enjambées jusqu'à la zone de dépose des transports, puis s'arrêta.

Malheureusement, elle dut attendre que l'homme sorte et ouvre la portière arrière d'un SUV noir garé en zone interdite.

L'ignorant, elle ouvrit brusquement la portière passager et grimpa à l'intérieur. Sans un mot, l'homme ferma la portière et contourna le véhicule jusqu'à celle du conducteur.

— Nous avons trente minutes de route, dit le conducteur.

Il y a de l'eau et une salade sur la banquette arrière. Voulez-vous que je vous les passe ?

— Non, dit Stella sans regarder l'homme, avant d'ajouter :

— Merci.

Ce n'était pas la faute de ce type s'il travaillait pour un maniaque.

L'observant du coin de l'œil, elle repéra le renflement révélateur. Il était chauffeur-garde du corps-assassin potentiel.

Elle l'avait ignoré jusque-là. Il était aussi quelconque qu'on pouvait l'être. L'assassin parfait. Cheveux bruns. Yeux bruns. Traits banals. Taille moyenne. Poids moyen. Il portait un pantalon kaki et un polo bleu sous un coupe-vent noir léger. Absolument rien ne le distinguait, à part le renflement sous son coupe-vent, où un pistolet était niché dans un étui.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle tandis qu'il s'engageait sur la route.

— Vous pouvez m'appeler Brett.

Intéressant. *Vous pouvez m'appeler*. Donc ce n'était pas son vrai nom.

— Vous pouvez m'appeler Vengeance, dit Stella, juste pour voir sa réaction.

Au lieu de tourner brusquement la tête, le type la surprit en éclatant de rire.

— C'est drôle ?

Il secoua la tête, son sourire s'effaçant.

— Vous m'avez juste surpris.

— Votre petit rapport sur moi ne disait pas que j'étais sarcastique ?

— Non, il ne le disait pas.

— Donc il y avait bien un petit rapport ?

— Un tout petit.

— Intéressant.

— Vraiment ? Vous ne pensez pas que M. Barclay voudrait connaître le moindre détail de votre vie si vous deviez vous rendre dans sa résidence privée et isolée ?

— En fait, je suis à peu près sûre qu'il a rassemblé toutes ces informations quand il a commandité le premier contrat sur ma tête.

L'homme ne broncha pas. Il fixait la route droit devant lui, mais elle remarqua que ses doigts se crispaient sur le volant.

— Avez-vous déjà dû tuer pour lui ? demanda Stella, avec l'envie de provoquer ce Brett une fois de plus.

Elle avait pourtant aimé le faire rire.

Il se tourna pour croiser son regard.

— Et vous ?

Une bouffée de chaleur lui monta du cou aux joues. Elle ne savait pas si elle était en colère ou mortifiée.

Elle avait tué pour lui, n'est-ce pas ? Indirectement. Quand ces enfants étaient morts. Elle avait fait partie de l'équipe qui avait ordonné la frappe sur le bâtiment. Avant de savoir qu'il s'agissait d'une fête réunissant des familles.

Stella ne se rendit compte qu'ils ralentissaient que lorsque Brett fit virer le SUV dans un large arc et que de lourdes grilles métalliques s'ouvrirent devant eux.

Le long chemin de terre était bordé d'arbres hauts et élancés. Stella jeta un coup d'œil derrière elle tandis que les grilles se refermaient. Une haute clôture électrifiée semblait entourer la propriété.

Ses recherches avaient montré que le complexe avait la taille d'une petite ville. Trois côtés étaient bordés par la clôture électrifiée de 3,60 mètres de haut. Le quatrième jouxtait un canyon escarpé qu'aucun véhicule ne pouvait franchir, et sans doute même aucun grimpeur, aussi expérimenté fût-il, car il était couvert de buissons épineux.

De loin, la maison ressemblait à un chalet en rondins aux proportions démesurées. En s'approchant, Stella aperçut l'homme qui se tenait devant l'entrée.

Grand, au moins un mètre quatre-vingt-quinze, il portait un jean, une chemise western et des bottes de travail noires éraflées aux lacets défaits. Au lieu d'un chapeau de cow-boy, une casquette des Yankees était enfoncée bas sur son visage, masquant ses traits à distance.

Il se tenait étrangement immobile, même après que le SUV se fut garé. Son visage buriné était creusé de rides profondes. Elle le voyait plisser ses yeux bleu glacé dans sa direction.

Il ressemblait au gentil grand-père fermier de quelqu'un. Jusqu'à ce qu'il pose son regard sur vous. Il y avait quelque chose de morbide dans ses yeux. Éteints, comme ceux d'un poisson mort.

Stella sortit du véhicule dès qu'il s'arrêta et marcha vers lui. Elle se planta devant lui, jambes écartées, scrutant ses yeux à la recherche d'un signe de vie.

— Vous avez faim ? demanda-t-il en se détournant à moitié, comme s'il cherchait à éviter son regard.

Il se dirigea vers la porte d'entrée.

— Ça dépend de ce que vous servez au dîner, dit Stella en croisant les bras.

— Personnellement, je ne suis pas très portée sur le foie, le cœur ou la cervelle de quelqu'un.

Il marqua une pause infime. Elle vit les muscles de son cou se contracter puis se relâcher tandis qu'il reprenait sa marche.

— J'ai bien peur que ma cuisinière n'ait eu le temps de préparer que du poulet frit et une salade de pommes de terre, lança-t-il par-dessus son épaule.

— La prochaine fois, prévenez-moi et je verrai si elle peut vous concocter un plat spécial.

Gravissant les marches du perron en deux grandes enjambées, il se retourna et lui tint la porte ouverte.

— Nous savons tous les deux qu'il n'y aura pas de prochaine fois, dit Stella en passant devant lui pour pénétrer dans la fraîcheur de la maison.

— Je suppose que vous avez raison.

Stella s'arrêta dans l'entrée et embrassa du regard l'espace immense. La maison était construite avec les plus grosses billes de bois qu'elle ait jamais vues, laissées apparentes à l'intérieur. De larges poutres traversaient le plafond, qui devait bien faire douze mètres de haut. Ce vaste espace ouvert lui donnait une impression de petitesse et de vulnérabilité. Un frisson lui parcourut le dos.

Le magnat du pétrole ne ratait rien.

— Je vais demander à Glenda de vous apporter un pull, dit-il. Il a tendance à faire frais ici une fois le soleil couché. Par là, nous dînons dans la cour.

— Je n'ai vraiment pas faim, dit Stella.

— Allons derrière regarder le coucher de soleil, alors.

Stella le suivit à travers la maison, dépassa la cour et déboucha sur une immense terrasse à l'arrière.

Une petite vallée s'étendait en contrebas, et à l'ouest, le soleil plongeait sous l'horizon.

D'un geste, il lui désigna un fauteuil à bascule rembourré et s'installa dans celui d'à côté. Stella se laissa tomber dans le fauteuil et fixa le soleil couchant. Elle n'avait aucune arme. Si elle en avait eu une, elle aurait essayé de le tuer. Tant pis pour les conséquences.

— Vous ne sortiriez jamais de cette propriété, dit Barclay à voix basse.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Quoi que vous soyez en train de comploter dans cette jolie tête, vous ne vous en tireriez jamais. Même si je ne vous en empêchais pas, quelqu'un d'autre le ferait.

Il garda les yeux rivés sur les nuages orangés devant eux.

— Mes gens me sont loyaux. Ils sont davantage une famille que des employés.

— Avez-vous seulement de la famille ? demanda Stella. Ou devez-vous payer pour ce genre de loyauté que nous autres obtenons gratuitement ?

— Je ne sais pas pourquoi vous me détestez autant, dit-il, les yeux toujours fixés sur le ciel à l'ouest qui virait au doré et au rose.

— Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les meurtriers.

— C'est ironique.

— Je n'ai tué qu'en légitime défense.

— Je pourrais en dire autant.

— Ce n'est pas vrai.

— Je n'ai tué que pour me protéger, comme vous.

— J'ai tué parce que ma vie ou celle de quelqu'un d'autre était en danger.

Barclay soupira.

— Comme moi. Votre vie sera beaucoup plus simple quand vous vous rendrez compte que nous avons cela en commun.

— Je n'ai rien à voir avec vous. Vous tuez pour le plaisir, pour obtenir ce que vous voulez quand vous le voulez. Ce n'est pas de la légitime défense. C'est un meurtre de sang-froid.

Il ne répondit pas.

— Pourquoi avez-vous lancé ce jeu malsain ? demanda Stella, les yeux rivés sur lui. Saviez-vous que tant de gens allaient en mourir ?

À sa grande surprise, il éclata de rire.

— Ce n'est pas drôle.

— J'ai proposé un jeu, dit-il, une pointe d'amusement encore dans la voix. Mon intention n'était pas de tuer pour récupérer des parties de corps. Mais c'est là que ça a mené. C'est la nature humaine.

— Je ne suis pas d'accord.

Avec un petit rire, il alluma un cigare et lui en proposa un au passage. Elle refusa. Il inspira puis expira lentement une bouffée de fumée.

— Vous savez que j'ai des preuves que vous avez tué Dante.

— Je n'ai aucune idée de qui c'est.

Mais elle avait sa petite idée : l'un des assassins.

— Je suppose que vous ne vous êtes pas arrêtée pour leur demander leurs noms, n'est-ce pas ?

— Un des petits garçons que vous avez envoyés me tuer ? dit-elle en arquant un sourcil.

Il éclata de rire.

— J'ai menti. En fait, j'ai des images de vous en train de tuer deux des trois assassins que j'ai engagés, Dante et Petrov. Votre petit ami du FBI s'est occupé d'Alessandro.

Stella se raidit. Son *petit ami du FBI*. La rage l'envahit. Les poings serrés, les dents serrées, elle tenta de la dissimuler. Il poursuivit.

— L'une des choses intéressantes quand on a l'argent que j'ai, c'est qu'il n'y a rien que je ne puisse acheter. Je possède les systèmes de renseignement les plus sophistiqués jamais créés. Je peux accéder aux caméras de surveillance en un claquement de doigts. Je demande au système de vous trouver, et il le fait. Il peut localiser votre position en quelques secondes. Je vous ai trouvée intéressante, Stella LaRosa, et j'ai vu ce dont vous êtes capable. J'ai vu ce que vous avez fait à ces tueurs professionnels.

Il tira une autre bouffée sur son cigare, dont l'extrémité rougeoya.

— J'ai été impressionné.

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Il l'avait observée. L'avait vue partout où il y avait une caméra.

— C'est pour ça que votre petit groupe de malades s'en prenait aux femmes avec des tatouages de phénix ? Parce que vous saviez que j'en ai un ?

Il expira un nuage de fumée avec un petit rire.

— Rien ne vous échappe, n'est-ce pas ?

— Vous avez fait courir le bruit que vous paieriez une somme faramineuse pour un tatouage de phénix prélevé sur le corps d'une femme afin que les assassins *me* prennent pour cible ?

— Quelque chose comme ça.

Il hocha la tête.

— C'était très amusant. Du sport, si vous préférez.

Stella fronça les sourcils.

— Vous êtes complètement malade.

— Vraiment ? C'est vous qui avez tué trois hommes sans ciller. Moi, au moins, je n'ai jamais tué personne.

— Pas de vos propres mains, mais vous êtes responsable de bien plus de morts que moi. Tenons-nous-en aux dernières semaines, d'accord ? La femme à LA avec le tatouage de phénix ? La femme à San Francisco à qui il manquait un foie. Sans parler de Sebastian Strange. Lockwood. Carmen Rodriguez. Tous les innocents que vous avez fait assassiner pour protéger votre petit secret. Pour continuer à jouer à votre jeu.

— Parlons plutôt de vous, dit-il. Les autorités ne sont pas au courant de ces morts, n'est-ce pas ? Devrais-je les prévenir ?

Stella haussa les épaules et plissa les yeux en le regardant se délecter de son malaise.

— Ce serait un châtement mérité pour toi. Après tout, c'est à cause de toi que plusieurs de mes amis croupissent en prison à vie. Tu devrais peut-être les rejoindre ?

— Je préférerais mourir.

— C'est aussi une option.

— Tu vas me tuer ? Serai-je ta première vraie victime ? Ou tu as trop peur ? Tu as quelqu'un ici pour me tuer à ta place ? demanda-t-elle.

Alors que les mots sortaient de sa bouche, elle prit conscience qu'elle n'avait pas peur. C'était étrange et troublant, mais elle était prête à affronter son destin. Elle attendit sa réponse tandis que son regard la détaillait. Le soleil, bas sur l'horizon, nimait le porche d'une lueur dorée et baignait leurs corps et leurs visages d'une lumière chaude.

Finalement, il changea de position et haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— C'est intéressant, vu que tu as dépensé pas mal d'argent en tueurs à gages pour me faire éliminer. Je suis une si grande menace pour toi ?

Il éclata d'un rire sonore et communicatif, et Stella fut troublée de trouver ce son agréable.

— Je vais être honnête, c'était mon plan depuis le début, dit-il en tirant une nouvelle bouffée de son cigare. Depuis que tu as attiré mon attention en tant que membre de Headway susceptible de connaître tous mes petits secrets. Mais ensuite, tu as publié tous ces secrets, et il ne m'est rien arrivé, pas vrai ?

Stella le fusilla du regard.

— Tu te crois invincible, pas vrai ?

— S'il y a quelqu'un sur cette terre qui l'est, c'est probablement moi et quelques autres.

— Tu penses qu'être richissime te rend immortel ?

— Non.

Il secoua la tête, les lèvres pincées, puis plongea son regard dans le sien.

— Mais ça pourrait me maintenir en vie plus longtemps que je ne le mériterais.

— Tu as raison, dit Stella. Tu aurais dû mourir depuis longtemps, si tu veux mon avis.

— Laisse-moi te poser la même question. Tu vas me tuer ? demanda-t-il.

Stella fronça les sourcils.

— Je suis venue pour ça, mais je pense que ça te fera plus mal si j'écris un article qui révèle le monstre que tu es vraiment.

— Comme je l'ai fait remarquer il y a quelques secondes, cet article a déjà été écrit, dit-il. Je ne suis pas sûr que les gens s'en soient souciés.

Elle détestait qu'il ait raison. Son article avait été nominé pour un Pulitzer et pourtant, il n'avait rien changé. Absolument rien.

— Je suppose que je suis venue pour te dire que je sais que c'est toi, lui dit Stella. Je sais que tu étais derrière tout ça. Même si tu peux tromper tout le monde, moi je sais ce que tu es. Tu es mort de l'intérieur et ton âme est noire.

— Je ne crois pas à l'âme.

— Manifestement. Je suis aussi venue te prévenir.

Il ricana.

— Me prévenir ?

Stella se leva et se pencha jusqu'à ce que son visage ne soit plus qu'à quelques centimètres du sien. Ses yeux bleu glacier n'étaient plus que deux fentes et son haleine sentait le bourbon et la fumée. S'il n'avait pas été un tel monstre, Stella l'aurait trouvé plutôt séduisant pour un homme de son âge.

— Tu vas perdre tout ce que tu possèdes, mais surtout ta dignité. Je vais consacrer le reste de ma vie à te faire tomber. C'est moi qui te prendrai tout. Tu m'as pris des gens que j'aimais. Et puisque tu n'aimes personne, je vais te prendre tout le reste.

— Et ce serait quoi ?

— Ton argent. Ta réputation. Ta liberté.

— Ah. Eh bien, oui, ça devrait suffire.

Stella le fusilla du regard.

— Et ensuite, si j'ai de la chance, ta vie. Parce que contrairement à toi, je n'ai pas peur de tuer.

Il éclata de rire à nouveau.

— Tu ne crois pas que j'en suis capable, pas vrai ?

— C'est très improbable.

— Mais pas impossible.

— Non, dit-il dans un long soupir. Pas impossible.

Stella se retourna pour partir.

— Je vais faire préparer un jet privé pour te ramener à San Francisco. Comme ça, tu pourras commencer à comploter contre moi sans tarder.

— C'est déjà fait.

— Très bien. Comme tu voudras. Brett te reconduira à l'aéroport.

Elle sortit son téléphone et le brandit, la main parfaitement stable.

— J'ai la vidéo.

L'espace d'un instant, Stella vit la peur passer sur le visage de l'homme, et son cœur fit un bond, mêlant peur et exaltation.

Son expression redevint neutre.

— Quelle vidéo ?

— Ton ami américain ? Scott Dawson ? Il a décidé qu'il préférerait être dans mon camp plutôt que dans le tien.

Elle marqua une pause.

— En fait, je lui ai demandé de quel côté de l'Histoire il voulait être. Il a choisi le camp opposé au tien.

La voix de Barclay se fit glaciale.

— De quoi tu parles ?

— La vidéo où tu donnes des ordres directs pour l'assassinat du président. Où tu expliques à tes médecins à ta botte comment saboter l'opération.

Le visage de Barclay se vida de toute couleur.

— Impossible.

— Tout à fait possible. Dawson a installé des caméras de surveillance sur ta propriété pendant sa visite. Pour se protéger. Mais même lui ne s'attendait pas à ce que ta dépravation soit filmée dans toute son ampleur.

Barclay blêmit.

— Ça a déjà été envoyé à tous les grands médias et à toutes les agences de police. Tu es fini.

Barclay se jeta sur le téléphone, mais Stella fut plus rapide.

— Peu importe que tu le détruises. La vérité est déjà connue.

Stella traversa la maison en courant jusqu'au SUV noir qui l'attendait dehors, moteur déjà en marche.

Ce ne fut qu'au moment où le SUV s'arrêta le long du trottoir à l'aéroport que Stella put enfin souffler. Son esprit n'avait cessé de s'agiter pendant tout le trajet.

Et puis, en regardant le SUV s'éloigner, elle ne put s'empêcher de se demander... pourquoi Barclay l'avait-il laissée en vie ?

46

ALORS QUE STELLA REGARDAIT les lumières scintillantes de San Francisco en contrebas, l'avion amorçant sa descente pour l'atterrissage, elle comprit qu'elle avait eu raison d'appeler l'agent Jackson depuis l'aéroport du Texas.

Au départ, elle n'avait pas voulu le faire. Quand elle avait acheté son billet pour le Texas, elle avait prévu de tuer Barclay. Et elle ne voulait pas que Jackson soit au courant.

Mais à présent, elle savait que la prison à vie détruirait le magnat du pétrole. Il subirait un sort pire que la mort derrière les barreaux.

Elle avait également dit à Jackson de guetter un colis dans le courrier. Avant de prendre son vol pour le Texas, elle avait expédié la mallette contenant l'arme et les preuves, au cas où elle ne reviendrait jamais en Californie.

Lorsque l'avion atterrit, elle mourait d'envie de voir sa mère et son père. Elle prit un taxi directement chez eux.

Ils étaient couchés quand Stella frappa, mais sa mère courut quand même jusqu'à la porte en chemise de nuit et poussa un cri de joie à la vue de sa fille.

— Stella, entre ! On fait une soirée pyjama ?

— Oui, maman. C'est ça.

Son père se leva même pour la serrer dans ses bras.

— Je suis désolé pour ton oncle, dit-il. Ça ne vaut pas le coup de ne pas t'avoir avec nous. Je lui ai dit qu'un dimanche sur deux, le dîner est réservé à notre petite famille. Il est le bienvenu les autres jours, mais nous avons besoin de moments rien qu'à nous.

Des larmes montèrent aux yeux de Stella.

— Vraiment, papa ?

— Il l'a fait, dit sa mère d'une voix fière. Et tu sais, c'est bien. On peut toujours aimer les membres de notre famille, mais cette famille-ci, notre famille proche, c'est ce qui compte le plus. Toi, tes frères et leurs enfants. C'est ça qui compte.

Stella se demanda si tout allait vraiment si bien que ça, mais ne voulut pas discuter.

— Je te prépare des pâtes, ma chérie ? demanda sa mère, se dirigeant déjà vers la cuisine. Tu as maigri. Tu ne trouves pas qu'elle a maigri ?

Le père de Stella hocha la tête.

— J'adorerais des pâtes, dit Stella avec un sourire.

Après les pâtes, la salade, le pain et le vin rouge, Stella s'effondra dans le lit de son ancienne chambre, Tino roulé en boule à ses pieds. La fenêtre était ouverte, et une brise fraîche apportait le parfum des fleurs et de l'herbe fraîchement coupée.

Elle sombra dans un sommeil profond et se réveilla le lendemain matin comme régénérée.

Puis elle consulta ses messages.

L'agent Jackson avait laissé un long message vocal. Le raid sur la propriété de Barclay avait échoué. À leur arrivée, les Texas Rangers encerclaient tout le ranch. Cela avait provoqué un énorme tollé politique, et les agents du FBI et de la Sécurité intérieure étaient repartis bredouilles.

Apparemment, Barclay avait une ligne directe avec le Bureau ovale.

— Ce qui est complètement ridicule, puisque c'est lui qui était derrière la tentative d'assassinat ! s'emporta Jackson. Je t'appelle pour te dire qu'on ne peut pas gagner celle-là. Ce type est intouchable.

Stella raccrocha et secoua la tête.

Elle aurait dû le tuer, tout simplement.

UN AN plus tard

Stella acheta une toute nouvelle robe rose pour la fête.

Elle avait remporté un prix Pulitzer. Enfin, le journal l'avait remporté. Pas pour l'article sur Headway. Cette fois, c'était pour l'article sur la tentative d'assassinat du président. Le scoop que Jackson lui avait donné.

Il avait pris l'avion pour être son cavalier, même s'ils n'étaient que des amis. De toute façon, il était gay. Au fil des mois, ils avaient eu de nombreuses conversations qui commençaient par le travail, puis dérivait vers leurs points communs, notamment leurs mères italiennes à tous les deux.

Mais il était vraiment élégant quand il s'était présenté à son appartement en smoking.

— Tu es magnifique ! s'était exclamée Stella.

— Oh ma chère, bien moins ravissant que toi !

Cette fois, la fête n'avait pas lieu dans les locaux du journal, mais dans la salle de bal du Four Seasons. Une réception traiteur. Ce n'était pas tous les jours que le *San Francisco Tribune* remportait un prix Pulitzer, avait dit Garcia.

Quand elle entra, une femme lui tendit une coupe de champagne. Stella en prit une gorgée puis la reposa. Elle avait arrêté de boire. Enfin, presque. Un verre de vin au dîner de temps en temps, mais fini les shots de bourbon tous les soirs.

On avait dit à Stella qu'elle pouvait inviter qui elle voulait, alors elle avait invité ses parents, Mazzoli et Griffin.

La semaine précédente, elle avait demandé à Mazzoli de la retrouver pour un café.

— Qu'est-ce qui se passe, petite ? avait-il demandé en scrutant son regard par-dessus la table du restaurant italien de North Beach.

— Tu te souviens de l'année dernière ? Ce type trouvé dans la ruelle ?

Il leva une main épaisse.

— Stop.

— Quoi ? demanda-t-elle, le cœur battant.

— Ne dis pas un mot de plus.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Tu savais ?

— Pas un mot de plus.

Elle hocha la tête, les larmes coulant sur son visage.

Il posa sa paume sur la table.

— Et ces Giants, alors ?

— Ils ne vont pas se qualifier pour les playoffs cette année, dit-elle d'une voix larmoyante.

— N'importe quoi ! dit-il d'une voix bourrue.

Et ce fut tout.

Elle avait hâte de présenter Mazzoli à ses parents, persuadée qu'ils s'entendraient bien et prendraient plaisir à parler cuisine italienne et baseball.

Elle ne pensait pas que Griffin viendrait. Elle lui avait laissé un message vocal pour l'inviter. L'inviter lui avait semblé la moindre des choses. Mais dans l'année qui avait suivi la mort de Carmen, il n'avait pas donné signe de vie. Si elle appelait pour un article, il lui disait sèchement de contacter le service de presse. Elle ne lui en voulait pas. Elle non plus n'avait pas envie de lui parler.

C'était trop douloureux.

Elle le repéra de l'autre côté de la salle de bal. C'était étrange de le voir si bien habillé. Au bord des larmes, Stella s'excusa et courut aux toilettes. Elle se planta devant le miroir et s'essuya les yeux avec des mouchoirs. Quand elle ne se sentit plus triste, elle redressa les épaules et adressa un sourire à son reflet.

Voir Griffin l'avait rendue triste, mais ce n'était pas grave. Il était venu. Ça devait vouloir dire qu'il lui avait pardonné.

Elle soupira tandis que les souvenirs de leurs moments ensemble lui revenaient en foule. Ils avaient eu du potentiel autrefois, mais son passé à elle et le sens du devoir de Griffin se dresseraient toujours entre eux. Certains ponts, une fois brûlés, ne pouvaient être reconstruits. Il était temps de tourner la page.

La vie était belle. Elle était reconnaissante et ne considérerait plus jamais la vie comme un dû.

La soirée était magique. Elle le devait à ceux qui étaient partis : profiter de chaque minute de sa vie, la savourer. S'imprégner du coucher de soleil. Savourer le dîner gastronomique. Danser, rire et aimer. Elle leur devait bien ça.

Juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit brusquement et une femme rieuse entra en trébuchant.

— Oups, désolée ! J'ai attendu trop longtemps pour aller faire pipi et maintenant je cours !

Mais la femme s'arrêta net, et un large sourire se dessina sur son visage.

— Je me souviens de vous ! dit-elle.

Stella sourit. Elle se souvenait d'elle aussi.

C'était la femme à qui elle avait parlé dans les toilettes lors de cette horrible soirée de sa première nomination au Pulitzer.

— Bien sûr que je me souviens de vous aussi, dit Stella.

— Comment s'est passé votre triple pontage ? Vous avez l'air en pleine forme !

La femme rayonna.

— On m'a offert une seconde chance, ma chère.

Stella sourit. Elle allait sortir quand elle s'arrêta.

— Je voulais vous dire que vous aviez raison.

— Vraiment ?

— Vous m'aviez dit que le secret du bonheur, c'était la gratitude. Et vous aviez raison. Vous avez raison.

— Je suis si heureuse de l'entendre !

Stella sortit et se fraya un chemin à travers la fête bondée.

C'est alors qu'elle sentit une tape sur son épaule.

Elle se retourna avec un sourire qui s'effaça rapidement.

C'était Griffin. En smoking.

— Tu veux danser ? demanda-t-il.

Stella hocha la tête avec méfiance.

La prenant dans ses bras, il commença :

— Je suis venu ce soir pour te dire que j'avais tort. J'ai lu le rapport. Ce que tu as dit aux enquêteurs ce soir-là. Comment tu as essayé d'arrêter Carmen. Comment tu n'es entrée que pour la protéger.

Stella hocha la tête, détournant le regard.

— Je suis désolé, dit-il.

— C'était trop dur de lire le rapport au début. Je l'ai finalement fait l'autre jour.

— Ce n'est pas grave, dit Stella.

— Pas vraiment.

Stella s'écarta de lui.

— Si, ça l'est. Je dois aller sauver mes parents de l'éditeur. Merci d'être venu.

Elle fit mine de partir, mais Griffin la rappela.

— Stella ?

Elle se retourna.

Ils se regardèrent un long moment.

Puis il lui adressa un sourire triste.

— Non, rien.

Elle hocha la tête, lui tourna le dos et s'éloigna sans se retourner.

Épilogue

CARTER BARCLAY DESCENDIT dans sa pièce secrète au sous-sol et alluma la rangée d'ordinateurs qui lui transmettait les flux vidéo de caméras du monde entier.

En quelques clics, il put afficher les images de Stella LaRosa.

Au cours des derniers mois, il l'avait observée régulièrement. D'abord avec haine et soif de vengeance. Puis avec admiration.

Il ne mentait pas quand il lui avait dit qu'il ne savait pas s'il allait la tuer. Il commençait à apprécier de l'avoir dans les parages. C'était une adversaire redoutable.

S'il l'avait voulu, il l'aurait fait tuer sur-le-champ quand elle s'était présentée chez lui. Peu lui importait qu'elle ait probablement prévenu le monde entier de sa visite. Comme si cela pouvait la protéger.

Et s'il décidait qu'il valait mieux que Stella LaRosa soit morte, l'attente ne rendrait le moment que plus délicieux.

Il n'engagerait pas d'assassin. Cette option n'était plus envisageable.

S'il se lassait de vivre dans un monde où Stella LaRosa existait, il la tuerait lui-même. En attendant, il savourerait ses fantasmes sur la manière dont il s'y prendrait.

Peut-être la torturerait-il dans une pièce spéciale où il engagerait un professionnel pour tester différentes méthodes et voir à quel point elle était vraiment coriace. Ce serait intéressant. Et instructif.

Ou peut-être la chasserait-il sur l'une des petites îles tropicales qu'il possédait, comme si elle était son gibier. Ce serait une distraction amusante pendant quelques jours. Ou quelques heures.

Il pourrait aussi créer un environnement stérile, semblable à une chambre d'hôpital, où il engagerait un chirurgien pour lui retirer diverses parties du corps jusqu'à ce qu'il ne reste d'elle qu'un torse et une tête. Il se frotta les mains. La mort par amputation ? Il commencerait par les doigts. Puis les mains. Puis les bras... son imagination s'emballait.

L'anatomie le fascinait. C'est pour cela qu'il avait commencé à collectionner des parties du corps.

Mais la peau. La peau resterait toujours sa préférée.

Six mois plus tôt, alors que ses ordinateurs recherchaient des images en direct de Stella, une alerte l'avait prévenu et il s'était précipité dans la pièce secrète. Au début, il avait été surpris de découvrir qu'il y avait des caméras dans la salle de sport au sous-sol du journal.

Elle était là, vêtue d'une brassière de sport et d'un short. Il essaya de ne pas regarder ses formes, mais resta ensuite stupéfait et figé quand il la vit se retourner. La brassière n'avait que de fines bretelles et un dos échancré, révélant la majeure partie de son dos orné d'un superbe tatouage de phénix. C'était magnifique. D'une beauté absolue.

À partir de ce moment, il n'avait plus qu'une envie : faire découper ce tatouage, le tanner, le monter et l'encadrer. Ce serait sa pièce d'art la plus précieuse.

Mais pour l'instant, il pouvait attendre. C'était trop amusant d'avoir Stella LaRosa en vie. Il ne savait jamais ce qu'elle allait faire ensuite. Elle était l'une des rares personnes de son entourage capable de le défier, d'une façon ou d'une autre. Elle l'avait prouvé en éliminant non pas un, mais deux des tueurs qu'il avait envoyés pour l'éliminer. Ces hommes étaient les meilleurs parmi les meilleurs.

Son admiration pour elle avait suspendu sa condamnation à mort.

Pour l'instant.

L'attente de cette pièce d'art tant convoitée ne rendrait le moment que plus savoureux, le jour où elle serait accrochée à son mur.

Après avoir éteint les ordinateurs, il déverrouilla une autre porte à l'intérieur de la pièce.

Cette pièce était plus petite et éclairée par une lumière noire.

C'était là qu'il gardait sa collection.

Des étagères tapissaient les murs, garnies de bocaux en verre artistiquement disposés et éclairés par des spots. Chaque bocal contenait un

spécimen particulier qu'il avait collectionné au fil des ans. Des lambeaux de chair. Un fœtus. Une main entière.

Tandis qu'il longeait la pièce, sa main effleurant les étagères, il s'arrêta devant un bocal qui contenait le plus grand trophée de tous. Le cœur de la reine Elizabeth.

Il n'avait jamais dit aux autres qu'il avait réussi à mettre la main sur ce spécimen exceptionnel.

Il aimait garder ce secret. Il aimait savoir que dans le monde entier, il était le plus grand collectionneur qui soit. Il contempla sa collection. Elle était presque complète. Un seul emplacement restait vide. Au bord de l'étagère se trouvait une plaque en argent gravée d'un nom.

Stella LaRosa.

* * *

**Stella LaRosa revient dans *BLACK GOLD*, bientôt disponible.
Précommandez dès maintenant :**

<https://www.amazon.com/dp/B0DHJBMS24/>

Rejoignez la famille des lecteurs de LT Ryan et recevez gratuitement l'histoire de Rachel Hatch, *Fractured*. Cliquez sur le lien ci-dessous pour commencer :

<https://ltryan.com/rachel-hatch-newsletter-signup-1>

Black Gold : Prologue

Ocean Beach

Le ciel nocturne scintillait d'étoiles.

Des vents violents, plus tôt dans la journée, avaient chassé tous les nuages bas vers l'intérieur des terres.

Même si Stella s'était garée à quelques pâtés de maisons seulement d'un quartier animé de San Francisco, le ciel noir et la mer plus sombre encore semblaient s'étendre à l'infini.

Quand elle sortit de son véhicule, le vent violent la plaqua contre la carrosserie pendant une seconde. Luttant contre les bourrasques, elle garda le regard fixé sur la plage au loin — là où se trouvait le cadavre, elle le savait.

À une centaine de mètres au sud, les gyrophares rouges et bleus du parking de la plage trouaient la nuit. Un ruban de scène de crime et une voiture de patrouille bloquaient le reste d'Ocean Boulevard.

Le ruban jaune claquait et se tordait sous les rafales.

À mesure que Stella approchait, elle reconnut l'agente en uniforme près de la voiture de patrouille.

— Salut, LaRosa, dit la femme.

Stella ne la corrigea pas. Pour tous, sauf ceux qui la connaissaient personnellement, elle était Stella Collins. Pas Stella LaRosa.

— Salut, Carol, répondit-elle d'un ton décontracté. Qu'est-ce qui se passe ?

— Aucune idée.

Stella marqua une pause. Elle savait que le rôle de l'auxiliaire de police était d'éloigner les curieux de la scène de crime, en particulier les journalistes comme elle.

— Je vais juste faire un tour sur la plage, dit Stella. Me vider la tête.

Elle quitta la route pour rejoindre la promenade qui la longeait.

— Je ne t'ai pas vue, dit Carol d'une voix bourrue. Aucune idée de comment tu es arrivée sur la plage, mais ce n'est pas en passant devant moi.

— Tu as raison, dit Stella. Tu ne m'as pas vue du tout. Tu t'occupais de quelqu'un d'autre qui te donnait du fil à retordre et je me suis faufilée. C'est moi qui ai ignoré le ruban de police.

— Exactement.

Stella s'enfonça dans le sable sur plusieurs mètres, s'assurant d'être bien au-delà de Carol et du périmètre de sécurité avant de revenir vers la promenade. Elle ne voulait pas attirer d'ennuis à l'ancienne lieutenant de l'armée de l'air.

Elle avait rencontré Carol, qui travaillait désormais comme auxiliaire de police au commissariat, lors d'un barbecue organisé par le sergent Tommy Mazzoli quelques semaines plus tôt.

Stella l'avait taquiné au sujet de Carol le lendemain et il s'était énervé, ce qui lui avait confirmé que son intuition était juste : il en pinçait pour cette femme aux cheveux gris qui ne mâchait pas ses mots.

Stella l'appréciait aussi. Surtout ce soir.

Les yeux plissés contre le vent cinglant, Stella distinguait en marchant une rangée de silhouettes sombres non loin du parking éclairé, là où les vagues venaient mourir sur le rivage.

Des faisceaux de lumière oscillaient tandis que les enquêteurs balayaient le sable de leurs lampes torches.

Une rafale glaciale se leva, fouettant ses cheveux et la poussant à presser le pas vers la scène de crime. Pourquoi diable avait-elle laissé sa veste dans la voiture ? Mais elle avait été pressée. Le trajet depuis la salle de rédaction, à l'autre bout de la ville, lui avait pris bien plus de temps que prévu.

L'appel avait été capté sur le scanner de son bureau au *San Francisco Tribune*.

Corps d'un homme échoué sur le rivage d'Ocean Beach.

À ce stade, elle ne savait rien. Cela pouvait être un suicide depuis le Golden Gate Bridge, un drogué qui avait fait une overdose, un touriste

emporté par un courant de baïne lors d'une baignade nocturne. Ou un meurtre.

Mais ça valait le coup de vérifier.

Elle avait rassemblé ses affaires et prévenu les rédacteurs de nuit qu'elle rappellerait si ça valait un article.

En arrivant et en voyant que le périmètre de sécurité avait été établi à deux pâtés de maisons, elle avait commencé à soupçonner un acte criminel.

Sinon, le périmètre aurait pu se limiter à un pâté de maisons, voire au seul parking de la plage.

Un périmètre aussi large signifiait qu'on protégeait des preuves sur une scène de crime.

Presque à bout de souffle à force de lutter contre le vent cinglant, Stella atteignit enfin le parking.

Les enquêteurs étaient toujours regroupés à deux ou trois cents mètres de là, près de l'eau.

Deux ambulanciers portant un brancard enjambèrent un muret de pierre et descendirent sur le sable.

Stella hésita, se demandant si elle devait les suivre, quand elle entendit un bruit.

Un homme qui se raclait la gorge, derrière elle.

Merde.

Elle se retourna, sachant déjà qui c'était avant même de le voir.

L'inspecteur Robert Griffin.

Par un heureux hasard, elle avait réussi à l'éviter ces derniers mois sur toutes les scènes de crime qu'elle avait couvertes.

Mais apparemment, sa chance venait de tourner.

— Je ne veux même pas savoir comment tu as franchi le périmètre, commença-t-il avant de laisser échapper un soupir excédé, les épaules s'affaissant.

Stella scruta son visage quelques secondes.

La mort de l'agente du FBI qu'il avait aimée l'avait marqué. Il avait de fines rides autour des yeux qui n'étaient pas là avant. Et ces cheveux gris à ses tempes ?

Un élan de culpabilité la traversa, mais Stella le repoussa.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle d'une voix douce, plus douce qu'elle n'en avait eu depuis longtemps avec quiconque.

— J'ai connu mieux.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Il l'avait absoute de sa culpabilité quelques mois plus tôt, mais cela ne voulait pas dire qu'une part sombre de lui ne la tenait pas encore pour responsable.

— C'est toi qui gères l'affaire ? demanda-t-elle, changeant rapidement de sujet.

— Je ne peux rien te dire. Pas encore.

Le « pas encore » était encourageant.

— Tu peux au moins me dire si c'est un acte criminel ? demanda-t-elle.

Une violente rafale de vent se leva et elle dut écarter ses cheveux de son visage pour croiser son regard.

— Eh bien, il manque la tête, donc je vais dire oui.

Stella laissa échapper un sifflement bas.

— Merci.

Il n'avait pas besoin de lui révéler ça. Elle était surprise qu'il l'ait fait.

— Pourquoi tu m'as dit ça ? demanda-t-elle à voix basse, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule aux policiers en uniforme qui se dirigeaient vers eux.

— Tu m'as demandé de confirmer si la tête manquait et j'ai dit que je ne pouvais pas commenter, mais ensuite tu as sorti les jumelles que tu gardes dans ton sac et tu as vu par toi-même.

— C'est vrai, dit Stella en fouillant dans le cabas à son côté. Elle en sortit les jumelles et les porta à ses yeux.

Elle ne voyait rien dans l'obscurité, mais au moins son alibi était en place. Il savait qu'elle avait ces jumelles dans son sac. Qu'il connaisse ce détail sur elle lui fit mal, sans qu'elle sache pourquoi.

Griffin fit mine de se placer devant elle tandis qu'elle brandissait les jumelles, et lança à voix haute qu'elle devait aller attendre sur le parking. Deux autres policiers en uniforme apparurent.

— Elle vous cause des ennuis, inspecteur ? dit un flic costaud couvert de taches de rousseur, les cheveux en brosse.

— Je m'en vais, lança Stella d'un ton sec, jouant le jeu. J'attendrai sur le parking. C'est là que les médias doivent se rassembler ?

— Restez de l'autre côté, loin des ambulances, compris ? dit Griffin avant de tourner les talons.

Stella le regarda s'éloigner quelques instants. Il portait un pantalon noir, une chemise noire boutonnée et une parka noire. Elle aperçut un pistolet dans un holster à sa ceinture. Le noir intégral lui allait bien.

L'espace d'un instant, Stella se souvint de la dureté de ce corps. Et de cette fois où elle lui avait dit, en faisant glisser ses mains le long de ses flancs :

— Y a-t-il un seul centimètre de toi qui ne soit pas dur comme le roc ?

— Vous l'avez entendu, dit le flic costaud, interrompant ses souvenirs.

— Ouais, dit-elle en se tournant vers le parking, non sans jeter un dernier coup d'œil à la plage.

Décapitée, hein ? Ça sentait le crime organisé.

Deux heures plus tard, après que d'autres journalistes se furent rassemblés sur le parking avec Stella, Griffin se tenait devant les caméras de télévision. Le corps avait été glissé dans une housse mortuaire noire et emporté par le bureau du médecin légiste trente minutes après l'arrivée de Stella.

— À vingt et une heures, nous avons reçu un appel d'une femme qui promenait son chien, signalant qu'un corps s'était échoué sur le rivage ici, à Ocean Beach, à environ deux rues au sud de Fulton Street, dit Griffin. À leur arrivée, nos agents ont trouvé une femme apparemment décédée. Les secours sont arrivés et ont constaté le décès.

Une femme ?

— Notre enquête préliminaire indique qu'elle a été tuée ailleurs et que son corps a été déposé ici, poursuivit Griffin.

Tiens, c'était différent. Pas échouée sur le rivage. Pourquoi abandonner un corps ici, justement ?

Les journalistes de télévision se mirent à crier leurs questions. Comme d'habitude.

— Inspecteur, on nous a dit que la victime avait été décapitée. Pouvez-vous le confirmer ?

Le regard de Griffin se braqua sur Stella. Elle écarquilla les yeux de surprise et fit un signe de dénégation presque imperceptible. Cette info ne venait pas d'elle. Quelqu'un avait renseigné le journaliste.

— Je ne suis pas en mesure de le confirmer. Il s'agit d'une enquête criminelle en cours, répondit Griffin.

Le vent s'était levé à nouveau et ses paroles se perdaient dans les bourrasques. Stella se pencha sur son carnet et s'efforça de griffonner ce qu'il disait, même si c'était du réchauffé et qu'elle aurait pu anticiper ses réponses.

— Nous avons entendu dire que la victime était enceinte, lança une autre journaliste télé.

Bon sang. Stella fusilla Griffin du regard. Le regard de celui-ci effleura le sien une seconde. Il aurait pu lui dire ça. Au moins.

— Nous ne sommes pas en mesure de commenter cette information pour le moment. Le bureau du médecin légiste communiquera l'identité de la victime ainsi que la cause et les circonstances du décès une fois l'autopsie effectuée et la famille prévenue.

C'était le discours habituel et Stella prenait à peine des notes. On entendait la même chose sur chaque scène de crime. Bla, bla, bla.

Mais alors, une femme menue aux lunettes épaisses et aux longs cheveux blond vénitien filasse prit la parole.

— J'ai entendu dire que la femme était colombienne.

Stella eut le souffle coupé.

Non. Ce n'était pas possible.

Mais si.

Elle avait beau refuser d'y croire, Stella savait que c'était vrai.

La femme assassinée, celle qu'on avait décapitée, était une lanceuse d'alerte.

La femme que Stella devait rencontrer le lendemain matin.

Quelqu'un l'avait devancée.

Black Gold : Chapitre 1

Deux semaines plus tôt

Pour la première fois depuis longtemps, Stella sentit une bouffée d'excitation l'envahir en découvrant l'objet du message :

Carter Barclay.

Ce nom la hantait depuis des mois. C'était le cerveau derrière une série de meurtres, dont des victimes qui lui étaient chères. Il ne s'arrêterait jamais, à moins qu'elle ne l'arrête.

Mais elle avait essayé, et échoué. Une raison de plus de culpabiliser.

Le cœur battant, elle cliqua sur l'e-mail et resta figée devant l'écran.

Sa vie était sur le point de changer.

Il était temps.

Ces derniers mois, la monotonie absolue de sa vie n'avait été interrompue que par le chagrin qu'elle s'autorisait parfois à ressentir. Ou plutôt, qu'elle ne pouvait pas toujours s'empêcher de ressentir.

Maintenant qu'elle était sobre, tous ces sentiments pourris – culpabilité, solitude, échec – n'avaient plus nulle part où se cacher.

Elle devait tout encaisser. Et ça faisait mal.

Tellement de culpabilité.

Et l'essentiel causé par Carter Barclay.

Tout avait commencé deux ans plus tôt, quand elle avait pris conscience qu'elle était en partie responsable de la mort d'enfants lors d'une fête en Syrie.

Même s'ils n'étaient pas morts de sa main, elle portait une part de responsabilité.

Et cela ne faisait qu'ajouter à la haine qu'elle éprouvait envers elle-même pour avoir tué lors de ses opérations d'infiltration à l'étranger, au sein d'une organisation gouvernementale secrète.

Mais ces meurtres-là, elle les avait commis pour sauver ses coéquipiers d'une mort certaine.

Aujourd'hui, tous ces coéquipiers n'étaient plus là. Morts, malgré ses efforts pour les sauver.

Et les horreurs continuaient de déferler. Par vagues si violentes qu'elle pouvait à peine reprendre son souffle.

Parce qu'après son retour aux États-Unis, elle avait été forcée de tuer le seul homme qu'elle ait jamais aimé, en découvrant que c'était un monstre.

Peu de temps après, une agente du FBI – une femme que Griffin aimait – était morte en sauvant Stella.

Et le pire dans tout ça : l'homme responsable de presque tout, Carter Barclay, se promenait toujours en homme libre. Un homme d'une richesse et d'un pouvoir obscènes, et *libre*.

C'en était trop.

Mais au lieu de se tourner vers l'alcool pour noyer ces ténèbres comme elle l'avait fait par le passé, Stella restait désormais au lit pendant des jours, ne se levant que pour assurer son service de nuit au journal. Et pendant ses deux jours de repos, elle dormait parfois quinze ou vingt heures d'affilée.

Bon sang, oui, elle était déprimée.

Et elle estimait avoir de bonnes raisons de l'être.

En voyant le nom de Carter Barclay dans l'objet, elle jeta un regard furtif autour de la salle de rédaction, comme si quelqu'un l'observait. Mais les autres journalistes et rédacteurs étaient absorbés par leurs propres écrans. L'espace d'un instant, l'appréhension la submergea tandis que son doigt restait suspendu au-dessus de la souris, prêt à cliquer.

Puis elle l'ouvrit.

Et les quelques mots du message lui coupèrent le souffle.

Elle les fixa longuement, puis relut le court e-mail :

« Je m'appelle Maria Garcia Perez. Je suis colombienne. Je dirige le Département d'expression et de développement génétiques de mon pays. Mais mon gouvernement est corrompu. Depuis un an, ils m'ont fait travailler pour une entreprise de Houston. J'ai des informations qui vous intéresseront sur une opération de clonage menée par Carter Barclay. Ce que j'ai à vous dire doit être dit en personne. Je serai en Californie dans

deux semaines. Répondez avec un numéro de téléphone jetable si vous voulez me rencontrer, et je vous contacterai. »

Carter Barclay. Ce nom lui glaça le dos. L'homme était dangereux. Et cette femme allait devenir une lanceuse d'alerte contre ses opérations.

Stella attrapa ses affaires et sortit pratiquement en courant de la salle de rédaction.

Son rédacteur en chef, Garcia, lui cria :

— Quelque chose d'intéressant ?

— Je te dirai, répondit-elle.

En moins d'une heure, elle avait acheté une pile de téléphones jetables et envoyé à Maria le numéro de celui qu'elle venait d'activer.

De retour dans la salle de rédaction, elle vérifia plusieurs fois le téléphone jetable posé sur son bureau, guettant un appel ou un texto, mais l'appareil restait muet.

Pendant une semaine entière, elle garda ce téléphone sur elle en permanence.

Entre-temps, elle s'était lancée dans des recherches. Superficielles au début : Carter Barclay + Clonage. Rien. Puis elle creusa le sujet, explorant les avancées du monde du clonage depuis l'époque où elle s'était intéressée à Dolly, la brebis.

La première chose qu'elle découvrit, c'est que le scientifique qui avait cloné Dolly était mort.

La deuxième prise de conscience fut plus frappante : *Bon sang, la science avait largement dépassé le simple clonage d'un animal de ferme.*

La technologie avait servi, ni plus ni moins, à ramener une espèce d'entre les morts. À partir de gènes congelés, des scientifiques avaient cloné un putois à pieds noirs mort trente ans plus tôt. Jasmine, un animal de compagnie adoré, était morte en 1988. Ses restes avaient été congelés à une époque où l'on comprenait à peine les implications de la technologie ADN. Grâce à ses gènes, les scientifiques avaient réussi à créer une copie génétique de Jasmine. Un putois qu'ils avaient baptisé Ridley.

Ces mêmes scientifiques travaillaient à cloner un mammouth laineux. Incroyable.

Mais il y avait un hic. Aux yeux de Stella, le clonage du putois soulevait un problème troublant – un problème qui serait encore plus grave si l'on clonait un mammouth laineux ou un dinosaure. Un scénario tout droit sorti de Jurassic Park.

La douce Jasmine avait été un membre adoré de sa famille. Elle dormait même blottie sur l'oreiller de sa maîtresse, une certaine Sue Ann.

Ridley, en revanche, c'était une tout autre histoire.

À dix jours à peine, elle avait arraché le doigt de son soigneur d'un coup de dents.

Ridley était sauvage, dépourvue de toute trace de la docilité de Jasmine.

Violente. Un frisson parcourut l'échine de Stella.

Puis, treize longs jours après avoir reçu l'e-mail de Maria, un texto apparut sur le téléphone jetable.

Il arriva le soir même où le scanner de la rédaction avait grésillé au sujet d'un corps échoué sur Ocean Beach.

Trois heures seulement avant que le scanner ne signale ce corps, Stella avait reçu un texto sur son téléphone jetable :

« Je suis à San Francisco. Rendez-vous sur l'île d'Alcatraz demain. Visite de 10 heures. Un billet vous attendra au quai, à votre nom. »

Black Gold : Chapitre 2

Debout dans le parking glacial d'Ocean Beach, Stella chercha à croiser le regard de Griffin. Les autres journalistes s'étaient précipités vers leurs véhicules pour rédiger et diffuser leurs reportages.

Mais Stella, elle, était restée.

Elle avait une histoire bien plus importante à creuser.

Mais il fallait qu'elle en parle à quelqu'un.

D'habitude, elle se serait tournée vers son ami le sergent Tommy Mazzoli, mais il était en Italie au chevet de sa grand-mère malade.

Ce serait donc Griffin.

C'était le seul autre flic en qui Stella pouvait avoir confiance. Même s'il ne pouvait toujours pas la voir en peinture.

Le vent soufflait maintenant vers elle, comme une main dans son dos qui la poussait.

Il y eut de l'agitation sur la plage, là où le corps s'était trouvé. Puis elle vit quelqu'un se baisser pour ramasser les balises jaunes de la scène de crime. Ils s'apprêtaient à partir. Griffin fut l'un des derniers à quitter la plage. Il aperçut Stella et se dirigea vers elle.

— Vous avez bouclé la scène de crime assez vite, dit Stella alors qu'il s'approchait.

— Les vagues ont emporté toutes les preuves, répondit-il sèchement. Elle était à moitié submergée quand le témoin l'a repérée.

Stella marcha à ses côtés.

— Vous pensez que c'est pour ça qu'elle a été amenée ici ?

Jetée ici.

Griffin haussa les épaules. Il leva les yeux vers les journalistes dans le parking et fronça les sourcils. Ils avaient installé de grands projecteurs et faisaient des directs avec la plage en arrière-plan. Le vent fouettait les cheveux de la journaliste télé et menaçait de renverser une caméra sur son trépied.

— Vous détestez vraiment les journalistes, pas vrai ? demanda Stella, une pointe d'amusement dans la voix.

— À peu près.

— Tous ?

Sa voix trembla en posant la question. Elle se rendit compte qu'elle frissonnait. Le vent s'était levé, glacial, et s'infiltrait à travers ses vêtements.

Il ignora sa question.

— Vous avez une veste ou quelque chose ?

dit-il en remarquant qu'elle tremblait.

— Dans ma voiture.

Il poussa un long soupir.

— Qu'est-ce que vous voulez, Stella ?

Elle eut le souffle coupé en l'entendant prononcer son prénom. Il ne l'appelait jamais ainsi. Tout comme elle ne l'appelait jamais Robert. Elle était Collins. Il était Griffin.

— Eh bien, *Robert*, dit-elle en détachant bien le prénom. Je voulais vous parler de quelque chose. Quelque chose d'important. On peut marcher un peu sur la plage ?

Il s'arrêta une seconde, puis hocha la tête.

— Attendez-moi là.

Elle le regarda se diriger vers un groupe de policiers rassemblés dans le parking, juste de l'autre côté du petit muret de briques. Tous se tournèrent vers Stella. Elle fut tentée de leur faire un signe de la main, mais se ravisa.

Quelques secondes plus tard, il ouvrit la portière passager d'une Crown Victoria bleu marine et revint avec quelque chose de doux et de sombre.

Stella cligna des yeux. Vraiment ? Merde. S'il commençait à être gentil avec elle, elle allait craquer.

C'était plus facile de refouler ses sentiments pour lui quand il la détestait.

Bon sang.

Il revint près d'elle et lui tendit le sweat à capuche noir.

— Merci, dit-elle en l'enfilant.

— J'ai cinq minutes, dit-il en s'engageant sur la plage.

Elle pressa le pas pour le rattraper.

— Je crois savoir qui est cette femme, dit-elle en levant les yeux vers lui. Dans la quasi-obscurité, elle distinguait à peine ses traits, mais la moitié de son visage était faiblement éclairée par les hauts lampadaires orange qui bordaient la promenade. Il fronçait les sourcils.

— Continuez.

— Alors, j'ai reçu ce...

Stella trébucha et tomba en pleine phrase, s'étalant de tout son long sur le sable.

Griffin fut aussitôt à genoux près d'elle et la releva en la saisissant par les bras.

— Ça va ?

Elle grimaça. Une douleur cuisante lui vrillait la jambe.

— Je ne sais pas. Je crois que je me suis coupée.

Griffin s'agenouilla près d'elle et alluma la lampe de son téléphone, qu'il braqua sur sa jambe. Elle remonta son pantalon jusqu'au genou.

— Ouais. Vous saignez.

— Quoi ? Il y avait du verre cassé ?

Stella sortit son téléphone et braqua la lampe derrière elle. Elle eut un hoquet de surprise.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ?

Un gros bloc de ciment dépassait du sable. Mais ce n'était pas qu'un simple bloc de ciment. Il avait la forme d'une croix et... elle regarda de plus près. Un nom et des dates y étaient gravés, profondément creusés dans la pierre.

— Je ne... Dites-moi... que ce n'est pas... c'est quoi ce truc, bon sang, Griffin ?

exigea-t-elle.

— Wow, fit Griffin en s'accroupissant à côté d'elle, ajoutant le faisceau de sa lampe au sien. Putain. C'est une pierre tombale.

— Attends, est-ce que j'hallucine ? demanda Stella. Je me suis cogné la tête au lieu de la jambe, c'est ça ?

Griffin éclata de rire.

— Je n'aurais jamais cru voir ça un jour. J'en avais seulement entendu parler.

— Quoi ? fit Stella, agacée. Vous aviez entendu parler de pierres tombales qui poussent dans le sable d'Ocean Beach, juste à côté de l'endroit où des corps décapités apparaissent ?

Griffin balaya les alentours avec sa lampe.

— Regardez ! dit-il. Il y en a une autre.

Il pointa du doigt un endroit à quelques mètres, vers l'eau.

— Bon sang.

— Ça arrive. Tous les dix ans environ, le sable s'envole et les pierres tombales refont surface.

— Ça n'a aucun sens. En clair, s'il te plaît.

— Au début des années 1920 et 1930, la ville a fermé ses cimetières et transféré des milliers de corps à Colma.

Stella connaissait la Cité des Morts. Colma, au sud de San Francisco, abritait des milliers et des milliers de corps dans son sol. On disait qu'il y avait plus de morts que de vivants dans cette ville.

Griffin poursuivit.

— Ils ont réutilisé toutes les vieilles pierres tombales. Comme remblai, comme brise-lames, pour border les caniveaux, construire des routes, ériger une digue, et ils ont même pris des cryptes géantes pour les jeter dans la baie.

— Wow.

— De temps en temps, quand la météo devient folle et que le vent souffle comme un dingue, il soulève le sable et le déplace, et elles refont surface. Mais le truc marrant, c'est que ça ne s'est produit que quelques fois dans l'histoire récente. Une fois en 1977 et une fois en 2012.

— Donc normalement, toutes ces pierres tombales reposent à quelques dizaines de centimètres sous le sable de cette plage ? Qu'est-ce que la ville fait quand elles commencent à ressortir ?

— Eh bien, la dernière fois que c'est arrivé ? Rien, dit Griffin. Le vent ramène le sable et elles sont à nouveau ensevelies.

— Comment tu sais tout ça ? demanda Stella.

— Né et élevé ici.

Stella secoua la tête.

— D'accord. Maintenant, parlons de cette femme.

Griffin fronça les sourcils.

— D'abord, je suis désolé de ne pas t'avoir demandé si tu avais besoin d'un pansement pour cette coupure. Du gel antibactérien ? J'ai tout ça dans

ma voiture.

— Je m'en occuperai plus tard, dit Stella d'un geste de la main.

— Tu penses connaître cette femme ? insista Griffin. Tu sais, sans tête, ça va être encore plus difficile de l'identifier.

Stella hocha la tête avant de parler.

— Une femme m'a contactée il y a quelques semaines. Une lanceuse d'alerte.

Stella marqua une pause.

— Du camp de Barclay.

Elle attendit la réaction qu'elle savait que ce nom provoquerait.

Griffin siffla doucement entre ses dents.

Stella continua.

— Elle avait des informations sur Barclay. Elle est venue en ville pour me les communiquer en personne. On devait se voir demain. Elle s'appelle Maria Perez. Elle est colombienne.

— Bon sang !

Griffin s'arrêta net.

— Je sais.

— C'est soit elle, soit une sacrée coïncidence.

— C'est ce que je pense, dit Stella.

Chapitre 3

— Écoute, dit Griffin en passant une main dans ses cheveux ébouriffés par le vent pour les écarter de ses yeux, je dois respecter les règles ici.

— Je viens d'enfreindre les règles pour te dire ce que je sais, dit Stella. Je n'étais pas obligée de te le dire.

Il regarda au-delà d'elle vers le parking plein de policiers.

— Je comprends, dit-il. Voilà ce que je peux faire. Dès que l'identité sera confirmée, je t'appelle en premier.

— C'est tout ?

— Oui.

— Ce ne sera pas avant demain après-midi au plus tôt, dit Stella. D'ici là, soit j'aurai rencontré ma source, soit elle ne se sera pas présentée et j'aurai ma propre confirmation.

— Je ne peux pas enfreindre les règles pour toi.

— Je te demande juste de les assouplir.

Stella leva vers lui un regard noir, son visage à moitié dans l'ombre. Il évitait ses yeux.

— Je te recontacterai.

Ne sachant pas si c'était un oui ou un non, Stella fit la moue et se dirigea vers sa voiture. La plupart des policiers étaient partis, y compris Carol, et le ruban de scène de crime près de son véhicule avait été retiré. Sa voiture se trouvait là, seule.

Alors qu'elle marchait péniblement sur la promenade vers sa voiture garée seule dans l'obscurité, un frisson de mauvais augure lui parcourut l'échine. Elle tourna la tête. À part une ou deux voitures de police encore sur le parking de la plage derrière elle, il n'y avait personne à perte de vue.

Se hâtant dans le vent glacial, elle était contente du sweat à capuche que Griffin lui avait prêté. Parfois, elle détestait qu'il soit un type aussi bien. Ça rendait les choses encore pires.

C'était lui le gentil. Elle, c'était la méchante.

Leur histoire avait été vouée à l'échec dès le départ.

Mais alors qu'elle se glissait dans sa voiture et mettait le chauffage à fond, Stella plongea le nez dans l'ouverture du sweat-shirt et inspira profondément. Elle avait beau refuser de l'admettre, elle savait au fond d'elle-même qu'elle était amoureuse du détective.

Le froid qu'elle avait pris sur la plage ne la quittait pas. Même chez elle, dans son appartement douillet, installée sur le canapé avec le chauffage allumé et une couverture sur les jambes, elle gardait le sweat à capuche en rédigeant un article pour le journal.

Sitôt rentrée, elle avait déterré le téléphone jetable contenant le texto de Maria et envoyé un message rapide : « Confirmation du rendez-vous de demain. »

Après avoir fixé l'écran quelques secondes sans obtenir de réponse, elle posa le téléphone sur le canapé à côté d'elle.

En écrivant son article, elle s'en tint aux faits que Griffin lui avait fournis : le corps d'une femme avait été découvert sur Ocean Beach jeudi soir. L'enquête préliminaire indiquait que la femme avait probablement été tuée ailleurs et amenée (déposée était le mot que Stella évitait) près des vagues sur Ocean Beach. C'était bref et factuel.

Elle surveilla les sites web des chaînes de télévision pour voir si elles seraient assez audacieuses — ou irresponsables — pour diffuser les rumeurs

sur la femme enceinte et décapitée. À son soulagement, elles ne tombèrent pas aussi bas. Mais Stella savait très bien qu'elles mettaient toutes leurs ressources à essayer de vérifier ces informations.

Elle avait Griffin et Mazzy comme sources, mais les journalistes télé avaient aussi de bonnes sources.

Stella ne serait pas surprise que quelqu'un au bureau du médecin légiste fasse fuiter ces détails sur la femme avant le matin.

Penser à la femme enceinte et décapitée fit s'emballer le cœur de Stella. Elle avait été si occupée à écrire son article qu'elle n'avait pas réfléchi aux implications de ces détails.

Si la femme s'avérait être Maria Perez, alors elle avait été assassinée parce qu'elle allait parler à Stella. Impossible d'y échapper. C'était forcément pour ça.

Si ce corps était celui de Maria Perez, alors la Colombienne avait été réduite au silence pour l'empêcher de révéler à Stella des informations accablantes sur Carter Barclay.

Non seulement cela provoqua chez Stella une vague de culpabilité et de terreur, mais son cœur se serra de désespoir.

Sans la lanceuse d'alerte, Stella se retrouvait au même point qu'il y a deux semaines, sachant qu'un monstre courait toujours parce qu'elle n'avait pas réussi à convaincre les autorités de ses méfaits. Quand cette femme avait contacté Stella à l'improviste, ce désespoir s'était dissipé et l'espoir avait renaît en elle.

Mais à présent, cet espoir commençait à se flétrir.

Avec la mort de cette femme, la chance de rédemption de Stella s'était envolée elle aussi.

Stella se réveilla tôt le lendemain matin bien qu'elle se soit couchée tard après avoir bouclé son article. Il n'était pas paru dans l'édition du matin, mais avait été mis en ligne. Avant de sortir du lit, elle consulta à nouveau les sites des chaînes de télévision pour voir si elles avaient confirmé de nouvelles informations.

Aucune ne l'avait fait.

Dans l'infime espoir que la femme réponde, Stella envoya un texto à son numéro.

— On se voit toujours aujourd'hui ?

Toujours pas de réponse. Ça ne voulait rien dire. Pas encore.

La seule chose à faire était de récupérer son billet pour la visite de 10 h à Alcatraz et de voir ce qui se passerait.

En attendant l'heure, Stella décida de creuser un peu plus. Elle sortit son ordinateur portable Headway et, via une adresse IP chiffrée, se connecta au Dark Web sous le pseudonyme de Black Rose, son ancien nom de code au sein du programme gouvernemental secret.

Une fois connectée, elle rechercha tout lien entre Carter Barclay, Houston et Maria Perez de Colombie.

Au début, elle ne trouva rien.

Puis elle découvrit le nom d'une entreprise que Barclay possédait à Houston.

Elle s'appelait ImmortalGen.

Ça avait l'air glauque. Mais tout à fait le genre de truc que Barclay posséderait.

Elle cliqua sur le lien du site. L'écran afficha une page d'un bleu lumineux, étrangement vide. Il n'y avait rien d'autre. Pas de texte. Pas d'icônes. Rien. Stella promena son curseur sur la page, d'abord au hasard, puis méthodiquement, cliquant çà et là. Rien ne se produisit.

Il devait y avoir un moyen secret d'accéder au site.

Elle appuya sur la barre d'espace. Puis sur la touche Entrée. Puis sur quelques autres combinaisons de touches.

Toujours rien.

Elle jeta un coup d'œil à l'heure. Il était temps de se préparer à partir et, avec un peu de chance, de rencontrer Maria Perez, saine et sauve.

Le billet l'attendait au guichet du quai, comme promis.

Stella était arrivée en avance et scrutait les visages dans la foule et parmi ceux qui faisaient la queue pour la visite de l'île d'Alcatraz.

Elle avait croisé le regard d'une petite femme ronde à la peau mate et aux traits marqués, mais celle-ci avait rapidement détourné les yeux avant d'être rejointe par un homme de sa taille.

Quand on annonça l'embarquement pour le petit bateau, Stella hésita. Personne ne ressemblait à Maria Perez. Il y avait des parents avec leurs enfants et quelques couples âgés. Mais pas une seule femme seule.

Malgré tout, Stella ferait la visite. Au cas où.

Il y avait eu une visite à 8 h également, alors peut-être que Maria Perez était déjà sur l'île.

Mais le nœud d'angoisse qui s'était formé au creux de son estomac lui disait le contraire.

Maria Perez, ou du moins son corps décapité, reposait sur une table métallique froide à la morgue de San Francisco.

Précommandez maintenant :

<https://www.amazon.com/dp/B0DHJBMS24/>

Également par L.T. Ryan

Cliquez sur le nom d'une série ou un titre pour plus d'informations

[La série Jack Noble](#)

[The Recruit \(gratuit\)](#)

[The First Deception \(Préquel 1\)](#)

[Noble Beginnings](#)

[A Deadly Distance](#)

[Ripple Effect \(Bear Logan\)](#)

[Thin Line](#)

[Noble Intentions](#)

[When Dead in Greece](#)

[Noble Retribution](#)

[Noble Betrayal](#)

[Never Go Home](#)

[Beyond Betrayal \(Clarissa Abbot\)](#)

[Noble Judgment](#)

[Never Cry Mercy](#)

[Deadline](#)

[End Game](#)

[Noble Ultimatum](#)

[Noble Legend](#)

[Noble Revenge](#)

[Never Look Back \(À venir\)](#)

[La série Bear Logan](#)

[Ripple Effect](#)

[Blowback](#)

[Take Down](#)

[Deep State](#)

[La série Bear & Mandy Logan](#)

[Close to Home](#)

[Under the Surface](#)
[The Last Stop](#)
[Over the Edge](#)
[Between the Lies](#)
[Caught in the Web \(À venir\)](#)

La série Rachel Hatch

[Drift](#)
[Downburst](#)
[Fever Burn](#)
[Smoke Signal](#)
[Firewalk](#)
[Whitewater](#)
[Aftershock](#)
[Whirlwind](#)
[Tsunami](#)
[Fastrope](#)
[Sidewinder \(À venir\)](#)

La série Mitch Tanner

[The Depth of Darkness](#)
[Into The Darkness](#)
[Deliver Us From Darkness](#)

La série Cassie Quinn

[Path of Bones](#)
[Whisper of Bones](#)
[Symphony of Bones](#)
[Etched in Shadow](#)
[Concealed in Shadow](#)
[Betrayed in Shadow](#)
[Born from Ashes](#)
[Return to Ashes \(À venir\)](#)

La série Blake Brier

[Unmasked](#)

[Unleashed](#)

[Uncharted](#)

[Drawpoint](#)

[Contrail](#)

[Detachment](#)

[Clear](#)

[Quarry \(À venir\)](#)

La série Dalton Savage

[Savage Grounds](#)

[Scorched Earth](#)

[Cold Sky](#)

[The Frost Killer](#)

[Crimson Moon \(À venir\)](#)

Série Maddie Castle

[The Handler](#)

[Tracking Justice](#)

[Hunting Grounds](#)

[Vanished Trails](#)

[Smoldering Lies \(À paraître\)](#)

Série Affliction Z

[Affliction Z: Patient Zero](#)

[Affliction Z: Abandoned Hope](#)

[Affliction Z: Descended in Blood](#)

[Affliction Z : Fractured Part 1](#)

[Affliction Z: Fractured Part 2 \(À paraître\)](#)

À propos de l'auteur

L.T. RYAN est un auteur de romans policiers et de thrillers, classé parmi les meilleures ventes du *Wall Street Journal*, d'*USA Today* et d'Amazon. Ses séries Jack Noble et Rachel Hatch figurent également au palmarès du *Wall Street Journal*. Avec plus de huit millions d'exemplaires vendus, quand il n'écrit pas sa prochaine aventure, L.T. aime voyager, randonner, s'entraîner sur son Peloton et passer du temps avec sa femme, sa fille et ses quatre chiens dans leur maison du centre de la Virginie.

* Inscrivez-vous à sa newsletter pour suivre son actualité et recevoir du contenu gratuit →

<https://ltryan.com/jack-noble-newsletter-signup-1>

* Rejoignez le groupe privé de lecteurs de LT →

<https://www.facebook.com/groups/1727449564174357>

* Suivez-le sur Instagram → [@ltryanauthor](#)

* Visitez le site web → <https://ltryan.com>

* Envoyez un e-mail →

* Retrouvez-le sur Goodreads → [http://www.goodreads.com/author/show/6151659.L T Ryan](http://www.goodreads.com/author/show/6151659.L_T_Ryan)

Kristi Belcamino est une auteure figurant sur la liste des best-sellers du USA Today, finaliste des prix Agatha, Anthony, Barry et Macavity, et une mamma italienne qui prépare de délicieux biscotti.

Ses livres mettent en scène des femmes fortes, indépendantes et combatives qui affrontent un mal indicible pour rendre justice à ceux qui ne peuvent le faire eux-mêmes.

Dans sa vie d'avant, en tant que journaliste de faits divers primée dans des journaux californiens, elle a survolé Big Sur à bord d'un FA-18 avec les Blue Angels, conduit une Dodge Viper sur le circuit de Laguna Seca, assisté à des barbecues à la morgue et conversé avec des tueurs en série.

Pendant les dix années où elle a couvert la criminalité, Belcamino a écrit et enquêté sur de nombreuses affaires très médiatisées, notamment le meurtre de Laci Peterson et la disparition de Chandra Levy. Elle a participé à *Inside Edition* et à des émissions de télévision locales. Elle écrit désormais de la fiction et travaille à temps partiel comme journaliste aux faits divers pour le *Pioneer Press* de St. Paul.

Ses articles ont paru dans des publications de premier plan telles que *Salon*, le *Miami Herald*, le *San Jose Mercury News* et le *Chicago Tribune*.

Instagram → [Instagram.com/kristibelcaminobooks](https://www.instagram.com/kristibelcaminobooks)

Facebook → [facebook.com/kristibelcaminobooks](https://www.facebook.com/kristibelcaminobooks)